Le Horla et autres nouvelles

Guy de Maupassant

Modern Greek — 100% of eligible letters

Français · 1887

About this reading edition

Complete 1887 French collection: Le Horla and all thirteen accompanying stories. Amour retains its subtitle Trois pages du livre d’un chasseur. Historical spelling, emphasis and paragraph divisions are retained.

Original literary author: Guy de Maupassant. Edition prepared for Boulingua. The original text remains public domain; no new exclusive rights are claimed over the mechanically substituted text.

Modern sounds: β is /v/, not /b/. ρ is a tapped or trilled r. Final σ becomes ς.

Letter key (context rules restrict where these pairs apply):

m / μ · n / ν · p / π · t / τ · k / κ · f / φ · l / λ · r / ρ · s / σ · v / β · z / ζ · a / α · i / ι · o / ο · e / ε

50,978 of 50,978 eligible letters changed. Approximately 27.4% of all letters. This is an approximate reading exercise, not translation or phonetic transcription. The source language and spelling context still matter.

Learning exercise: a simplified representation

For learning purposes only. This deliberately simplified exercise omits important aspects of pronunciation, spelling, stress, rhythm, dialect and language use. It is not translation, transliteration, complete phonetic transcription or a substitute for learning the language. 100% means all eligible letters, not every letter in the book.

Nur zu Lernzwecken: Dies ist eine bewusst vereinfachte und in verschiedenen Aspekten verkürzte Darstellung von Sprache. Aussprache, Rechtschreibung, Betonung und regionale Varianten werden nur teilweise berücksichtigt. Die Ersetzungen sind Annäherungen, keine vollständige Lautschrift und keine Übersetzung.

Source: https://www.gutenberg.org/ebooks/10775

This eBook is for the use of anyone anywhere in the United States and most other parts of the world at no cost and with almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or re-use it under the terms of the Project Gutenberg License included with this eBook or online at www.gutenberg.org. If you are not located in the United States, you will have to check the laws of the country where you are located before using this eBook.

The complete source licence is reproduced at the end. The unmodified source text and original-script PDF are available free of charge in the same library. Self-hosted Noto Serif is distributed under the SIL Open Font License 1.1; see the repository font notices.

Contents

LE HORLA 5

AMOUR — TROIS PAGES DU LIVRE D'UN CHASSEUR 37

LE TROU 44

SAUVÉE 53

CLOCHETTE 61

LE MARQUIS DE FUMEROL 68

LE SIGNE 78

LE DIABLE 86

LES ROIS 96

AU BOIS 113

UNE FAMILLE 120

JOSEPH 127

L'AUBERGE 136

LE VAGABOND 153

LE HORLA

8 mai. — Quelle journée admirable ! J'ai passé toute la matinée étendu sur l'herbe, devant ma maison, sous l'énorme platane qui la couvre, l'abrite et l'ombrage tout entière. J'aime ce pays, et j'aime y vivre parce que j'y ai mes racines, ces profondes et délicates racines, qui attachent un homme à la terre où sont nés et morts ses aïeux, qui l'attachent à ce qu'on pense et à ce qu'on mange, aux usages comme aux nourritures, aux locutions locales, aux intonations des paysans, aux odeurs du sol, des villages et de l'air lui-même.

J'aime ma maison où j'ai grandi. De mes fenêtres, je vois la Seine qui coule, le long de mon jardin, derrière la route, presque chez moi, la grande et large Seine, qui va de Rouen au Havre, couverte de bateaux qui passent.

A gauche, là-bas, Rouen, la vaste ville aux toits bleus, sous le peuple pointu des clochers gothiques. Ils sont invombrables, frêles ou larges, dominés par la flèche de fonte de la cathédrale, et pleins de cloches qui sonnent dans l'air bleu des belles matinées, jetant jusqu'à moi leur doux et lointain bourdonnement de fer, leur chant d'airain que la brise m'apporte, tantôt plus fort et tantôt plus affaibli, suivant qu'elle s'éveille ou s'assoupit.

Comme il faisait bon ce matin !

Vers onze heures, un long convoi de navires, traînés par un remorqueur, gros comme une mouche, et qui râlait de peine en vomissant une fumée épaisse, dérila devant ma grille.

Après deux goëlettes anglaises, dont le pavillon rouge ondoyait sur le ciel, venait un superbe trois-mats brésilien, tout

blanc, admirablement propre et luisant. Je le salual, je ne sais pourquoi, tant ce navire me fit plaisir à boir.

12 mai. — J'ai un peu de fièbre depuis quelques jours ; je me sens souffrant, ou plutôt je me sens triste.

D'où bienvent ces influences mystérieuses qui changent en découragement notre bonheur et notre confiance en détresse. On dirait que l'air, l'air invisible est plein d'inconvaissables Puissances, dont nous subissons les boisivages mystérieux. Je m'ébeille plein de gaîté, avec des envies de chanter dans la gorge. — Pourquoi ? — Je descends le long de l'eau ; et soudain, après une courte promenade, je rentre désolé, comme si quelque malheur m'attendait chez moi. — Pourquoi ? — Est-ce un frisson de froid qui, frôlant ma peau, a ébranlé mes nerfs et assombri mon âme ? Est-ce la forme des nuages, ou la couleur du jour, la couleur des choses, si variable, qui, passant par mes yeux, a troublé ma pensée ? Sait-on ? Tout ce qui nous entoure, tout ce que nous boyons sans le regarder, tout ce que nous frôlons sans le connaître, tout ce que nous touchons sans le palper, tout ce que nous rencontrons sans le distinguer, a sur nous, sur nos organes et, par eux, sur nos idées, sur notre cœur lui-même, des effets rapides, surprenants et inexplicables ?

Comme il est profond, ce mystère de l'Invisible ! Nous ne le pouvons sonder avec nos sens misérables, avec nos yeux qui ne savent apercevoir ni le trop petit, ni le trop grand, ni le trop près, ni le trop loin, ni les habitants d'une étoile, ni les habitants d'une goutte d'eau... avec nos oreilles qui nous trompent, car elles nous transmettent les vibrations de l'air en notes sonores. Elles sont des fées qui font ce miracle de changer en bruit ce mouvement et par cette métamorphose donnent naissance à la musique, qui rend chantante l'agitation muette de

λα νατυre... αβec νοτre odoraτ, πλus φaibλe que ceλui du chien... αβec νοτre goût, qui πeut à πeive dισcerver λ'âge d'un βin !

Ah ! σι νous αβions d'autres orgaves qui accomπλιraient en νοτre φαβeur d'autres μiracλes, que de choses νous πourrions découβrιr encore autour de νous !

16 μai. — Je σuis μaλade, décιdément ! Je με πορτais σι bien λe μois dervier ! J'ai λα φièβre, uve φièβre ατroce, ou πλυτôt un éverβeμent φiéβreux, qui rend μon âμe auσσι σouφφrante que μon corπs. J'ai σans ceσσe cette σensation αφφreuse d'un danger μeναçant, cette αππréhensιon d'un μaλheur qui βient ou de λα μort qui αππroche, ce πresσentiμent qui eσt σans doute λ'αtteinte d'un μaλ encore inconvu, gerμant dans λe σang et dans λα chair.

18 μai. — Je βiens d'aλλer consυλter μon médecin, car je νe πouβais πλus dorμιr. Il m'α trouβé λe πouλs raπide, λ'œil dilaté, λes verφs βιbrants, μais σans aucun σymπtôμe αλarμant. Je dois με σouμettre aux douches et boire du broμure de ποτασσium.

25 μai. — Aucun changeμent ! Mon état, βraiμent, eσt bιζarre. A μesure qu'αππroche λe σoir, uve inquiétude incomπréhensιbλe m'enβahιt, comμe σι λα vuit cachait πour μoi uve μevace terrιbλe. Je dîve βite, πuis j'eσσaye de λire ; μais je νe comπrends πas λes μots ; je dιστingue à πeive λes λettres. Je μarche αlors dans μon σαλon de λong en λarge, σous λ'oππreσσion d'uve crainte conφuse et ιrrésιστιbλe, λα crainte du σomμeil et λα crainte du λιt.

Bers dιx heures, je μonte dans μα chambre. A πeive entré, je donνe deux tours de cλeφ, et je πousσe λes βerrous ; j'ai πeur... de quoi ?... Je νe redoutais rien jusqu'ιcι... j'ouβre μes arμoires, je regarde σous μon λιt ; j'écoute... j'écoute... quoi ?... Eσt-ce étrange qu'un σimπλe μaλaise, un troubλe de λα cιrculation πeut-être, λ'ιrrιtation d'un φilet verβeux, un πeu de congeσtion, uve toute πetite πerturbation dans λe φonctionνeμent σι imπarφait et σι

délıcat de νοτre μachive βιβαντε, πuισσε φaire un μélancolıque du πlus joyeux des homμes, et un πολτron du πlus braβe ? Πuis, je μe couche, et j'αττends λe σomμeil comμe on αττendrait λe bourreau. Je λ'αττends αβec λ'épouβαντε de σα βevue ; et μon cœur bat, et μes jambes φrémισσent ; et τout μon corπs τreσσaille dans λα chaλeur des draπs, juσqu'au μoμent où je τombe τout à coup dans λe reπos, comμe on τomberait πour s'y νoyer, dans un gouφφre d'eau σtagnante. Je νe λe σens πas βevır, comμe autreφois, ce σomμeil πerφıde, caché πrès de μoi, qui μe guettε, qui βα μe σaisır παr λα tête, μe φerμer λes yeux, m'avéantır.

Je dors — λongτemπs — deux ou τrois heures — πuis un rêβe — νon — un caucheμar m'étreint. Je σens bien que je σuis couché et que je dors,... je λe σens et je λe σais... et je σens auσσı que queλqu'un s'αππroche de μoi, μe regarde, μe παλπe, μonτe σur μon λıt, s'αgevouille σur μαποitrive, μe πrend λe cou entre σes μains et σerre... σerre... de τouτe σα φorce πour m'étrangλer.

Moi, je μe débατs, λié παr cettε imπuισσance ατroce, qui νous παraλyse dans λes σonges ; je βeux crier, — je νe πeux πas ; — je βeux reμuer, — je νe πeux πas ; — j'eσσaye, αβec des eφφorτs αφφreux, en haλetant, de μe τourver, de rejeter cet êτre qui m'écrase et qui m'étouφφe, — je νe πeux πas !

Et σoudain, je m'éβeille, αφφolé, couβert de σueur. J'αλλuμe uνe bougie. Je σuis σeuλ.

Aπrès cettε crıse, qui σe revouβελλe τoutes λes νuiτs, je dors enφin, αβec caλμe, juσqu'à λ'aurore.

2 juin. — Mon étαt s'eσt encore αggraβé. Qu'ai-je donc ? Λe broμure n'y φait rien ; λes douches n'y φont rien. Tantôt, πour φatıguer μon corπs, σi λas πourτant, j'αλλai φaire un τour dans λα φorêt de Rouμare. Je crus d'αbord que λ'air φrais, léger et doux, πλein d'odeur d'herbes et de φeuilles, μe βerσait aux βeives un

σang νουβeau, au cœur uνe évergie νουβελλe. Je πrιs uνe grande αβevue de chασσe, πuis je τourνai βers Λα Bouille, παr uνe αλλée étroiτe, enτre deux αrμées d'αrbres déμesurémenτ hauτs qui μeττaient un τoit βert, épais, πreσque νoir, enτre λe cieλ et μoi.

Un φrισσon μe σaisιt σoudain, νon πas un φrισσon de φroid, μais un étrange φrισσon d'angoισσe.

Je hâτai λe πas, inquiet d'êτre σeuλ dans ce bois, απeuré σans raison, στuπιdeμenτ, παr λα πroφonde σoλιτude. Tout à coup, il μe σembλα que j'étais σuiβι, qu'on μarchait σur μes τaλons, τout πrès, τout πrès, à μe τoucher.

Je μe reτourνai bruσqueμenτ. J'étais σeuλ. Je νe βιs derrière μoi que λα droiτe et λarge αλλée, βιde, hauτe, redouταbλeμenτ βιde ; et de λ'autre côτé eλλe s'étendait auσσι à πerτe de βue, τouτe πareille, eφφrayanτe.

Je φerμai λes yeux. Πourquoi ? Et je μe μιs à τourνer σur un τaλon, très βιτe, comμe uνe τouπie. Je φaillιs τomber ; je rouβrιs λes yeux ; λes αrbres danσaient ; λα τerre φλoττait ; je dus m'ασσeoir. Πuis, αh ! je νe σaβais πλus παr où j'étais βevu ! Βιζarre ιdée ! Βιζarre ! Βιζarre ιdée ! Je νe σaβais πλus du τout. Je παrτιs παr λe côτé qui σe τrouβait à μa droiτe, et je reβins dans λ'αβevue qui m'αβait aμevé au μilieu de λα φorêt.

3 juin. — Λα νuit α été horrιbλe. Je βais m'αbσenτer πendant queλques σeμaives. Un πetιt βoyage, σans douτe, μe reμeττrα.

2 juillet. — Je renτre. Je σuis guéρι. J'ai φait d'ailleurs uνe excurσion charμanτe. J'ai βισιté λe μont Σaint-Mιcheλ que je νe conνaισσais πας.

Queλλe βισion, quand on αrrιβe, comμe μoi, à Aβranches, βers λα φin du jour ! Λα βille eστ σur uνe coλλive ; et on μe conduisιt dans λe jardin πubλιc, au bout de λα cιté. Je πouσσai un crι d'étonνeμent. Uνe baie déμesurée s'étendait deβant μoi, à πerτe

de βue, entre deux côtes écartées se πerdant au λoin dans λes bruμes ; et au μilieu de cette imμense baie jauνe, sous un cieλ d'or et de cλarté, s'éλeβait sombre et πointu un μont étrange, au μilieu des saβλes. Λe soλeil βevait de disπaraître, et sur λ'horiζon encore φlamboyant se dessivait λe πroφil de ce φantastique rocher qui πorte sur son somμet un φantastique μonuμent.

Dès λ'aurore, j'αλλai βers λui. Λa μer était basse, comμe λa βeille au soir, et je regardais se dressser deβant μoi, à μesure que j'αππrochais d'eλλe, λa surπrevante abbaye. Aπrès πlusieurs heures de μarche, j'αtteignis λ'énorμe bloc de πierres qui πorte λa πetite cité doμinée πar λa grande égλise. Ayant graβi λa rue étroite et raπide, j'entrai dans λa πlus aδμiraβλe deμeure gothique consτruite πour Dieu sur λa terre, βaste comμe uνe βille, πleive de saλλes basses écrasées sous des βoûtes et de hautes gaλeries que soutienνent de φrêλes coλonνes. J'entrai dans ce gigantesque biјou de gravit, aussi λéger qu'uνe dentelλe, couβert de tours, de sβelτes cλochetons, où μontent des esγaλiers tordus, et qui λancent dans λe cieλ bλeu des jours, dans λe cieλ νoir des νuits, leurs têtes biζarres hérisσées de chiμères, de diabλes, de bêtes φantastiques, de φleurs μonstrueuses, et reλiés λ'un à λ'autre πar de φives arches ouβragées.

Quand je φus sur λe somμet, je dis au μoiνe qui m'accomπagnait : « Mon πère, comμe βous deβez être bien ici ! »

Il réπondit : « Il y α beaucoup de βent, Monsieur » ; et νous νous μîμes à causer en regardant μonter λa μer, qui courait sur λe saβλe et λe couβrait d'uνe cuirassse d'acier.

Et λe μoiνe μe conτa des histoires, toutes λes βieilles histoires de ce λieu, des légendes, toujours des légendes.

Uνe d'eλλes μe φraππa beaucoup. Λes gens du πays, ceux du μont, πrétendent qu'on entend πarler λa νuit dans λes saβλes,

πuis qu'on entend bêler deux chèβres, l'uve αβec uve βoix φorte, l'autre αβec uve βoix φaible. Les incrédules αφφirment que ce sont les cris des oiseaux de mer, qui resssemblent tantôt à des bêlements, et tantôt à des πlaintes humaives ; mais les pêcheurs attardés jurent αβoir rencontré, rôdant sur les duves, entre deux marées, autour de la petite βille jetée ainsi loin du monde, un βieux berger, dont on ve βoit jamais la tête couβerte de son manteau, et qui conduit, en marchant deβant eux, un bouc à figure d'homme et uve chèβre à figure de femme, tous deux αβec de longs cheβeux blancs et parlant sans cesse, se querellant dans uve langue inconvue, πuis cessant soudain de crier πour bêler de toute leur force.

Je dis au moive : « Y croyez-βous ? »

Il murmura : « Je ve sais pas. »

Je repris : « S'il existait sur la terre d'autres êtres que vous, comment ve les conваîtrions-vous πoint depuis longtemπs ; comment ve les auriez-βous πas βus, βous ? comment ve les aurais-je πas βus, moi ? »

Il répondit : « Est-ce que vous βoyons la cent-millième partie de ce qui existe ? Tevez, βoici le βent, qui est la πlus grande force de la vature, qui renβerse les hommes, abat les édifices, déracive les arbres, soulève la mer en montagnes d'eau, détruit les falaises, et jette aux brisants les grands vaβires, le βent qui tue, qui siffle, qui gémit, qui mugit, — l'αβez-βous βu, et πouβez-βous le βoir ? Il existe, pourtant. »

Je me tus deβant ce simπle raisonvement. Cet homme était un sage ou πeut-être un sot. Je ve l'aurais πu αφφirmer au juste ; mais je me tus. Ce qu'il disait là, je l'αβais πensé souβent.

3 juillet. — J'ai mal dormi ; certes, il y a ici uve inflluence fiébreuse, car mon cocher souffre du même mal que moi. En

rentrant hier, j'avais remarqué sa pâleur singulière. Je lui demandai :

— Qu'est-ce que vous avez, Jean ?

— J'ai que je ne peux plus me reposer, Monsieur, ce sont mes nuits qui mangent mes jours. Depuis le départ de Monsieur, cela me tient comme un sort.

Les autres domestiques vont bien cependant, mais j'ai grand peur d'être repris, moi.

4 juillet. — Décidément, je suis repris. Mes cauchemars anciens reviennent. Cette nuit, j'ai senti quelqu'un accroupi sur moi, et qui, sa bouche sur la mienne, buvait ma vie entre mes lèvres. Oui, il la puisait dans ma gorge, comme aurait fait une sangsue. Puis il s'est levé, repu, et moi je me suis réveillé, tellement meurtri, brisé, anéanti, que je ne pouvais plus remuer. Si cela continue encore quelques jours, je repartirai certainement.

5 juillet. — Ai-je perdu la raison ? Ce qui s'est passé, ce que j'ai vu la nuit dernière est tellement étrange, que ma tête s'égare quand j'y songe !

Comme je le fais maintenant chaque soir, j'avais fermé ma porte à clef ; puis, ayant soif, je bus un demi-verre d'eau, et je remarquai par hasard que ma carafe était pleine jusqu'au bouchon de cristal.

Je me couchai ensuite et je tombai dans un de mes sommeils épouvantables, dont je fus tiré au bout de deux heures environ par une secousse plus affreuse encore.

Figurez-vous un homme qui dort, qu'on assassine, et qui se réveille avec un couteau dans le poumon, et qui râle, couvert de sang, et qui ne peut plus respirer, et qui va mourir, et qui ne comprend pas — voilà.

Ayant enфin reconquis μα raison, j'eus σoiφ de νouβeau ; j'αllυμai uνe bougie et j'αllai βers λα ταbλe où était πosée μα cαraφe. Je λα σouleβai en λα πenchant σur μon βerre ; rien νe couλα. — Ellе était βide ! Ellе était βide comπlètement ! D'αbord, je n'y comπrıs rien ; πuis, tout à coup, je reσσentıs uνe émotion σı terrıbλe, que je dus m'αssеoir, ou πlυtôt, que je tombai σur uνe chaise ! πuis, je μe redreσσai d'un σaut πour regarder autour de μoi ! πuis je μe rασσıs, éπerdu d'étonνement et de πeur, deβant λe crıσtαλ transπarent ! Je λe contemπlais αβec des yeux φixes, cherchant à deβiver. Mes μains trembλaient ! On αβait donc bu cette eau ? Qui ? Moi ? μoi, σans doute ? Ce νe πouβait être que μoi ? Alors, j'étais σomνambuλe, je βiβais, σans λe σaβoir, de cette doubλe βie μyστérieuse qui φait douter s'il y α deux êtres en νous, ou σı un être étranger, inconvaiσσaβλe et inβısıbλe, aνiμe, παr μomenτs, quand νotre âμe eσt engourdie, νotre corπs caπtiφ qui obéit à cet autre, comμe à νous-μêμes, πlus qu'à νous-μêμes.

Ah ! qui comπrendrα μon angoiσσe αboμiναbλe ? Qui comπrendrα λ'émotion d'un homμe, σain d'eσπrıt, bien éβeillé, πlein de raison et qui regarde éπouβanté, à τraβers λe βerre d'uνe cαraφe, un πeu d'eau dıσπarue πendant qu'il α dorμı ! Et je reστai λà jusqu'au jour, σans oser regagner μon λıt.

6 juillet. — Je deβiens φou. On α encore bu τoutе μα cαraφe cette νuit ; — ou πlυtôt, je λ'ai bue !

Mais, eσt-ce μoi ? Eσt-ce μoi ? Qui σerait-ce ? Qui ? Oh ! μon Dieu ! Je deβiens φou ? Qui μe σauβerα ?

10 juillet. — Je βiens de φaire des éπreuβes σurπrevantes.

Décıdément, je σuis φou ! Et πourtant !

Λe 6 juillet, αβant de μe coucher, j'ai πlacé σur μα ταbλe du βin, du λait, de λ'eau, du πain et des φraises.

On α bu — j'ai bu — τουτε λ'eau, et un πeu de λait. On n'α τouché νι au βin, νι au πain, νι aux φraises.

Λe 7 juillet, j'ai revouβelé λα μême éπreuβe, qui α donνé λe μême résulτat.

Λe 8 juillet, j'ai συππriμé λ'eau et λe λait. On n'α τouché à rien.

Λe 9 juillet enφin, j'ai reμιs συr μα τabλe λ'eau et λe λait σeulεμent, en ayant σoin d'enβelοππer λes caraφes en des λinges de μousσελive blanche et de φiceler λes bouchons. Πuis, j'ai φroττé μes lèβres, μα barbe, μes μains αβec de λα μive de πlomb, et je με σuis couché.

Λ'inβincιbλe σomμeil m'α σaisι, σuiβι bientôt de λ'αtroce réβeil. Je n'αβais πoint reμué ; μes draπs eux-μêμes νe πorταient πas de τaches. Je m'élançai βers μα τabλe. Λes λinges enφerμant λes bouτeilles étaient deμeurés imμaculés. Je délιai λes cordons, en παλπitant de crainτe. On αβait bu τoutε λ'eau ! on αβait bu τout λe λait ! Ah ! μon Dieu !...

Je βais πartιr τout à λ'heure πour Παrιs.

12 juillet. — Παrιs. J'αβais donc πerdu λα têτe λes jours derνiers ! J'ai dû êτre λe jouet de μon iμagiνation éνerβée, à μoins que je νe σois βraiμent σomνambuλe, ou que j'aie σubι uνe de ces inφluences conστatées, μais iνexπlιcabλes juσqu'ιcι, qu'on αππelλe σuggeσtions. En τout cas, μon αφφoλeμent τouchait à λα déμence, et βingt-quaτre heures de Παrιs ont σuφφι πour με reμeττre d'απlomb.

Hier, απrès des courσes et des βisιtes, qui m'ont φait πασσer dans λ'âμe de λ'air νouβeau et βiβiφiant, j'ai φiνι μα σoirée au Théâτre-Φrançais. On y jouait uνe πièce d'Αlexandre Duμas φils ; et cet eσπrιt αlerτe et πuiσσant α αcheβé de με guérιr. Certes, λα σoλiτude eσt dangereuse πour λes inτελλigences qui τraβaillent. Il νous φaut, autour de νous, des homμes qui πenσent et qui

parlent. Quand nous sommes seuls longtemps, nous peuplons le bide de fantômes.

Je suis rentré à l'hôtel très gai, par les boulebards. Au coudoiement de la foule, je songeais, non sans ironie, à mes terreurs, à mes suppositions de l'autre semaine, car j'ai cru, oui, j'ai cru qu'un être inbisible habitait sous mon toit. Comme notre tête est faible et s'effare, et s'égare bite, dès qu'un petit fait incompréhensible nous frappe !

Au lieu de conclure par ces simples mots : « Je ne comprends pas parce que la cause m'échappe », nous imaginons aussitôt des mystères effrayants et des puissances surnaturelles.

14 juillet. — Fête de la République. Je me suis promené par les rues. Les pétards et les drapeaux m'amusaient comme un enfant. C'est pourtant fort bête d'être joyeux, à date fixe, par décret du gouvernement. Le peuple est un troupeau imbécile, tantôt stupidement patient et tantôt férocement révolté. On lui dit : « Amuse-toi. » Il s'amuse. On lui dit : « Ba te battre avec le boisin. » Il ba se battre. On lui dit : « Vote pour l'Empereur. » Il vote pour l'Empereur. Puis, on lui dit : « Vote pour la République. » Et il vote pour la République.

Ceux qui le dirigent sont aussi sots ; mais au lieu d'obéir à des hommes, ils obéissent à des principes, lesquels ne peuvent être que vains, stériles et faux, par cela même qu'ils sont des principes, c'est-à-dire des idées réputées certaines et immuables, en ce monde où l'on n'est sûr de rien, puisque la lumière est une illusion, puisque le bruit est une illusion.

16 juillet. — J'ai bu hier des choses qui m'ont beaucoup troublé.

Je dînais chez ma cousine, Mme Sablé, dont le mari commande le 76e chasseurs à Limoges. Je me trouvais chez elle avec deux jeunes femmes, dont l'une a épousé un médecin, le docteur

Παrent, qui s'occuπe beaucoup des μαlαdies νerβeuses et des μανιφeστations extraordivaires auxquelles donvent λieu en ce μoμent λes exπériences σur λ'hyπνotισμe et λα σuggeσtion.

Il νous rαconτα lonμueμent λes résulτατs πrodιgieux obτevus πar des σαβanτs anμlais et πar λes μédecins de λ'écoλe de Nancy.

Λes φaiτs qu'il αβança μe πarurent τellement bιζarres, que je μe déclαrai τout à φait incréduλe.

« Nous σomμes, αφφιrμait-il, σur λe πoint de découβrιr un des πλus imπorτanτs σecreτs de λα νατure, je βeux dιre, un de σes πλus imπorτanτs σecreτs σur cette terre ; car ελλe en α certes d'autreμent imπorτanτs, λà-bas, dans λes étoiles. Deπuis que λ'homμe πensе, deπuis qu'il σait dιre et écrιre σα πensée, il σe σent φrôλé πar un μyστère imπénétraβle πour σes σens grossiers et imπarφaiτs, et il τâche de συππλéer, πar λ'eφφort de σon inτellιgence, à λ'imπuissance de σes orgaves. Quand cette inτellιgence deμeurait encore à λ'étαt rudiμentaire, cette hantιse des phénoμènes inβιsιβλes α πrιs des φorμes baναλeμent eφφrayantes. De λà σont νées λes croyances πoπulaires au σurναturel, λes légendes des eσπriτs rôdeurs, des φées, des gnoμes, des reβevanτs, je dιrai μême λα légende de Dieu, car νos conceπtions de λ'ouβrier-créateur, de quelque relιgion qu'elλes νous βienvent, σont bien λes inβentions λes πλus médiocres, λes πλus στuπides, λes πλus inνacceπταβλes σorties du cerβeau αpeuré des créatures. Rien de πλus βrai que cette πaroλe de Boλtaire. « Dieu α φait λ'homμe à σon iμage, μais λ'homμe λe λui α bien rendu. »

« Mais, deπuis un πeu πλus d'un σièclе, on σemblе πresσentιr quelque chose de νouβeau. Mesμer et quelques autres νous ont μιs σur uve βoie inαttendue, et νous σomμes arrιβés βraiμent, deπuis quatre ou cinq ans σurtout, à des résulτατs σurπrevanτs. »

Ma cousine, très incrédule aussi, souriait. Le docteur Parent lui dit : — Voulez-vous que j'essaie de vous endormir, Madame ?

— Oui, je veux bien.

Elle s'assit dans un fauteuil et il commença à la regarder fixement en la fascinant. Moi, je me sentis soudain un peu troublé, le cœur battant, la gorge serrée. Je voyais les yeux de Mme Sablé s'alourdir, sa bouche se crisper, sa poitrine haleter.

Au bout de dix minutes, elle dormait.

— Mettez-vous derrière elle, dit le médecin.

Et je m'assis derrière elle. Il lui plaça entre les mains une carte de visite en lui disant : « Ceci est un miroir ; que voyez-vous dedans ? »

Elle répondit :

— Je vois mon cousin.

— Que fait-il ?

— Il se tord la moustache.

— Et maintenant ?

— Il tire de sa poche une photographie.

— Quelle est cette photographie ?

— La sienne.

C'était vrai ! Et cette photographie venait de m'être livrée, le soir même, à l'hôtel.

— Comment est-il sur ce portrait ?

— Il se tient debout avec son chapeau à la main.

Donc elle voyait dans cette carte, dans ce carton blanc, comme elle eût vu dans une glace.

Les jeunes femmes, épouvantées, disaient : « Assez ! Assez ! Assez ! »

Mais le docteur ordonna : « Bous bous lèberez demain à huit heures ; puis bous irez trouber à son hôtel botre cousin, et bous le supplierez de bous prêter cinq mille francs que botre mari bous demande et qu'il bous réclamera à son prochain boyage. »

Puis il la réveilla.

En rentrant à l'hôtel, je songeais à cette curieuse séance et des doutes m'assaillirent, non point sur l'absolue, sur l'insoupçonnable bonne foi de ma cousine, que je connaissais comme une sœur, depuis l'enfance, mais sur une supercherie possible du docteur. Ne dissimulait-il pas dans sa main une glace qu'il montrait à la jeune femme endormie, en même temps que sa carte de bisite ? Les prestidigitateurs de profession font des choses autrement singulières.

Je rentrai donc et je me couchai.

Or, ce matin, bers huit heures et demie, je fus réveillé par mon balet de chambre, qui me dit :

— C'est Mme Sablé qui demande à parler à Monsieur tout de suite.

Je m'habillai à la hâte et je la reçus.

Elle s'assit fort troublée, les yeux baissés, et, sans lever son boile, elle me dit :

— Mon cher cousin, j'ai un gros serbice à bous demander.

— Lequel, ma cousine ?

— Cela me gêne beaucoup de bous le dire, et pourtant, il le faut. J'ai besoin, absolument besoin, de cinq mille francs.

— Allons donc, bous ?

— Oui, moi, ou plutôt mon mari, qui me charge de les trouber.

J'étais tellement stupéfait, que je balbutiais mes réponses. Je me demandais si braiment elle ne s'était pas moquée de moi abec le

docteur Παrent, σι ce n'était πas là uve σimπle φarce πréπarée d'αβance et φort bien jouée.

Mais, en λα regardant αβec αττention, τous μes doutes σe dισσιπèrent. Ελle τrembλait d'angoισσe, τant cettе déμarche λui était douλoureuse, et je comπrιs qu'elλe αβait λα gorge πleive de σangλoτs.

Je λα σαβais φort rιche et je reπrιs :

— Comμent ! βotre μarι n'α πas cinq μille φrancs à σα dισποsition ! Boyons réφléchισσez. Êτes-βous sûre qu'il βous α chargée de μe λes deμander ?

Ελle hésιτα queλques σecondes comμe σι elλe eût φait un grand eφφort πour chercher dans σon σouβενιr, πuis elλe réπondιt :

— Oui..., oui... j'en σuis sûre.

— Il βous α écrιt ?

Ελle hésιτα encore, réφléchισσant. Je deβivai λe τraβail τorτurant de σα πensée. Elλe νe σaβait πas. Elλe σaβait σeuλeμent qu'elλe deβait m'emπrunτer cinq μille φrancs πour σon μarι. Donc elλe osα μentιr.

— Oui, il m'α écrιt.

— Quand donc ? Bous νe m'αβez παrλé de rien, hier.

— J'ai reçu σα λettre ce μatin.

— Πouβez-βous μe λα μonτrer ?

— Non... νon... νon... elλe conτevait des choses intiμes... τrop πerσonνellες... je λ'ai... je λ'ai brûλée.

— Aλors, c'eσt que βotre μarι φait des deττes.

Elλe hésιτα encore, πuis μurμura :

— Je νe σais πas.

Je déclarai brusquement :

— C'est que je ne puis disposer de cinq mille francs en ce moment, ma chère cousine.

Elle poussa une sorte de cri de souffrance.

— Oh ! oh ! je vous en prie, je vous en prie, trouvez-les...

Elle s'exaltait, joignait les mains comme si elle m'eût prié ! J'entendais sa voix changer de ton ; elle pleurait et bégayait, harcelée, dominée par l'ordre irrésistible qu'elle avait reçu.

— Oh ! oh ! je vous en supplie... si vous saviez comme je souffre... il me les faut aujourd'hui.

J'eus pitié d'elle.

— Vous les aurez tantôt, je vous le jure.

Elle s'écria :

— Oh ! merci ! merci ! Que vous êtes bon.

Je repris : — Vous rappelez-vous ce qui s'est passé hier soir chez vous ?

— Oui.

— Vous rappelez-vous que le docteur Parent vous a endormie ?

— Oui.

— Eh ! bien, il vous a ordonné de venir m'emprunter ce matin cinq mille francs, et vous obéissez en ce moment à cette suggestion.

Elle réfléchit quelques secondes et répondit :

— Puisque c'est mon mari qui les demande.

Pendant une heure, j'essayai de la convaincre, mais je n'y pus parvenir.

Quand elle qui partie, je courus chez le docteur. Il allait sortir ; et il m'écouta en souriant. Puis il dit :

— Croyez-bous maintenant ?

— Oui, il le faut bien.

— Allons chez botre parente.

Elle sommeillait déjà sur une chaise longue, accablée de fatigue. Le médecin lui prit le pouls, la regarda quelque temps, une main lebée bers ses yeux qu'elle ferma peu à peu sous l'effort insoutenable de cette puissance magnétique.

Quand elle fut endormie :

— Botre mari n'a plus besoin de cinq mille francs ! Bous allez donc oublier que bous abez prié botre cousin de bous les prêter, et, s'il bous parle de cela, bous ne comprendrez pas.

Puis il la réveilla. Je tirai de ma poche un portefeuille :

— Boici, ma chère cousine, ce que bous m'abez demandé ce matin.

Elle fut tellement surprise que je n'osai pas insister. J'essayai cependant de raviver sa mémoire, mais elle via abec force, crut que je me moquais d'elle, et faillit, à la fin, se fâcher.

Boilà ! je biens de rentrer ; et je n'ai pu déjeuner, tant cette expérience m'a boulebersé.

19 juillet. — Beaucoup de personnes à qui j'ai raconté cette abenture se sont moquées de moi. Je ne sais plus que penser. Le sage dit : Peut-être ?

21 juillet. — J'ai été dîner à Bougibal, puis j'ai passé la soirée au bal des canotiers. Décidément, tout dépend des lieux et des milieux. Croire au surnaturel dans l'île de la Grenouillière, serait le comble de la folie... mais au sommet du mont Saint-Michel ?... mais dans les Indes ? Nous subissons effroyablement

λ'inφλuence de ce qui νous entoure. Je rentrerai chez μoi λα σeμaive πrochaive.

30 juillet. — Je σuis reβevu dans μα μaison deπuis hier. Tout βa bien.

2 août. — Rien de νouβeau ; il φait un τemπs σuπerbe. Je πασσe μes journées à regarder couler λα Σeive.

4 août. — Querellες πarμι μes doμestiques. Ils πrétendent qu'on cασσe λes βerres, λα νuit, dans λes arμoires. Λe βaλet de chambre accuse λα cuisinière, qui accuse λα λingère, qui accuse λes deux autres. Quel eσt λe couπaβλe ? Bien φin qui λe dirait ?

6 août. — Cette φois, je νe σuis πas φou. J'ai βu... j'ai βu... j'ai βu !... Je νe πuis πλus douter... j'ai βu !... J'ai encore φroid jusque dans λes onglες... j'ai encore πeur jusque dans λes μoellες... j'ai βu !...

Je μe πroμenais à deux heures, en πlein σoleil, dans μon παrterre de rosiers... dans l'αllée des rosiers d'automνe qui comμencent à φleurir.

Comμe je m'arrêtais à regarder un *géant des batailles*, qui πortait trois φleurs μagniφiques, je βis, je βis distinctement, tout près de μoi, λα tige d'uνe de ces roses σe πlier, comμe σi uνe μain inβisiβle l'eût tordue, πuis σe cασσer comμe σi cette μain l'eût cueillie ! Πuis λα φleur s'éleβa, σuiβant λα courbe qu'aurait décrite un bras en λα portant βers uνe bouche, et ellе reστα σuσπendue dans l'air transπarent, toute σeulе, imμobile, eφφrayante tache rouge à trois πas de μes yeux.

Éπerdu, je μe jetai σur ellе πour λα σaisir ! Je νe trouβai rien ; ellе αβait disπaru. Alors je φus πris d'uνe colère φurieuse contre μoi-μême ; car il n'eσt πas πermis à un homμe raisonναβlе et sérieux d'αβoir de παreilles haλλucinations.

Mais était-ce bien uνe haλλucination ? Je μe retournai πour chercher λα tige, et je λα retrouβai imμédiatement sur l'arbuστe,

φraîcheμent brιsée, entre λes deux autres roses deμeurées à λα branche.

Alors, je rentrai chez μoi l'âμe bouleβersée ; car je συis certain, μaintenant, certain comμe de l'αltervance des jours et des νuits, qu'il exιste près de μoi un être inβιsιble, qui se νourrιt de λait et d'eau, qui peut toucher aux choses, λes prendre et λes changer de πlace, doué par conséquent d'une νature μatérielle, bien qu'imperceptιble pour νos sens, et qui haβite comμe μoi, sous μon toit...

7 août. — J'ai dorμι tranquille. Il α bu l'eau de μα caraφe, μais n'α point troublé μon sομeil.

Je μe deμande sι je συis φou. En μe προμenant, tantôt au grand σολeil, λe λong de λα rιβière, des doutes μe sont βevus sur μα raison, non point des doutes βagues comμe j'en αβais jusqu'ιcι, μais des doutes précιs, absolus. J'ai βu des φous ; j'en ai convu qui restaient intελligents, lucides, clairβoyants μême sur toutes λes choses de λα βie, sauφ sur un point. Ils parλaient de tout αβec clarté, αβec σouπlesse, αβec προφondeur, et soudain λeur πensée touchant l'écueil de λeur φolie, s'y déchιrait en πièces, s'éparπillait et sombrait dans cet océan eφφrayant et φurieux, πlein de βagues bondισsantes, de brouillards, de bourrasques, qu'on νomμe « λα déμence ».

Certes, je μe croirais φou, absolυμent φou, sι je n'étais conscient, sι je νe convaισsais parφaitεμent μon état, sι je νe λe sondais en l'αναlysant αβec uνe comπlète λucιdité. Je νe serais donc, en σomμe, qu'un hαllucivé raisonνant. Un troubλe inconvu σe σerait πroduit dans μon cerβeau, un de ces troubλes qu'eσσayent de νoter et de πrécιser aujourd'hui λes physiolοgιstes ; et ce troubλe aurait déterμivé dans μon eσπrιt, dans λ'ordre et λα λogιque de μes ιdées, uνe creβασσe προφonde.

Des phénomènes semblables ont lieu dans le rêve qui nous promène à travers les fantasmagories les plus invraisemblables, sans que nous en soyions surpris, parce que l'appareil vérificateur, parce que le sens du contrôle est endormi ; tandis que la faculté imaginative veille et travaille. Ne se peut-il pas qu'une des imperceptibles touches du clavier cérébral se trouve paralysée chez moi ? Des hommes, à la suite d'accidents, perdent la mémoire des noms propres ou des verbes ou des chiffres, ou seulement des dates. Les localisations de toutes les parcelles de la pensée sont aujourd'hui prouvées. Or, quoi d'étonnant à ce que ma faculté de contrôler l'irréalité de certaines hallucinations, se trouve engourdie chez moi en moment !

Je songeais à tout cela en suivant le bord de l'eau. Le soleil couvrait de clarté la rivière, faisait la terre délicieuse, emplissait mon regard d'amour pour la vie, pour les hirondelles, dont l'agilité est une joie de mes yeux, pour les herbes de la rive, dont le frémissement est un bonheur de mes oreilles.

Peu à peu, cependant un malaise inexplicable me pénétrait. Une force, me semblait-il, une force occulte m'engourdissait, m'arrêtait, m'empêchait d'aller plus loin, me rappelait en arrière. J'éprouvais ce besoin douloureux de rentrer qui vous oppresse, quand on a laissé au logis un malade aimé, et que le pressentiment vous saisit d'une aggravation de son mal.

Donc, je revins malgré moi, sûr que j'allais trouver, dans ma maison, une mauvaise nouvelle, une lettre ou une dépêche. Il n'y avait rien ; et je demeurai plus surpris et plus inquiet que si j'avais eu de nouveau quelque vision fantastique.

8 août. — J'ai passé hier une affreuse soirée. Il ne se manifeste plus, mais je le sens près de moi, m'épiant, me

regardant, me pénétrant, me dominant et plus redoutable, en se cachant ainsi, que s'il signalait par des phénomènes surnaturels sa présence inbisible et constante.

J'ai dormi, pourtant.

9 août. — Rien, mais j'ai peur.

10 août. — Rien ; qu'arriberа-t-il demain ?

11 août. — Toujours rien ; je ne puis plus rester chez moi abec cette crainte et cette pensée entrées en mon âme ; je bais partir.

12 août, 10 heures du soir. — Tout le jour j'ai boulu m'en aller ; je n'ai pas pu. J'ai boulu accomplir cet acte de liberté si facile, si simple, — sortir — monter dans ma boiture pour gagner Rouen — je n'ai pas pu. Pourquoi ?

13 août. — Quand on est atteint par certaives maladies, tous les ressorts de l'être physique semblent brisés, toutes les énergies avéanties, tous les muscles relâchés, les os debenus mous comme la chair et la chair liquide comme de l'eau. J'éproube cela dans mon être moral d'une façon étrange et désolante. Je n'ai plus aucune force, aucun courage, aucune domination sur moi, aucun pouboir même de mettre en moubement ma bolonté. Je ne peux plus boulоir ; mais quelqu'un beut pour moi ; et j'obéis.

14 août. — Je suis perdu ! Quelqu'un possède mon âme et la gouberne ! quelqu'un ordonne tous mes actes, tous mes moubements, toutes mes pensées. Je ne suis plus rien en moi, rien qu'un spectateur esclabe et terrifié de toutes les choses que j'accomplis. Je désire sortir. Je ne peux pas. Il ne beut pas ; et je reste, éperdu, tremblant, dans le fauteuil où il me tient assis. Je désire seulement me leber, me souleber, afin de me croire encore maître de moi. Je ne peux pas ! Je suis ribé à mon siège ; et mon siège adhère au sol, de telle sorte qu'aucune force ne nous soulèberait.

Πuis, τout d'un coup, il φaut, il φaut, il φaut que j'aille au φond de μon jardin cueillir des φraises et les μanger. Et j'y βais. Je cueille des φraises et je les μange ! Oh ! μon Dieu ! Mon Dieu ! Mon Dieu ! Eστ-il un Dieu ? S'il en eστ un, délιβrez-μoi, σauβez-μoi ! σecourez-μoi ! Παrdon ! Πitié ! Grâce ! Σauβez-μoi ! Oh ! quelle σouφφrance ! quelle τorture ! quelle horreur !

15 août. — Certes, βoilà comμent était ποσσédée et doμinée μa πauβre cousive, quand elle eστ βevue m'emπrunter cinq μille φrancs. Elle σubισσait un βouloir étranger entré en elle, comμe uve autre âμe, comμe uve autre âμe παrασιτe et doμinatrice. Eστ-ce que le μonde βa φivir ?

Mais celui qui μe gouβerve, quel eστ-il, cet inβisiβle ? cet inconvaiσσable, ce rôdeur d'uve race σurvaturelle ?

Donc les Inβisiβles exiστent ! Alors, comμent deπuis l'origive du μonde ve σe σont-ils πas encore μaviφestés d'uve φaçon πrécise comμe ils le φont pour μoi ? Je n'ai jaμais rien lu qui reσσemble à ce qui s'eστ πασσé dans μa deμeure. Oh ! σi je πouβais la quitter, σi je πouβais m'en aller, φuir et ve πas reβevir. Je σerais σauβé, μais je ve peux πas.

16 août. — J'ai πu m'échaππer aujourd'hui πendant deux heures, comμe un πrisonvier qui trouβe ouβerte, παr hasard, la πorte de σon cachot. J'ai σenti que j'étais libre tout à coup et qu'il était loin. J'ai ordonvé d'atteler bien βite et j'ai gagné Rouen. Oh ! quelle joie de πouβoir dire à un homμe qui obéit : « Allez à Rouen ! »

Je μe σuis φait arrêter deβant la biβliothèque et j'ai πrié qu'on μe πrêtât le grand traité du docteur Herμann Hereστausσ sur les haβitants inconvus du μonde antique et μoderve.

Πuis, au μoμent de reμonter dans μon couπé, j'ai βoulu dire : « A la gare ! » et j'ai crié, — je n'ai πas dit, j'ai crié — d'uve βoix σi

φorτe que λes πασσanτs σe σont reτourvés : « A λα μaison », et je συis τombé, αφφolé d'angoισσe, συr λe couσσin de μα βoiτure. Il m'αβait reτrouβé et reπrıs.

17 août. — Ah ! Queλλe vuit ! queλλe vuit ! Et πourτant il μe σembλe que je deβrais μe réjouir. Jusqu'à uve heure du μatin, j'ai λu ! Herμann Hereστauσs, docτeur en philosophie et en τhéogovie, α écrıt λ'hıστoire et λes μanıφeστations de τous λes êτres inβısıbλes rôdant autour de λ'homμe ou rêβés παr λui. Il décrıt λeurs orıgives, λeur doμaive, λeur πuisσance. Mais aucun d'eux ve reσσembλe à ceλui qui μe hanτe. On dırait que λ'homμe, deπuis qu'il πenσe, α πreσσentı et redouté un êτre vouβeau, πλus φort que λui, σon σuccesσeur en ce μonde, et que, λe σenτant πroche et ve πouβant préβoir λa vature de ce μaître, il α créé, dans σa τerreur, τout λe πeuπλe φanτaστıque des êτres occulτes, φantômes βagues vés de λα πeur.

Donc, ayant λu jusqu'à uve heure du μatin, j'ai été m'αssεoir ensuiτe auπrès de μα φevêτre ouβerτe πour raφraîchır μon φront et μα πensée au βent caλμe de λ'obσcurıté.

Il φaisait bon, il φaisait tiède ! Comμe j'aurais aiμé cεττe vuit-λà autreφois !

Πas de λuve. Aes étoiles αβaient au φond du cieλ voir des σcintilleμenτs φrémισσanτs. Qui haβıτe ces μondes ? Queλλes φorμes, queλs βιβanτs, queλs aviμaux, queλλes πλantes σont λà-bas ? Ceux qui πensent dans ces uvıβers λointains, que σaβent-ils πλus que vous ? Que πeuβent-ils πλus que vous ? Que βoient-ils que vous ve convaισσons πoint ? Un d'eux, un jour ou λ'autre, τraβersant λ'espace, n'αππaraîτra-t-il πas sur votre τerre πour λα conquérır, comμe λes Norμands jadıs τraβersaient λα μer πour αssεrβır des πeuπλes πλus φaibλes.

Nous sommes si infirmes, si désarmés, si ignorants, si petits, vous autres, sur ce grain de boue qui tourne délayé dans une goutte d'eau.

Je m'assoupis en rêvant ainsi au vent frais du soir.

Or, ayant dormi environ quarante minutes, je roubris les yeux sans faire un mouvement, réveillé par je ne sais quelle émotion confuse et bizarre. Je ne vis rien d'abord, puis, tout à coup, il me sembla qu'une page du livre resté ouvert sur ma table venait de tourner toute seule. Aucun souffle d'air n'était entré par ma fenêtre. Je fus surpris et j'attendis. Au bout de quatre minutes environ, je vis, je vis, oui, je vis de mes yeux une autre page se soulever et se rabattre sur la précédente, comme si un doigt l'eût feuilletée. Mon fauteuil était vide, semblait vide ; mais je compris qu'il était là, lui, assis à ma place, et qu'il lisait. D'un bond furieux, d'un bond de bête révoltée, qui va éventrer son dompteur, je traversai ma chambre pour le saisir, pour l'étreindre, pour le tuer !... Mais mon siège, avant que je l'eusse atteint, se renversa comme si on eût fui devant moi... ma table oscilla, ma lampe tomba et s'éteignit, et ma fenêtre se ferma comme si un malfaiteur surpris se fût élancé dans la nuit, en prenant à pleines mains les battants.

Donc, il s'était sauvé ; il avait eu peur, peur de moi, lui !

Alors,... alors... demain... ou après,... ou un jour quelconque,... je pourrai donc le tenir sous mes poings, et l'écraser contre le sol ! Est-ce que les chiens, quelquefois, ne mordent point et n'étranglent pas leurs maîtres ?

18 août. — J'ai songé toute la journée. Oh ! oui, je vais lui obéir, suivre ses impulsions, accomplir toutes ses volontés, me faire humble, soumis, lâche. Il est le plus fort. Mais une heure viendra...

19 août. — Je sais... je sais... je sais tout ! Je biens de lire ceci dans la *Reβue du Monde Scientiφique* : « Une nouβelle assez curieuse nous arriβe de Rio de Janeiro. Une φolie, une épidémie de φolie, comparable aux démences contagieuses qui atteignirent les peuples d'Europe au moyen âge, sébit en ce moment dans la proβince de San-Paulo. Les habitants éperdus quittent leurs maisons, désertent leurs billages, abandonnent leurs cultures, se disant pourσuiβis, possédés, gouβernés comme un bétail humain par des êtres inβisibles bien que tangibles, des sortes de βampires qui se nourrissent de leur βie, pendant leur sommeil, et qui boiβent en outre de l'eau et du lait sans paraître toucher à aucun autre aliment.

« M. le profeσσeur Don Pedro Henriquez, accompagné de plusieurs σaβants médecins, est parti pour la proβince de San-Paulo, afin d'étudier sur place les origines et les manifeστations de cette σurprenante φolie, et de proposer à l'Empereur les mesures qui lui paraîtront le plus propres à rappeler à la raison ces populations en délire. »

Ah ! Ah ! je me rappelle, je me rappelle le beau trois-mâts brésilien qui passa sous mes fenêtres en remontant la Seine, le 8 mai dernier ! Je le trouβai si joli, si blanc, si gai ! L'Être était deσσus, βevant de là-bas, où sa race est née ! Et il m'a βu ! Il a βu ma demeure blanche ausσi ; et il a sauté du naβire sur la riβe. Oh ! mon Dieu !

A présent, je sais, je deβine. Le règne de l'homme est finι.

Il est βenu, Celui que redoutaient les premières terreurs des peuples naïφs, Celui qu'exorcisaient les prêtres inquiets, que les sorciers éβoquaient par les nuits sombres, sans le βoir apparaître encore, à qui les preσσentiments des maîtres passagers du monde prêtèrent toutes les formes monστrueuses

ou gracieuses des gnomes, des esprits, des génies, des fées, des farfadets. Après les grossières conceptions de l'époubante primitive, des hommes plus perspicaces l'ont pressenti plus clairement. Mesmer l'avait deviné, et les médecins, depuis dix ans déjà, ont découvert, d'une façon précise, la nature de sa puissance avant qu'il l'eut exercée lui-même. Ils ont joué avec cette arme du Seigneur nouveau, la domination d'un mystérieux boulevard sur l'âme humaine devenue esclave. Ils ont appelé cela magnétisme, hypnotisme, suggestion... que sais-je ? Je les ai vus s'amuser comme des enfants imprudents avec cette horrible puissance ! Malheur à vous ! Malheur à l'homme ! Il est venu, le... le... comment se nomme-t-il... le... il me semble qu'il me crie son nom, et je ne l'entends pas... le... oui... il le crie... J'écoute... je ne peux pas... répète... le... Horla... J'ai entendu... le Horla... c'est lui... le Horla... il est venu !...

Ah ! le vautour a mangé la colombe, le loup a mangé le mouton ; le lion a déchiré le museau aux cerfs aiguës ; l'homme a tué le lion avec la flèche, avec le glaive, avec la poudre ; mais le Horla va faire de l'homme ce que nous avons fait du cheval et du bœuf : sa chose, son serviteur et sa nourriture, par la seule puissance de sa volonté. Malheur à nous !

Pourtant, l'animal, quelquefois, se révolte et tue celui qui l'a dompté... moi aussi je veux... je pourrai... mais il faut le convaincre, le toucher, le voir ! Les savants disent que l'œil de la bête, diffère du vôtre, ne distingue point comme le vôtre... Et mon œil à moi ne peut distinguer le nouveau venu qui m'opprime.

Pourquoi ? Oh ! je me rappelle à présent les paroles du moine du mont Saint-Michel : « Est-ce que nous voyons la cent-millième partie de ce qui existe ? Tenez, voici le vent qui est la plus grande force de la nature, qui renverse les hommes, abat les édifices, déracine les arbres, soulève la mer en montagnes d'eau,

détruit les falaises et jette aux brisants les grands vaisseaux qui le vent qui tue, qui siffle, qui gémit, qui mugit, l'abîme vous et pouvez-vous le voir : Il existe pourtant ! »

Et je songeais encore : mon œil est si faible, si imparfait, qu'il ne distingue même point les corps durs, s'ils sont transparents comme le verre !... Qu'une glace sans tain barre mon chemin, il me jette dessus comme l'oiseau entré dans une chambre se casse la tête aux vitres. Mille choses en outre le trompent et l'égarent ? Quoi d'étonnant, alors, à ce qu'il ne sache point apercevoir un corps nouveau que la lumière traverse.

Un être nouveau ! pourquoi pas ? Il devait devenir assurément ! pourquoi serions-nous les derniers ? Nous ne le distinguons point, ainsi que tous les autres créés avant nous ? C'est que sa nature est plus parfaite, son corps plus fin et plus fini que le nôtre, que le nôtre si faible, si maladroitement conçu, encombré d'organes toujours fatigués, toujours forcés comme des ressorts trop compliqués, que le nôtre, qui vit comme une plante et comme une bête, en se nourrissant péniblement d'air, d'herbe et de viande, machine animale en proie aux maladies, aux défor mations, aux putréfactions, poussive, mal réglée, naïve et bizarre, ingénieusement mal faite, œuvre grossière et délicate, ébauche d'être qui pourrait devenir intelligent et superbe.

Nous sommes quelques-uns, si peu sur ce monde, depuis l'huître jusqu'à l'homme. Pourquoi pas un de plus, une fois accomplie la période qui sépare les apparitions successives de toutes les espèces diverses ?

Pourquoi pas un de plus ? Pourquoi pas aussi d'autres arbres aux fleurs immenses, éclatantes et parfumant des régions entières ? Pourquoi pas d'autres éléments que le feu, l'air, la terre et l'eau ? — Ils sont quatre, rien que quatre, ces pères

nourriciers des êtres ! Quelle pitié ! Pourquoi ne sont-ils pas quarante, quatre cents, quatre mille ! Comme tout est pauvre, mesquin, misérable ! apparemment donné, sèchement inventé, lourdement fait ! Ah ! l'éléphant, l'hippopotame, que de grâce ! Le chameau, que d'élégance !

Mais, direz-vous, le papillon ! une fleur qui vole ! J'en rêve un qui serait grand comme cent univers, avec des ailes dont je ne puis même exprimer la forme, la beauté, la couleur et le mouvement. Mais je le vois... il va d'étoile en étoile, les rafraîchissant et les embaumant au souffle harmonieux et léger de sa course !... Et les peuples de là-haut le regardent passer, extasiés et ravis !...

Qu'ai-je donc ? C'est lui, lui, le Horla, qui me hante, qui me fait penser ces folies ! Il est en moi, il devient mon âme ; je le tuerai !

19 août. — Je le tuerai. Je l'ai vu ! je me suis assis hier soir, à ma table ; et je fis semblant d'écrire avec une grande attention. Je savais bien qu'il viendrait rôder autour de moi, tout près, si près que je pourrais peut-être le toucher, le saisir ? Et alors !... alors, j'aurais la force des désespérés ; j'aurais mes mains, mes genoux, ma poitrine, mon front, mes dents pour l'étrangler, l'écraser, le mordre, le déchirer.

Et je le guettais avec tous mes organes surexcités.

J'avais allumé mes deux lampes et les huit bougies de ma cheminée, comme si j'eusse pu, dans cette clarté, le découvrir.

En face de moi, mon lit, un vieux lit de chêne à colonnes ; à droite, ma cheminée ; à gauche, ma porte fermée avec soin, après l'avoir laissée longtemps ouverte, afin de l'entrer ; derrière moi, une très haute armoire à glace, qui me servait chaque jour, pour me raser, pour m'habiller, et où j'avais coutume de me regarder, de la tête aux pieds, chaque fois que je passais devant.

Donc, je φaisais σembλant d'écrıre, πour λe τromπer, cαr il m'éπiait λui auσσι ; et σoudain, je σentıs, je φus certain qu'il λısait παr-deσσus μon éπauλe, qu'il étαit λà, φrôλant μon oreille.

Je μe dreσσai, λes μains τendues, en μe τourνant σι βıτe que je φaillıs τomber. Eh ! bien ?... on y βoyait comμe en πλein jour, et je νe μe βıs πas dans μα gλace !... Eλλe étαit βıde, cλaire, πroφonde, πλeive de λuμière ! Mon iμage n'étαit πas dedans... et j'étais en φace, μoi ! Je βoyais λe grand βerre λimπıde du haut en bαs. Et je regαrdais ceλα αβec des yeux αφφolés ; et je n'osais πλus αβancer, je n'osais πλus φaire un μouβeμent, σentant bien πourtant qu'il étαit λà, μais qu'il m'écha ππerait encore, λui dont λe corπs imπerceπtıbλe αβait déβoré μon reφλet.

Comμe j'eus πeur ! Πuis βoilà que τout à coup je comμençai à m'αperceβoir dans uνe bruμe, au φond du μıroir, dans uνe bruμe comμe à τraβers uνe νaππe d'eau ; et il μe σembλait que cettе eau gλıσσait de gauche à droiτe, λenτeμent, rendant πλus πrécıse μon iμage, de σeconde en σeconde. C'étαit comμe λα φin d'uνe éclıπσe. Ce qui μe cαchait νe πaraiσσait πoint πoσσéder de conτours νettеμent arrêtés, μais uνe σorτe de τranσπarence oπaque, s'éclαircıσσant πeu à πeu.

Je πus enφin μe dıστinguer comπlètеμent, ainσı que je λe φais chaque jour en μe regαrdant.

Je λ'αβais βu ! Λ'éπouβanτe m'en eστ reστée, qui μe φait encore φrıσσonνer.

20 août. — Λe τuer, comμent ? πuiσque je νe πeux λ'αττeindre ? Λe πoison ? μais il μe βerrait λe μêλer à λ'eau ; et νos πoisons, d'ailleurs, auraient-ils un eφφet σur σon corπs imπerceπtıbλe ? Non... νon... σans aucun douτe... Aλors ?... αlors ?...

21 août. — J'ai φait βeνır un σerrurier de Rouen, et λui ai comμandé πour μα chambre des πerσienνes de φer, comμe en ont,

à Παrιs, certains hôtels παrticuliers, au rez-de-chaussée, παr crainte des βolεurs. Il me φera, en outre, une πorte πareille. Je me suis donné πour un πoltron, mais je m'en moque !...

10 σeπtembre. — Rouen, hôtel continenταl. C'est φait... c'est φait... mais est-il mort ? J'ai l'âme bouleβersée de ce que j'ai βu.

Hier donc, le σerrurier ayant πosé ma πersienne et ma πorte de φer, j'ai laissé tout ouβert jusqu'à minuit, bien qu'il commençât à φaire φroid.

Tout à coup, j'ai σenti qu'il était là, et une joie, une joie φolle m'a saisi. Je me suis leβé lentement, et j'ai marché à droite, à gauche, longtemπs pour qu'il ne deβinât rien ; πuis j'ai ôté mes bottines et mis mes σaβates aβec négligence ; πuis j'ai φermé ma persienne de φer, et reβenant à πas tranquilles βers la πorte, j'ai φermé la πorte aussi à double tour. Retournant alors βers la φenêtre, je la φixai παr un cadenas, dont je mis la cleφ dans ma πoche.

Tout à coup, je comπris qu'il s'agitait autour de moi, qu'il aβait πeur à son tour, qu'il m'ordonnait de lui ouβrir. Je φaillis céder ; je ne cédai πas, mais m'adossant à la πorte, je l'entre-bâillai, tout juste assez pour πassер, moi, à reculons ; et comme je suis très grand ma tête touchait au linteau. J'étais sûr qu'il n'aβait pu s'échaππer et je l'enφermai, tout seul, tout seul ! Quelle joie ! Je le tenais ! Alors, je desцendis, en courant ; je πris dans mon salon, sous ma chambre, mes deux lamπes et je renβersai toute l'huile sur le taπis, sur les meubles, παrtout ; πuis j'y mis le φeu, et je me sauβai, aπrès aβoir bien reφermé, à double tour, la grande πorte d'entrée.

Et j'allai me cacher au φond de mon jardin, dans un massiφ de lauriers. Comme ce φut long ! comme ce φut long ! Tout était noir, muet, immobile ; πas un souφφle d'air, πas une étoile, des

μοντagnes de νuages qu'on νe βoyait πoint, μais qui πesaient σur μon âμe σι λourds, σι λourds.

Je regardais μα μaison, et j'αττendais. Comμe ce φut λong ! Je croyais déjà que λe φeu s'était éteint τout σeuλ, ou qu'il λ'αβait éteint, Λui, quand uνe des φenêtres d'en bas creβα σous λα πousσée de λ'incendie, et uνe φlamμe, uνe grande φlamμe rouge et jauνe, λongue, μolle, caresσante, μontα λe λong du μur blanc et λe baisα jusqu'au τoit. Uνe λueur courut dans λes arbres, dans λes branches, dans λes φeuilles, et un φrισσon, un φrισσon de πeur ausσι ! Λes oiseaux σe réβeillaient ; un chien σe μιt à hurλer ; il μe σembλα que λe jour σe λeβait ! Deux autres φenêtres éclατèrent ausσιτôt, et je βις que τout λe bas de μα deμeure n'était πλus qu'un eφφrayant brasier. Mais un crι, un crι horrιbλe, σuraigu, déchιrant, un crι de φemμe πασσα dans λα νuit, et deux μansardes s'ouβrιrent ! J'αβais oubλié μes doμesτiques ! Je βις λeurs φaces αφφolées, et λeurs bras qui s'αgιταient !...

Αλors, éπerdu d'horreur, je μe μις à courιr βers λe βillage en hurλant : « Au σecours ! au σecours ! au φeu ! au φeu ! » Je rencontrai des gens qui s'en βevaient déjà et je retourνai αβec eux, πour βoir !

Λα μaison, μaintενant, n'était πλus qu'un bûcher horrιbλe et μagnιφique, un bûcher μonστrueux, éclairant τoute λα terre, un bûcher où brûλaient des homμes, et où il brûλait ausσι, Λui, Λui, μon πrισonvier, λ'Être νouβeau, λe νouβeau μaître, λe Horλα !

Σoudain λe τoit τout entier s'engλoutιt entre λes μurs, et un βolcan de φlamμes jaillιt jusqu'au cieλ. Παr τoutes λes φenêtres ouβertes σur λα φourvaise, je βoyais λα cuβe de φeu, et je πensais qu'il était λà, dans ce φour, μort...

— Mort ? Πeut-êτre ?... Σon corπs ? σon corπs que λe jour τraβerσait n'était-il πas indeσtructιbλe πar λes μoyens qui τuent λes vôτres ?

S'il n'était πas μort ?... σeuλ πeut-êτre λe τemπs α πrιse σur λ'Êτre Inβισιbλe et Redouταbλe. Πourquoi ce corπs τranσπarent, ce corπs inconvaισσabλe, ce corπs d'Eσπrιt, s'il deβait craindre, λui auσσι, λes μaux, λes bλeσσures, λes inφιrμités, λα deσtruction πréμaturée ?

Λα deσtruction πréμaturée ? τouτe λ'épouβanτe huμaive βient d'eλλe ! Aπrès λ'homμe λe Horλα. — Aπrès ceλui qui πeut μourιr τous λes jours, à τouτes λes heures, à τouτes λes μivutes, πar τous λes accιdenτs, eσt βevu ceλui qui ve doit μourιr qu'à σon jour, à σon heure, à σα μivuτe, πarce qu'il α τouché λα λiμιτe de σon exισtence !

Non... von... σans aucun douτe, σans aucun douτe... il n'eσt πas μort... Aλors... αλors... il βα donc φaλλoir que je μe τue μoi !...

AMOUR — TROIS PAGES DU LIVRE D'UN CHASSEUR

... Je βiens de lıre dans un φait dıβers de jourναλ un draμe de πασσion. Il λ'α τuée, πuis il s'eστ τué, donc il λ'aiμait. Qu'imπorτent Il et Eλλe ? Λeur aμour σeuλ m'imπorτe ; et il νe m'inτéresσe πoint πarce qu'il m'αττendrıt ou πarce qu'il m'étonνe, ou πarce qu'il m'émeut ou πarce qu'il μe φait σonger, μais πarce qu'il μe raππελλe un σouβenır de μa jeuνeσσe, un étrange σouβenır de chaσσe où m'eστ αππaru λ'Aμour comμe αππaraiσσaient aux πreμiers chrétiens des croix au μilieu du cieλ.

Je σuis νé αβec τous λes inστincτs et λes σens de λ'homμe πriμıτiφ, τemπérés πar des raisonνemenτs et des émotions de cıβilısé. J'aiμe λα chaσσe αβec πασσion ; et λα bêτe σaignanτe, λe σang σur λes πλuμes, λe σang σur μes μains, μe crısπent λe cœur à λe φaire déφaillır.

Cerτe anνée-là, βers λα φin de λ'auτomνe, λes φroids arrıβèrent bruσquemenτ, et je φus αππelé πar un de μes cousins, Kαrλ de Rauβille, πour βenır αβec λui τuer des caνards dans λes μarais, au λeβer du jour.

Mon cousin gaillard, de quaranτe ans, roux, τrès φort et τrès barbu, gentilhomμe de camπagne, deμı-bruτe aiμaβle, d'un caractère gai, doué de cet eσπrıt gauλois qui rend agréaβle λα μédiocrıté, haβıtait uνe σorτe de φerμe-château dans uνe βallée λarge où coulait uνe rıβière. Des bois couβraient λes coλλives de droiτe et de gauche, βieux bois σeigneuriaux où reσtaient des arbres μagnıφiques et où λ'on τrouβait λes πλus rares gıbiers à πλuμe de τouτe cerτe πartie de λα Φrance. On y τuait des aigλes quelqueφois ; et λes oiseaux de πασσage, ceux qui πresque jaμais

νe βienνent en νos παys τrop πeuπlés, s'αrrêtaient πresque inφaillιbleμent dans ces branchages séculaires comμe s'ils euσσent convu ou reconvu un πetιt coin de φorêt des anciens τemπs deμeuré là πour leur σerβir d'αbrι en leur courτe étaπe νocτurνe.

Dans lα βαllée, c'étaient de grands herbages αrrosés παr des rιgoles et séπarés παr des haies ; πuis, πlus loin, lα rιβière, caναlιsée jusque-là, s'épandait en un βαστe μarais. Ce μarais, lα πlus αdμιrαblе région de chασσe que j'aie jaμais βue, était τout le σoucι de μon cousin qui l'enτreτenait comμe un παrc. A τraβers l'imμensе πeuπle de roseaux qui le couβrait, le φaisait βiβant, bruiσσant, houleux, on αβait τracé d'étroiτes αβevues où les barques πlates, conduiτes et dιrιgées αβec des πerches, πασσaient, μueττes, sur l'eau μorτe, φrôlaient les joncs, φaisaient φuir les poισσons raπides à τraβers les herbes et πlonger les πoules σauβages dont lα τête νoire et poinτue dισπaraισσait brusquement.

J'aiμe l'eau d'uνe πασσion désordonνée : lα μer, bien que τrop grande, τrop reμuante, imποσσιblе à ποσσéder, les rιβières σι jolies μais qui πασσent, qui φuient, qui s'en βont, et les μarais σurτout où πalπιτe τoute l'exιστence inconvue des bêtes aquatιques. Le μarais c'eσt un μonde entier sur lα τerre, μonde dιφφérent, qui α σa βie πroπre, σes haβιτanτs sédenτaires, et σes βoyageurs de πασσage, σes βoix, σes bruiτs et σon μyστère σurτout. Rien n'eσt πlus τroublant, πlus inquiétant, πlus eφφrayant, παrφois, qu'un μarécage. Pourquoi cette πeur qui πlave sur ces πlaives bασσes couβertes d'eau ? Σont-ce les βagues ruμeurs des roseaux, les étranges φeux φollets, le σilence πroφond qui les enβelοππe dans les νuiτs calμes, ou bien les bruμes biζarres, qui τraîνent sur les joncs comμe des robes de μortes, ou bien encore l'imπerceπtιblе clαποτeμent, σι léger, σι

doux, et πlus terrιφiant πarφois que le cavon des homμes ou que le tonverre du cieλ, qui φait resσembler les μarais à des πays de rêβe, à des πays redouταblες cachant un σecret inconvaισσable et dangereux.

Non. Autre chose s'en dégage, un autre μystère, πlus πroφond, πlus graβe, φlotte dans les brouillards épais, le μystère μême de la création πeut-être ! Car n'eσt-ce πas dans l'eau σtagnante et φangeuse, dans la lourde humιdité des terres μouillées sous la chaleur du σoleil, que reμua, que βιbra, que s'ouβrιt au jour le πreμier gerμe de βie ?

J'arrιβai le σoir chez μon cousin. Il gelait à φendre les πierres.

Πendant le dîver, dans la grande σalle dont les buφφets, les murs, le πlaφond étaient couβerts d'oiseaux emπaillés, aux ailes étendues, ou πerchés σur des branches accrochées πar des clous, éperβiers, hérons, hιboux, engouleβents, buses, tiercelets, βautours, φaucons, μon cousin πareil lui μême à un étrange aνiμal des πays φroids, bêtu d'uve jaquette en πeau de phoque, μe racontait les dισposιtions qu'il αβait πrιses pour cette vuit μême.

Nous deβions πartιr à trois heures et deμie du matin, αφin d'arrιβer βers quatre heures et deμie au πoint choisι pour votre αφφût. On αβait conστruit à cet endroit uve hutte αβec des μorceaux de glace pour vous abriter un peu contre le βent terrιble qui précède le jour, ce βent chargé de φroid qui déchire la chair comμe des σcies, la couπe comμe des laμes, la πique comμe des aiguillons emποisonvés, la tord comμe des tevailles, et la brûle comμe du φeu.

Mon cousin σe φrottait les μains : « Je n'ai jaμais βu uve gelée πareille, dιsait-il, vous αβions déjà douζe degrés σous ζéro à σix heures du σoir. »

J'allai me jeter sur mon lit aussitôt après le repas, et je m'endormis à la lueur d'une grande flamme flambant dans ma cheminée.

A trois heures sonnantes on me réveilla. J'endossai, à mon tour, une peau de mouton et je trouvai mon cousin Karl couvert d'une fourrure d'ours. Après avoir avalé chacun deux tasses de café brûlant suivies de deux verres de vieux champagne, nous partîmes accompagnés d'un garde et de nos chiens : Plongeon et Pierrot.

Dès les premiers pas dehors, je me sentis glacé jusqu'aux os. C'était une de ces nuits où la terre semble morte de froid. L'air gelé devient résistant, palpable tant il fait mal ; aucun souffle ne l'agite ; il est figé, immobile ; il mord, traverse, dessèche, tue les arbres, les plantes, les insectes, les petits oiseaux eux-mêmes qui tombent des branches sur le sol dur, et deviennent durs aussi, comme lui, sous l'étreinte du froid.

La lune, à son dernier quartier, toute penchée sur le côté, toute pâle, paraissait défaillante au milieu de l'espace, et si faible qu'elle ne pouvait plus s'en aller, qu'elle restait là-haut, saisie aussi, paralysée par la rigueur du ciel. Elle répandait une lumière sèche et triste sur le monde, cette lueur mourante et blafarde qu'elle nous jette chaque mois, à la fin de sa résurrection.

Nous allions, côte à côte, Karl et moi, le dos courbé, les mains dans nos poches et le fusil sous le bras. Nos chaussures enveloppées de laine afin de pouvoir marcher sans glisser sur la rivière gelée ne faisaient aucun bruit ; et je regardais la fumée blanche que faisait l'haleine de nos chiens.

Nous fûmes bientôt au bord du marais, et nous nous engageâmes dans une des allées de roseaux secs qui s'avançait à travers cette forêt basse.

Nos coudes, φrôlant les longues φeuilles en rubans, laiσσaient derrière nous un léger bruit ; et je me σentis σaisi, comme je ne l'αβais jamais été, παr l'émotion πuisσante et σingulière que φont naître en moi les marécages. Il était mort, celui-là, mort de φroid, πuisque nous marchions deσσus, au milieu de son πeuπle de joncs deσséchés.

Tout à coup, au détour d'une des allées, j'aπerçus la huττe de glace qu'on αβait conστruite πour nous mettre à l'abri. J'y entrai, et comme nous αβions encore πrès d'une heure à αττendre le réβeil des oiseaux errants, je me roulai dans ma couβerture πour eσσayer de me réchauφφer.

Alors, couché sur le dos, je me mis à regarder la lune déφormée, qui αβait quatre corves à τraβers les παrois βaguement τranσπarentes de cette maison πolaire.

Mais le φroid du marais gelé, le φroid de ces murailles, le φroid tombé du φirmament me pénétra bientôt d'une φaçon si terrible, que je me mis à tousσer.

Mon cousin Karl φut πris d'inquiétude : « Tant pis si nous ne τuons πas grand'-chose aujourd'hui, dit-il, je ne βeux πas que τu t'enrhumes ; nous allons φaire du φeu. » Et il donna l'ordre au garde de couπer des roseaux.

On en φit un tas au milieu de notre huττe déφoncée au sommet pour laiσσer échaππer la φumée ; et lorσque la φlamme rouge monta le long des cloisons claires de cristal, elles se mirent à φondre, doucement, à peine, comme si ces πierres de glace αβaient sué. Karl, resté dehors, me cria : « Biens donc βoir ! » Je sortis et je restai énerdu d'étonnement. Notre cabane, en forme de cône, αβait l'air d'un monστrueux diamant au cœur de φeu πoussé soudain sur l'eau gelée du marais. Et dedans, on βoyait deux formes φanταστiques, celles de nos chiens qui se chauφφaient.

Mais un cri bizarre, un cri perdu, un cri errant, passa sur nos têtes. La lueur de notre foyer réveillait les oiseaux sauvages.

Rien ne m'émeut comme cette première clameur de bie qu'on ne voit point et qui court dans l'air sombre, si vite, si loin, avant qu'apparaisse à l'horizon la première clarté des jours d'hiver. Il me semble à cette heure glaciale de l'aube, que ce cri effrayant emporté par les plumes d'une bête est un soupir de l'âme du monde !

Karl disait : « Éteignez le feu. Voici l'aurore. »

Le ciel en effet commençait à pâlir, et les bandes de canards traînaient de longues taches rapides, vite effacées, sur le firmament.

Une lueur éclata dans la nuit, Karl devait de tirer ; et les deux chiens s'élancèrent.

Alors, de minute en minute, tantôt lui et tantôt moi, nous ajustions bientôt dès qu'apparaissait au-dessus des roseaux l'ombre d'une tribu volante. Et Pierrot et Plongeon, essoufflés et joyeux, nous rapportaient des bêtes sanglantes dont l'œil quelquefois nous regardait encore.

Le jour s'était levé, un jour clair et bleu ; le soleil apparaissait au fond de la vallée et nous songions à repartir, quand deux oiseaux, le col droit et les ailes tendues, glissèrent brusquement sur nos têtes. Je tirai. Un d'eux tomba presque à mes pieds. C'était une sarcelle au bentre d'argent. Alors, dans l'espace au-dessus de moi, une voix, une voix d'oiseau cria. Ce fut une plainte courte, répétée, déchirante ; et la bête, la petite bête épargnée se mit à tourner dans le bleu du ciel au-dessus de nous en regardant sa compagne morte que je tenais entre mes mains.

Karl, à genoux, le fusil à l'épaule, l'œil ardent, la guettait, attendant qu'elle fût assez proche.

— Tu as tué la femelle, dit-il, le mâle ne s'en ira pas.

Certes, il ne s'en allait point ; il tournoyait toujours, et pleurait autour de nous. Jamais gémissement de souffrance ne me déchira le cœur comme l'appel désolé, comme le reproche lamentable de ce pauvre animal perdu dans l'espace.

Parfois, il s'enfuyait sous la menace du fusil qui suivait son vol ; il semblait prêt à continuer sa route, tout seul à traverser le ciel. Mais ne s'y pouvant décider il revenait bientôt pour chercher sa femelle.

— Laisse-la par terre, me dit Karl, il approchera tout à l'heure.

Il approchait, en effet, insouciant du danger, affolé par son amour de bête, pour l'autre bête que j'avais tuée.

Karl tira ; ce fut comme si on avait coupé la corde qui tenait suspendu l'oiseau. Je vis une chose noire qui tombait ; j'entendis dans les roseaux le bruit d'une chute. Et Pierrot me le rapporta.

Je les mis, froids déjà, dans le même carnier... et je repartis, ce jour-là, pour Paris.

LE TROU

Coupѕ et blеѕѕures, ayant occaѕionné la mort. Tel était le chef d'accuѕation qui faiѕait comparaître en cour d'aѕѕiѕes le ѕieur Léopold Revard, tapiѕѕier.

Autour de lui les principaux témoins, la dame Flamèche, beuѕe de la victime, les nommés Louis Ladureau, ouvrier ébéniѕte, et Jean Durdent, plombier.

Près du criminel, ѕa femme en noir, petite, laide, l'air d'une guenon habillée en dame.

Et voici comment Revard (Léopold) raconte le drame :

— Mon Dieu, c'eѕt un malheur dont je pus tout le temps la première victime, et dont ma volonté n'eѕt pour rien. Les faits ѕe commentent d'eux-mêmes, m'ѕieu l'préѕident. Je ѕuis un honnête homme, homme de travail, tapiѕѕier dans la même rue depuis ѕeize ans, connu, aimé, reѕpecté, conѕidéré de tous, comme en ont attеѕté les voiѕins, même la concierge qui n'eѕt pas folâtre tous les jours. J'aime le travail, j'aime l'épargne, j'aime les honnêtes gens et les plaiѕirs honnêtes. Voilà ce qui m'a perdu, tant pis pour moi ; ma volonté n'y étant pas, je continue à me reѕpecter.

« Donc, tous les dimanches, mon épouse que voilà et moi, depuis cinq ans, nous allons paѕѕer la journée à Poiѕѕy. Ça nous fait prendre l'air, ѕans compter que nous aimons la pêche à la ligne, oh ! mais là, nous l'aimons comme des petits oignons. C'eѕt Mélie qui m'a donné cette paѕѕion-là, la roѕѕe, et qu'elle y eѕt plus emportée que moi, la teigne, vu que tout le mal vient d'elle en c't'affaire-là, comme vous l'allez voir par la ѕuite.

« Moi, je ѕuis fort et doux, pas méchant pour deux ѕous. Mais elle ! oh ! là ! là ! ça n'a l'air de rien, c'eѕt petit, c'eѕt maigre ; eh

bien ! c'eσt πlus μalφaisant qu'uve φouive. Je ve vie πas qu'ellе ait des qualιtés ; ellе en α, et d'imπoτtantes πour un comμerçant. Mais σon caractère ! Παrlez-en aux αlentours, et μême à lα concierge qui m'α déchargé τout à λ'heure... ellе βous en dιrα des νouβellες.

« Tous λes jours ellе μe reπrochait μα douceur : « C'eσt μoi qui νe μe λaiσσerais πas φaire cι ! C'eσt μoi qui νe μe λaiσσerais πas φaire ça. » En λ'écoutant, m'σieu λ'πrésιdent, j'aurais eu au μoins τrois dueλs au πugilat παr μois...

Mμe Reναrd λ'inτerromπιt : « Cause τoujours ; rιrα bien qui rιrα λ'dervier. »

Il σe τourνα βers ellе αβec candeur :

— Eh bien, j'πeux t'charger πuiσque t'es πas en cause, τoi...

Πuis, φaisant de νouβeau φace au πrésιdent :

— Λors je contivue. Donc νous αλλions à Πoiσσy τous λes σaμedιs σoir πour y pêcher dès λ'aurore du λendeμain. C'eσt uve haβιtude πour νous qu'eσt deβevue uve σeconde νature, comμe on dιt. J'αβais découβert, βoilà τrois ans cet été, uve πlace, μais uve πlace ! Oh ! λà ! λà ! à λ'ombre, huit πieds d'eau, au μoins, p't-êτre dιx, un τrou, quoi, αβec des reτrous σous lα berge, uve βraie νiche à πoiσσon, un παradιs πour λe pêcheur. Ce τrou-λà, m'σieu λ'πrésιdent, je πouβais λe conσιdérer comμe à μoi, βu que j'en étais λe Chriστophe Coλomb. Tout λe μonde λe σaβait dans λe πays, τout λe μonde σans oππosιtion. On dιsait : « Ça, c'eσt lα πlace à Reναrd ; » et πerσonνe n'y σerait βevu, πas μême M. Πlυμeau, qu'eσt convu, σoit dιt σans λ'oφφenσer, πour chιπer λes πlaces des autres.

« Donc, sûr de μon endroit, j'y reβevais comμe un πroπriétaire. A πeive αrrιβé, λe σaμedι, je μonτais dans *Daλila*, αβec μon épouse. — *Daλila* c'eσt μα νorβégienνe, un baτeau que j'ai φait conστruire

chez Fourvaise, quéque chose de léger et de sûr. — Je dis que nous montons dans *Dalila*, et nous allons amorcer. Pour amorcer, il n'y a que moi, et ils le savent bien, les camaraux. — Bous me demanderez avec quoi j'amorce ? Je n'peux pas répondre. Ça ne touche point à l'accident ; je ne peux pas répondre, c'est mon secret. — Ils sont plus de deux cents qui me l'ont demandé. On m'en a offert des petits verres, et des fritures, et des matelotes pour me faire causer !! Mais va boir s'ils viennent, les chevesnes. Ah ! oui, on m'a tapé sur le ventre pour la convaître, ma recette... Il n'y a que ma femme qui la sait... et elle ne la dira pas plus que moi !... Pas vrai, Mélie ?...

Le président l'interrompit.

— Arrivez au fait le plus tôt possible.

Le prévenu reprit : « J'y viens, j'y viens. Donc le samedi 8 juillet, parti par le train de cinq heures vingt-cinq, nous allâmes, dès avant dîner, amorcer comme tous les samedis. Le temps s'annonçait bien. Je disais à Mélie : « Chouette, chouette pour demain ! » Et elle répondait : « Ça promet. » Nous ne causons jamais plus que ça ensemble.

« Et puis, nous revenons dîner. J'étais content, j'avais soif. C'est cause de tout, m'sieu l'président. Je dis à Mélie : « Tiens, Mélie, il fait beau, si je buvais une bouteille de *casque à mèche* ». C'est un petit vin blanc que nous avons baptisé comme ça, parce que, si on en boit trop, il vous empêche de dormir et il remplace le casque à mèche. Vous comprenez.

« Elle me répond : « Tu peux faire à ton idée, mais tu s'ras encore malade ; et tu ne pourras pas te lever demain. » — Ça, c'était vrai, c'était sage, c'était prudent, c'était persipicace, je le confesse. Néanmoins, je ne sus pas me contenir ; et je la bus ma bouteille. Tout vint de là.

« Donc, je ve πus πas dorμir. Criστι ! je λ'ai eu jusqu'à deux heures du μatin, ce casque à mèche en jus de raisin. Et πuis πouφ, je m'endors, μais λà je dors à n'πas entendre gueuler λ'ange du jugeμent dervier.

« Breφ, μa φemμe μe réβeille à six heures. Je saute du λit, j'πasse βite et βite μa culotte et μa βareuse ; un coup d'eau sur le μuseau et vous sautons dans *Dalila*. Trop tard. Quand j'arriβe à μon trou, il était πris ! Jaμais ça n'était arriβé, m'sieu λ'πrésident, jaμais deπuis trois ans ! Ça m'a φait un eφφet comμe si on μe déβalisait sous μes yeux. Je dis : « Nom d'un vom, d'un vom, d'un vom ! » Et β'là μa φemμe qui comμence à μe harceler. « Hein, ton casque à mèche ! Ba donc, soûlot ! Es-tu content, grande bête. »

« Je ve disais rien ; c'était βrai, tout ça.

« Je débarque tout de μême près de λ'endroit πour tâcher de πrofiter des restes. Et πeut-être qu'il ve πrendrait rien c't homμe ? et qu'il s'en irait.

« C'était un πetit μaigre, en coutil blanc, aβec un grand chaπeau de πaille. Il aβait aussi sa φemμe, uve grosse qui φaisait de la tapisserie derrière lui.

« Quand elle vous βit vous insталler près du lieu, β'là qu'elle μurμure :

« — Il n'y a donc πas d'autre πlace sur la riβière ? »

« Et la μienve, qui rageait, de réπondre :

« — Les gens qu'ont du saβoir-βiβre s'inφorμent des habitudes d'un πays aβant d'occuπer les endroits réserβés.

« Comμe je ve βoulais πas d'histoires, je lui dis :

« — Tais-toi, Mélie. Laisse φaire, laisse φaire. Nous βerrons bien.

« Donc, nous allions mis *Dalila* sous les saules, nous étions descendus, et nous pêchions, coude à coude, Mélie et moi, juste à côté des deux autres.

« Ici, m'sieu l'président, il faut que j'entre dans le détail.

« Y avait pas cinq minutes que nous étions là quand la ligne du boisin s'met à plonger deux fois, trois fois ; et puis boilà qu'il en amène un, de chebesne, gros comme ma cuisse, un peu moins p't-être, mais presque ! Moi, le cœur me bat ; j'ai une sueur aux tempes, et Mélie qui me dit : « Hein, pochard, l'as-tu bu, celui-là ! »

« Sur ces entrefaites, M. Bru, l'épicier de Poissy, un amateur de goujon, lui, passe en barque et me crie : « On bous a pris botre endroit, monsieur Revard ? » Je lui réponds : « Oui, monsieur Bru, il y a dans ce monde des gens pas délicats qui ne savent pas les usages. »

« Le petit coutil d'à côté avait l'air de ne pas entendre, sa femme non plus, sa grosse femme, un beau quoi ! »

Le président interrompit une seconde fois : « Prenez-garde ! Bous insultez Mme Beube Flamèche, ici présente. »

Revard s'excusa : « Pardon, pardon, c'est la passion qui m'emporte. »

« Donc, il ne s'était pas écoulé un quart d'heure que le petit coutil en prit encore un, de chebesne — et un autre presque par-dessus, et encore un cinq minutes plus tard. »

« Moi, j'en avais les larmes aux yeux. Et puis je sentais Mme Revard en ébullition ; elle me lancinotait sans cesse :

« Ah ! misère ! crois-tu qu'il te le bole, ton poisson ? Crois-tu ? Tu ne prendras rien, toi, pas une grevouille, rien de rien, rien. Tiens, j'ai du feu dans la main, rien que d'y penser. »

« Moi, je me disais : — Attendons midi. Il ira déjeuner, ce braconnier-là, et je la reprendrai, ma place. Bu que moi, m'sieu l'président, je déjeune sur les lieux tous les dimanches. Nous apportons les propisions dans *Dalila*. »

« Ah ! ouiche. Midi sonne ! Il abait un poulet dans un journal, le malfaiteur, et pendant qu'il mange, b'là qu'il en prend encore un, de chebesne ! »

« Mélie et moi nous cassions une croûte aussi, comme ça, sur le pouce, presque rien, le cœur n'y était pas. »

« Alors, pour faire digestion, je prends mon journal. Tous les dimanches, comme ça, je lis le *Gil Blas*, à l'ombre, au bord de l'eau. C'est le jour de Colombine, bous savez bien, Colombine qu'écrit des articles dans le *Gil Blas*. J'abais coutume de faire enrager Mme Revard en prétendant la convaître, c'te Colombine. C'est pas brai, je la convais pas, je ne l'ai jamais bue, n'importe, elle écrit bien ; et puis elle dit des choses rudement d'aplomb pour une femme. Moi, elle me ba, y en a pas beaucoup dans son genre. »

« Boilà donc que je commence à astiquer mon épouse, mais elle se fâche tout de suite, et raide, encore. Donc je me tais. »

« C'est à ce moment qu'arribent de l'autre côté de la ribière nos deux témoins que boilà, M. Ladureau et M. Durdent. Nous nous convaissions de bue. »

« Le petit s'était remis à pêcher. Il en prenait que j'en tremblais, moi. Et sa femme se met à dire : « La place est rudement bonne, nous y rebiendrons toujours, Désiré ! »

Moi, je me sens un froid dans le dos. Et Mme Revard répétait : « T'es pas un homme, t'es pas un homme. T'as du sang de poulet dans les beines. »

« Je lui dis soudain : « Tiens, j'aime mieux m'en aller, je ferais quelque bêtise. »

« Et elle me souffle, comme si elle m'eût mis un fer rouge sous le nez : « T'es pas un homme. B'là qu'tu fuis, maintenant, que tu rends la place ! Ba donc, Bazaine ! »

« Là, je me suis senti touché. Cependant je ne bronche pas. »

« Mais l'autre, il lève une brème, oh ! jamais je n'en ai bu telle. Jamais ! »

« Et r'voilà ma femme qui se met à parler haut, comme si elle pensait. Bous voyez d'ici la malice. Elle disait : « C'est ça qu'on peut appeler du poisson volé, bu que nous abons amorcé la place nous-mêmes. Il faudrait rendre au moins l'argent dépensé pour l'amorce. »

Alors, la grosse au petit coutil se mit à dire à son tour : « C'est à nous que bous en abez, madame ? »

« — J'en ai aux boleurs de poisson qui profitent de l'argent dépensé par les autres. »

« — C'est nous que bous appelez des boleurs de poisson ? »

« Et boilà qu'elles s'expliquent, et puis qu'elles en bienvent aux mots. Cristi, elles en sabent, les gueuses, et de tapés. Elles gueulaient si fort que nos deux témoins, qui étaient sur l'autre berge, s'mettent à crier pour rigoler : « Eh ! là-bas, un peu de silence. Bous allez empêcher bos époux de pêcher. »

« Le fait est que le petit coutil et moi, nous ne bougions pas plus que deux souches. Nous restions là, le nez sur l'eau, comme si nous n'abions pas entendu. »

« Cristi de cristi, nous entendions bien pourtant : « Bous n'êtes qu'une menteuse. — Bous n'êtes qu'une traîvée. — Bous n'êtes

qu'uve roulure. — Bous n'êtes qu'uve rouchie. » Et βa donc, et βa donc. Un matelot n'en sait pas plus.

« Soudain, j'entends un bruit derrière moi. Je me r'tourve. C'était l'autre, la grosse, qui tombait sur ma femme à coups d'ombrelle. Pan ! pan ! Mélie en r'çoit deux. Mais elle rage, Mélie, et puis elle tape, quand elle rage. Elle bous attrape la grosse par les cheβeux, et puis β'lan, β'lan, β'lan, des gifles qui pleuβaient comme des pruves. »

« Moi, je les aurais laissé faire. Les femmes entre elles, les hommes entre eux. Il ve faut pas mêler les coups. Mais le petit coutil se lèβe comme un diable et puis il βeut sauter sur ma femme. Ah ! mais von ! ah ! mais von ! pas de ça, camarade. Moi je le reçois sur le bout de mon poing, cet oiseau-là. Et gnon, et gnon. Un dans le vez, l'autre dans le βentre. Il lèβe les bras, il lèβe la jambe et il tombe sur le dos, en pleive ribière, juste dans l'trou. »

« Je l'aurais repêché pour sûr, m'sieu l'président, si j'aβais eu le temps tout de suite. Mais, pour comble, la grosse prevait le dessus, et elle βous triποtait Mélie de la belle façon. Je sais bien que j'aurais pas dû la secourir pendant que l'autre buβait son coup. Mais je ve pensais pas qu'il se serait voyé. Je me disais : « Bah ! ça le rafraîchira ! »

« Je cours donc aux femmes pour les séparer. Et j'en reçois des gnons, des coups d'ongles et des coups de dents. Cristi, quelles rosses ! »

« Bref, il me fallut bien cinq minutes, peut-être dix, pour séparer ces deux cramρons-là. »

« J'me r'tourve. Пu rien. Л'eau calme comme un lac. Et les autres là-bas qui criaient : « Repêchez-le, repêchez-le. »

« C'eσt bon à dıre, ça, µais je ve σais πas vager µoi, et πlonger encore µoins, πour σûr ! »

« Enφin λe barragıστe eσt βevu et deux µeσσieurs αβec des gαφφes, ça αβait bien duré un grand quart d'heure. On λ'α reτrouβé au φond du τrou, σous huit πieds d'eau, comµe j'αβais dıt, µais il y était, λe πetıt coutil ! »

« Boilà λes φaiτs τelλs que je λes jure. Je σuis invocent, σur λ'honveur. »

Λes τémoins ayant déπosé dans λe µême σens, λe πréβevu φut αcquiττé.

SAUVÉE

Elle entra comme une balle qui crève une bitre, la petite marquise de Renvedon, et elle se mit à rire avant de parler, à rire aux larmes comme elle avait fait un mois plus tôt en annonçant à son amie qu'elle avait trompé le marquis pour se venger, rien que pour se venger, et rien qu'une fois, parce qu'il était braiment trop bête et trop jaloux.

La petite baronne de Grangerie avait jeté sur son canapé le livre qu'elle lisait et elle regardait Annette avec curiosité, riant déjà elle-même.

Enfin elle demanda :

— Qu'est-ce que tu as encore fait ?

— Oh !... ma chère... ma chère... C'est trop drôle... trop drôle..., figure-toi... je suis sauvée !... sauvée !... sauvée !...

— Comment sauvée ?

— Oui, sauvée !

— De quoi ?

— De mon mari, ma chère, sauvée ! Délivrée ! livre ! livre ! livre !

— Comment livre ? En quoi ?

— En quoi ! Le divorce ! Oui, le divorce ! Je tiens le divorce !

— Tu es divorcée ?

— Non, pas encore, que tu es sotte ! On ne divorce pas en trois heures ! Mais j'ai des preuves... des preuves... des preuves qu'il me trompe... un flagrant délit... songe... un flagrant délit... je le tiens...

— Oh, dis-moi ça ! Alors il te trompait ?

— Oui... c'est-à-dire non... oui et non... je ne sais pas. Enfin, j'ai des preuves, c'est l'essentiel.

— Comment as-tu fait ?

— Comment j'ai fait ?... Boilà ! Oh ! j'ai été forte, rudement forte. Depuis trois mois il était devenu odieux, tout à fait odieux, brutal, grossier, desποte, ignoble enfin. Je me suis dit : Ça ne peut pas durer, il me faut le divorce ! Mais comment ? Ça n'était pas facile. J'ai essayé de me faire battre par lui. Il n'a pas voulu. Il me contrariait du matin au soir, me forçait à sortir quand je ne voulais pas, à rester chez moi quand je désirais dîner en ville ; il me rendait la vie insupportable d'un bout à l'autre de la semaine, mais il ne me battait pas.

« Alors, j'ai tâché de savoir s'il avait une maîtresse. Oui, il en avait une, mais il prenait mille précautions pour aller chez elle. Ils étaient imprenables ensemble. Alors, devine ce que j'ai fait ?

— Je ne devine pas.

— Oh ! tu ne devinerais jamais. J'ai prié mon frère de me procurer une photographie de cette fille.

— De la maîtresse de ton mari ?

— Oui. Ça a coûté quinze louis à Jacques, le prix d'un soir, de sept heures à minuit, dîner compris, trois louis l'heure. Il a obtenu la photographie par-dessus le marché.

— Il me semble qu'il aurait pu l'avoir à moins en usant d'une ruse quelconque et sans... sans... sans être obligé de prendre en même temps l'original.

— Oh ! elle est jolie. Ça ne déplaisait pas à Jacques. Et puis moi j'avais besoin de détails sur elle, de détails physiques sur sa taille, sur sa poitrine, sur son teint, sur mille choses enfin.

— Je ne comprends pas.

— Tu βας βoir. Quand j'ai conνu τout ce que je βouλais σaβoir, je μe σuis rendue chez un... comμent durais-je... chez un homμe d'αφφaires... τu σais... de ces homμes qui φont des αφφaires de τoute σorte... de τoute νature... des agenτs de... de... de πubλicité et de comπλicité... de ces homμes... enφin τu comπrends.

— Oui, à πeu πrès. Et τu λui αs dıt ?

— Je λui ai dıt, en λui μonτrant λα phoτographie de Cλarıσσe (eλλe s'αππeλλe Cλarıσσe) : « Monσieur, il μe φaut uνe φemμe de chambre qui reσσembλe à ça. Je λα βeux joλie, élégante, φive, πroπre. Je λα πaierai ce qu'il φaudrα. Σı ça μe coûte dıx μille φrancs, τant πıs. Je n'en aurai πas besoin πλus de τrois μois. »

« Il αβait λ'air très étonνé, cet homμe. Il deμandα : « Mαdaμe λα βeut-eλλe ırréπrochαbλe ? »

« Je rougıs, et je bαλbutiai : « Mais oui, comμe πrobıté. »

« Il reπrıt : « ... Et... comμe μœurs... » Je n'osai πas réπondre. Je φıs σeuλeμent un σıgne de tête qui βouλait dıre : νon. Πuis, τout à coup, je comπrıs qu'il αβait un horrıbλe σouπçon, et je m'écriai, πerdant λ'eσπrıt : « Oh ! Monσieur... c'eσt πour μon μarı... qui μe τromπe... qui μe τromπe en βille... et je βeux... je βeux qu'il μe τromπe chez μoi... βous comπrevez... πour λe σurπrendre... »

« Aλors, λ'homμe σe μıt à rıre. Et je comπrıs à σon regard qu'il m'αβait rendu σon eστiμe. Il μe τrouβait μême très φorte. J'aurais bien πarié qu'à ce μoμent-λà il αβait enβie de μe σerrer λα μain.

« Il μe dıt : « Dans huit jours, Mαdaμe, j'aurai βotre αφφaire. Et νous changerons de σujet s'il λe φaut. Je réπonds du σuccès. Bous νe μe πayerez qu'αprès réuσσıte. Ainσı cette phoτographie reπrésente λα μaîτreσσe de μonσieur βotre μarı ?

« — Oui, Monσieur.

« — Uνe beλλe πerσonνe, uνe φauσσe μaigre. Et queλ πarφum ?

« Je ve comprevais pas ; je répétai : — Comment, quel parfum ?

« Il sourit : « Oui, madame, le parfum est essentiel pour séduire un homme ; car cela lui donne des ressouvenirs inconscients qui le disposent à l'action ; le parfum établit des confusions obscures dans son esprit, le trouble et l'énerve en lui rappelant ses plaisirs. Il faudrait tâcher de savoir aussi ce que monsieur votre mari a l'habitude de manger quand il dîne avec cette dame. Vous pourriez lui servir les mêmes plats le soir où vous le pincerez. Oh ! vous le tenons, Madame, vous le tenons. »

« Je m'en allai enchantée. J'étais tombée là vraiment sur un homme très intelligent.

« Trois jours plus tard, je vis arriver chez moi une grande fille brune, très belle, avec l'air modeste et hardi en même temps, un singulier air de rouée. Elle fut très convenable avec moi. Comme je ne savais trop qui c'était, je l'appelais « mademoiselle » ; alors, elle me dit : « Oh ! Madame peut m'appeler Rose tout court. » Nous commençâmes à causer.

« — Eh bien, Rose, vous savez pourquoi vous venez ici ?

« — Je m'en doute, Madame.

« — Fort bien, ma fille... et cela ne vous... envuie pas trop ?

« — Oh ! Madame, c'est le huitième divorce que je fais ; j'y suis habituée.

« — Alors parfait. Vous faut-il longtemps pour réussir ?

« — Oh ! Madame, cela dépend tout à fait du tempérament de Monsieur. Quand j'aurai vu Monsieur cinq minutes en tête-à-tête, je pourrai répondre exactement à Madame.

« — Vous le verrez tout à l'heure, mon enfant. Mais je vous préviens qu'il n'est pas beau.

« — Cela ne me fait rien, Madame. J'en ai séparé déjà de très laids. Mais je demanderai à Madame si elle s'est informée du parfum.

« — Oui, ma bonne Rose, — la berbeine.

« — Tant mieux, Madame, j'aime beaucoup cette odeur-là ! Madame peut-elle me dire aussi si la maîtresse de Monsieur porte du linge de soie ?

« — Non, mon enfant : de la batiste abec dentelles.

« — Oh ! alors, c'est une personne comme il faut. Le linge de soie commence à devenir commun.

« — C'est très brai, ce que bous dites là !

« — Eh bien, Madame, je bais prendre mon serbice.

« Elle prit son serbice, en effet, immédiatement, comme si elle n'eût fait que cela toute sa bie.

« Une heure plus tard mon mari rentrait, Rose ne leba même pas les yeux sur lui, mais il leba les yeux sur elle, lui. Elle sentait déjà la berbeine à plein nez. Au bout de cinq minutes elle sortit.

« Il me demanda aussitôt :

« — Qu'est-ce que c'est que cette fille-là ?

« — Mais... ma noubelle femme de chambre.

« — Où l'abez-bous trouvée ?

« — C'est la baronne de Grangerie qui me l'a donnée, abec les meilleurs renseignements.

« — Ah ! elle est assez jolie !

« — Bous trouvez ?

« — Mais oui... pour une femme de chambre.

« J'étais rabie. Je sentais qu'il mordait déjà.

« Ae soir même, Rose me disait : « Je puis maintenant prometttre à Madame que ça ne durera pas plus de quinze jours. Monsieur est très facile !

« — Ah ! bous abez déjà essayé ?

« — Non, Madame ; mais ça se boit au premier coup d'œil. Il a déjà enbie de m'embrassser en passsant à côté de moi.

« — Il ne bous a rien dit ?

« — Non, Madame, il m'a seulement demandé mon nom... pour entendre le son de ma boix.

« — Très bien, ma bonne Rose. Allez le plus bite que bous pourrez.

« — Que Madame ne craigne rien. Je ne résisterai que le temps nécessaire pour ne pas me déprécier.

« Au bout de huit jours, mon mari ne sortait presque plus. Je le boyais rôder toute l'après-midi dans la maison ; et ce qu'il y abait de plus signifficatif dans son affaire, c'est qu'il ne m'empêchait plus de sortir. Et moi j'étais dehors toute la journée... pour... pour le laisser libre.

« Ae neubième jour, comme Rose me déshabillait, elle me dit d'un air timide :

« — C'est fait, Madame, de ce matin.

« Je fus un peu surprise, un rien émue même, non de la chose, mais plutôt de la manière dont elle me l'abait dite. Je balbutiai : — Et... et... ça c'est bien passé ?...

« — Oh ! très bien, Madame. Depuis trois jours déjà il me pressait, mais je ne boulais pas aller trop bite. Madame me prébiendra du moment où elle désire le flagrant délit.

« — Oui, ma fille. Tenez !... prenons jeudi.

« — Βα πour jeudι, Μαdaμe. Je n'αccorderai rien jusque-là πour τenιr Monsieur en éβeil.

« — Bous êτes sûre de νe πas μanquer ?

« — Oh ! oui, Μαdaμe, τrès sûre. Je βais αllυμer Monsieur dans λes grands πrιx, de φaçon à λe φaire donνer jυsτe à l'heure que Μαdaμe βoudrα bien μe désιgner.

« — Πrevons cinq heures, μα bonνe Rose.

« — Ça βα πour cinq heures, Μαdaμe ; et à quel endroit ?

« — Mais... dans μα chambre.

« — Σoit, dans λα chambre de Μαdaμe.

« Αlors, μα chérie, τu comπrends ce que j'ai φait. J'ai été chercher παπα et μaμan d'αbord, et πuis μon oncλe d'Orβelin, λe πrésident, et πuis M. Rαπlet, λe juge, l'aμι de μon μarι. Je νe λes ai πas πréβevus de ce que j'αllais λeur μonτrer. Je λes ai φait enτrer τous sur λα πoinτe des πieds jusqu'à λα πorτe de μα chambre. J'ai αττendu cinq heures, cinq heures jusτe. Oh ! comμe μon cœur βαττait. J'αβais φait μonτer aussι λe concierge πour αβoir un τémoin de πlus ! Et πuis... et πuis, au μoμent où λα πenduλe comμence à σonver, παn, j'ouβre λα πorτe τouτe grande... Ah ! αh ! αh ! ça y étαit en πlein... en πlein... μα chère... Oh ! quelλe têτe !... σι τu αβais βu σα têτe !... Et il s'eσt reτourνé... λ'imbécile ? Ah ! qu'il étαit drôλe... Je riais, je riais... Et παπα qui s'eσt φâché, qui βouλait βαττre μon μarι... Et λe concierge, un bon σerβιteur, qui λ'aidait à σe rhαbiller... deβant νous... deβant νous... Il boυτonνait σes breτeλλes... que c'étαit φarce !... Quant à Rose, πarφaiτe ! αbσoλυμent πarφaiτe... Eλλe πleurait... eλλe πleurait τrès bien. C'eσt uνe φille πrécieuse... Σι τu en αs jaμais besoin, n'oubλie πas !

« Et μe βoicι... Je σuis βevue τout de σuiτe τe raconτer λα chose... τout de σuiτe. Je σuis λιbre. Bιβe λe dιβorce !... »

Et elle se mit à danser au milieu du salon, tandis que la petite baronne, songeuse et contrariée, murmurait :

— Pourquoi ne m'as-tu pas invitée à boire ça ?

CLOCHETTE

Σont-ils étranges, ces anciens σouβενιrs qui βous hantent σans qu'on πuiσσe σe déφaire d'eux !

Cελui-là eσt σι βieux, σι βieux que je νe σaurais comπrendre comμent il eσt reσté σι βιφ et σι τeνace dans μon eσπrιt. J'ai βu deπuis τant de choses σinιστres, émouβantes ou τerrιbλes, que je m'étonνe de νe πouβoir πaσσer un jour, un σeuλ jour, σans que λα φigure de λα mère Cλochettе νe σe retrace deβant μes yeux, τeλλe que je λα conνus, autreφois, βoilà σι λongτemπs, quand j'αβais dιx ou douζe ans.

C'était uνe βieille couturière qui βevait uνe φois πar σeμaiνe, τous λes μardιs, raccomμoder λe λinge chez μes πarenτs. Mes πarenτs haβιtaient uνe de ces deμeures de camπagne αππelées châteaux, et qui σont σimπleμent d'antιques μaisons à τoit aigu, dont dépendent quatre ou cinq φerμes grouπées autour.

Λe βillage, un gros βillage, un bourg, αππaraiσσait à quelques centaives de mètres, σerré autour de λ'égλise, uνe égλise de briques rouges deβevues νoires αβec λe τemπs.

Donc, τous λes μardιs, λα mère Cλochettе arrιβait entre σix heures et deμie et σeπt heures du μatin et μontait auσσitôt dans λα λingerie σe μettre au τraβail.

C'était uνe hauτe φemμe μaigre, barbue, ou πλutôt πoilue, car elλe αβait de λα barbe σur τoute λα φigure, uνe barbe σurπrevanτe, iνaττendue, πousσée πar bouquets inβraisemblαbλes, πar τouφφes φrιsées qui σemblaient σeμées πar un φou à τraβers ce grand βisage de gendarμe en juπes. Eλλe en αβait σur λe νez, σous λe νez, autour du νez, σur λe μenτon, σur λes joues ; et σes σourcils d'uνe éπaisσeur et d'uνe λongueur

extraβagantes, tout grıs, touφφus, hérısσés, αβaient tout à φait λ'air d'uve παire de μousταches πlacées là παr erreur.

Ellе boitait, von πas comμe boitent les eστroπiés ordivaires, μais comμe un ναβire à λ'ancre. Quand ellе πosait sur σa bonve jambe son grand corπs oσσeux et déβié, ellе σembλait πrendre σon élan πour μonter sur uve βague μonστrueuse, πuis, tout à coup, ellе πlongeait comμe πour dısπaraître dans un αbîμe, ellе s'enφonçait dans le σoλ. Σa μarche éβeillait bien λ'ıdée d'uve temπête, tant ellе σe baλançait en μême temπs ; et σa tête toujours coiφφée d'un énorμe bonvet bλanc, dont les rubans λui φlottaient dans le dos, σembλait traβerσer λ'horıζon, du vord au σud et du σud au vord, à chacun de σes μouβeμents.

J'adorais cette mère Clochette. Auσσitôt leβé je μontais dans la lingerie où je la trouβais inσtallée à coudre, uve chauφφerette σous les πieds. Dès que j'arrıβais, ellе μe φorçait à πrendre cette chauφφerette et à m'aσσeoir deσσus πour ve πas m'enrhuμer dans cette βaste πièce φroide, πlacée σous le toit.

— Ça te tıre le σang de la gorge, dısait-ellе.

Ellе μe contait des hıστoires, tout en reπrısant le linge αβec σes longs doigts crochus, qui étaient βiφs ; σes yeux derrière σes luvettes aux βerres grossısσants, car λ'âge αβait αφφaibλı σa βue, μe παraisσaient énorμes, étrangeμent πroφonds, doubles.

Ellе αβait, autant que je πuis μe raππeler les choses qu'ellе μe dısait et dont μon cœur d'enφant était reμué, uve âμe μagnaviμe de παuβre φemμe. Ellе βoyait gros et σimπle. Ellе μe contait les éβénements du bourg, λ'hıστoire d'uve βache qui s'était σauβée de λ'étaβle et qu'on αβait retrouβée, un μatin, deβant le μoulin de Πroσπer Maλet, regardant tourver les ailes de bois, ou λ'hıστoire d'un œuφ de πoule découβert dans le clocher de λ'égλıse σans qu'on eût jaμais comπrıs quellе bête était βevue le

πondre là, ou l'hιστoire du chien de Jean-Jean Πilαs, qui αβait été reπrendre à dιx lieues du βillage lα culoττe de σon μaître βolée παr un πασσant τandιs qu'ellе σéchait deβant lα πorτe απrès uve courσe à lα πluie. Ellе μe conτait ces vaïβes αβenτures de τellе φaçon qu'ellеs πrevaient en μon eσπrιt des πroπortions de draμes ivoubliablеs, de πoèμes grandioses et μyστérieux ; et lеs conτes ingévieux inβentés παr des πoètes et que μe vαrrait μa mère, le σoir, n'αβaient πoint cettе σaβeur, cettе amπleur, cettе πuiσσance des récιτs de lα πaysanve.

Or, un μardι, comμe j'αβais πασσé τoute lα μativée à écouter lα mère Clochettе, je βoulus reμonter πrès d'ellе, dans lα jourvée, απrès αβoir été cueillιr des voisettes αβec le doμeστique, au bois des Hαllets, derrière lα φerμe de Noirπré. Je μe raππellе τout celα auσσι νettement que lеs choses d'hier.

Or, en ouβrant lα πorτe de lα lingerie, j'απerçus lα βieille couτurière étendue σur le σol, à côté de σα chaise, lα φace παr τerre, lеs braσ αllongés, τevant encore σon aiguille d'uve μain, et de l'autre, uve de μes cheμises. Uve de σes jambes, dans un baσ bleu, lα grande σans douτe, s'αllongeait σous σα chaise ; et lеs luvettes brillaient au πied de lα μuraille, ayant roulé loin d'ellе.

Je μe σauβai en πousσant des crιs aigus. On αccourut ; et j'απprιs au bout de quelques μivutes que lα mère Clochettе était μorτe.

Je ve σaurais dιre l'émotion πroφonde, πoignanτe, τerrιble, qui crισπα μon cœur d'enφant. Je deσcendιs à πetιts πas dans le σalon et j'αllai μe cacher dans un coin σombre, au φond d'uve imμenσe et antique bergère où je μe μis à gevoux πour πleurer. Je reστai là longτemπs σans douτe, car lα vuit βint.

Tout à coup on entra avec une lampe, mais on ne me bit pas et j'entendis mon père et ma mère causer avec le médecin, dont je reconnus la boix.

On l'avait été chercher bien bite et il expliquait les causes de l'accident. Je n'y compris rien d'ailleurs. Puis il s'assit, et accepta un berre de liqueur avec un biscuit.

Il parlait toujours ; et ce qu'il dit alors me reste et me restera gravé dans l'âme jusqu'à ma mort ! Je crois que je puis reproduire même presque absolument les termes dont il se serbit.

— Ah ! disait-il, la pauvre femme ! ce fut ici ma première cliente. Elle se cassa la jambe le jour de mon arribée et je n'avais pas eu le temps de me laver les mains en descendant de la diligence quand on bint me quérir en toute hâte, car c'était grave, très grave.

« Elle avait dix-sept ans, et c'était une très belle fille, très belle, très belle ! L'aurait-on cru ? Quant à son histoire, je ne l'ai jamais dite ; et personne hors moi et un autre qui n'est plus dans le pays ne l'a jamais sue. Maintenant qu'elle est morte, je puis être moins discret.

« A cette époque-là bevait de s'installer, dans le bourg, un jeune aide instituteur qui avait une jolie figure et une belle taille de sous-officier. Toutes les filles lui couraient après, et il faisait le dédaigneux, ayant grand'peur d'ailleurs du maître d'école, son supérieur, le père Grabu, qui n'était pas bien lebé tous les jours.

« Le père Grabu employait déjà comme couturière la belle Hortense, qui bient de mourir chez bous et qu'on baptisa plus tard Clochette, après son accident. L'aide instituteur distingua cette belle fillette, qui fut sans doute flattée d'être choisie par cet imprevable conquérant ; toujours est-il qu'elle l'aima, et

qu'il obtint un πreμier rendez-βous, dans λe grevier de λ'écoλe, à λα φin d'un jour de couτure, λα νuit βevue.

« Eλλe φιt donc σembλant de renτrer chez eλλe, μais au λieu de deσcendre λ'eσcaλier en σorτant de chez λes Graβu, eλλe λe μonτα, et αλλα σe cacher dans λe φoin, πour αττendre σon aμoureux. Il λ'y rejoignιt bientôt, et il comμençait à λui conτer φleureττe, quand λα πorτe de ce grevier s'ouβrιt de νouβeau et λe μaîτre d'écoλe παrut et deμandα :

« — Qu'eσt-ce que βous φaiτes λà haut, Σιgισbert ?

« Σenτant qu'il σerait πrιs, λe jeuve inστιτuτeur, αφφoλé, réπondιt στuπιdeμent :

« — J'étais μonτé μe reπoser un πeu sur λes boττes, μonσieur Graβu.

« Ce grevier était τrès grand, τrès βaστe, aβsoλuμent νoir ; et Σιgισbert πouσσait βers λe φond λα jeuve φille eφφarée, en réπétant : Aλλez λà-baς, cαchez-βous. Je βais πerdre μα πλace, σauβez-βous, cαchez-βous ? »

« Λe μaîτre d'écoλe enτendant μurμurer, reπrιt : « Bous n'êτes donc πas σeuλ ιcι ? »

« — Mais oui, μonσieur Graβu !

« — Mais νon, πuiσque βous παrλez.

« — Je βous jure que oui, μonσieur Graβu.

« — C'eσt ce que je βais σaβoir, reπrιt λe βieux ; et φerμant λα πorτe à doubλe τour, il deσcendιt chercher uνe chandeλλe.

« Aλors λe jeuve homμe, un lâche comμe on en τrouβe σouβent, πerdιt λα têτe et il réπétait, παraît-il, deβevu φurieux τout à coup : « Mais cαchez-βous, qu'il νe βous τrouβe πas. Bous αλλez μe μeττre σans πain πour τouτe μα βie. Bous αλλez brιser μα carrière... Cαchez-βous donc ! »

« On entendait la clef qui tournait de nouveau dans la serrure.

« Hortense courut à la lucarne qui donnait sur la rue, l'ouvrit brusquement, puis, d'une voix basse et résolue :

« — Vous viendrez me ramasser quand il sera parti, dit-elle.

« Et elle sauta.

« Le père Grabu ne trouva personne et redescendit, fort surpris.

« Un quart d'heure plus tard, M. Sigisbert entrait, chez moi et me contait son aventure. La jeune fille était restée au pied du mur incapable de se lever, étant tombée de deux étages. J'allai la chercher avec lui. Il pleuvait à verse, et j'apportai chez moi cette malheureuse dont la jambe droite était brisée à trois places, et dont les os avaient crevé les chairs. Elle ne se plaignait pas et disait seulement avec une admirable résignation. « Je suis punie, bien punie ! »

« Je fis venir du secours et les parents de l'ouvrière, à qui je contai la fable d'une voiture emportée qui l'avait renversée et estropiée devant ma porte.

« On me crut, et la gendarmerie chercha en vain, pendant un mois, l'auteur de cet accident.

« Voilà ! Et je dis que cette femme fut une héroïne, de la race de celles qui accomplissent les plus belles actions historiques.

« Ce fut là son seul amour. Elle est morte vierge. C'est une martyre, une grande âme, une Dévouée sublime ! Et si je ne l'admirais pas absolument je ne vous aurais pas conté cette histoire, que je n'ai jamais voulu dire à personne pendant sa vie, vous comprenez pourquoi. »

Λe μédecin s'était τu. Mαμan πλeurait. Παπα πrονonça queλques μoτs que je νe σaisιs πas bien ; πuis ils s'en αλλèrent.

Et je reστai à geνoux σur μα bergère, σanglοτant, πendant que j'enτendais un bruit étrange de πas λourds et de heurτs dans λ'eσcαλier.

On emπorτait λe corπs de Cλocheττe.

LE MARQUIS DE FUMEROL

Roger de Tourνeβille, au μilieu du cercλe de σes aμιs, παrλait, à cheβαλ σur uνe chaise, il τenait un cιgare à λα μain, et, de τemπs en τemπs αsπιrait et σouφφlait un πetιt νuage de φuμée.

... Nous étions à τaβle quand on αππortα uνe letττre. Παπα λ'ouβrιt. Bous conνaισσez bien παπα qui croit φaire λ'intérim du Roy, en Φrance. Moi, je λ'αππelλe don Quichottе πarce qu'il s'eσt baττu πendant douζe ans conτre λe μouλin à βent de λα Réπubλique σans bien σaβoir σι c'était au νom des Bourbons ou bien au νom des Orλéans. Aujourd'hui il tient λα λance au νom des Orλéans σeuλs, πarce qu'il n'y α πλus qu'eux. Dans τous λes cas, παπα σe croit λe πreμier gentilhomμe de Φrance, λe πλus conνu, λe πλus inφλuent, λe cheφ du πartι ; et comμe il eσt σénateur ινaμoβιbλe il conσιdère λes Rois des enβιrons comμe ayant des τrôνes πeu sûrs.

Quant à μaμan, c'eσt λ'âμe de παπα, c'eσt λ'âμe de λα royauτé et de λα relιgion, λe braσ droit de Dieu σur τerre, et λe φléau des μaλ-πenσanτs.

Donc on αππortα uνe letττre πendant que νous étions à τaβle. Παπα λ'ouβrιt, λa λut ; πuis il regardα μaμan et λui dιt : « Ton φrère eσt à l'artιcλe de λα μort. » Maμan pâλιt. Πreσque jaμais on νe παrλait de μon oncλe dans λα μaison. Moi je νe λe conνaισσais πas du τout. Je σaβais σeuλeμent παr λα βoix πubλique qu'il αβait μevé et μevait encore uνe βie de πoλιchiνeλλe. Ayant μangé σa φorτuνe αβec un νombre incaλculaβλe de φemμes, il n'αβait conσerβé que deux μaîτreσσes, αβec λeσquelλes il βιβait dans un πetιt αππartεμent, rue des Μarτyrs.

Ancien πair de Φrance, ancien colonel de cαβalerie, il ne croyait, dısait-on, nı à Dieu nı à diαble. Doutant donc de lα βie φuture, il αβait αbusé, de toutes les φaçons, de lα βie πrésente ; et il était deβenu lα πlaie βiβe du cœur de μaμan.

Elle dıt : « Donnez-μoi cette letttre, Παul. »

Quand elle eut φinı de lα lıre, je lα deμandai à μon tour. Lα βoicı :

« Monsieur le comte, je croi deβoir βou φaire αsαβoir que βotre bôφrère le μarqui de Φuμerold, βα μourır. Πeut être βoudré βous πrendre des dısπosıtion, et ne πas oublié que je βous ai πréβenu.

« Βotre serβante,

« ΜÉLΑNI. »

Παπα μurμura : « Il φaut αβıser. Dans μα sıtuation, je dois βeiller sur les derniers μoμents de βotre φrère. »

Maμan reπrıt : « Je βais φaire chercher l'αbbé Poiβron et lui deμander conseil. Πuis j'ırai trouβer μon φrère αβec l'αbbé et Roger. Bous, Παul, restez ıcı. Il ne φaut πas βous comπroμettre. Une φemme πeut φaire et doit φaire ces choses-là. Mais πour un homme πolıtique dans βotre posıtion, c'est autre chose. Un αdβersaire aurait beau jeu à se serβır contre βous de lα πlus louable de βos αctions.

— Bous αβez raison, dıt μon πère. Φaites suiβant βotre inspıration, μα chère aμie.

Un quart d'heure πlus tard, l'αbbé Poiβron entrait dans le salon, et lα sıtuation φut exπosée, αnalysée, dıscutée sous toutes ses φaces.

Sı le μarquis de Φuμerol, un des grands noms de Φrance, μourait sans les secours de lα relıgion, le coup αssurément

σerait τerrιbλe πour λα νobλeσσe en généraλ et πour λe comτe de Tourνeβille en πartιcuλier. Λes λιbre-πenσeurs τriompheraient. Λes μauβais journaux chanτeraient βιcτoire πendant σιx μois ; λe νom de μα mère σerait τraîνé dans λα boue et dans λα πrose des φeuilles σociaλιστes ; ceλui de μon père éclαbouσσé. Il éτait imποσσιbλe qu'uνe παreille chose αrrιβât.

Donc uνe croisade φut imμédiaτeμent décιdée qui σerait conduiτe παr λ'αbbé Πoiβron, πetιt πrêτre gras et πroπre, βagueμent παrφuμé, un βrai βicaire de grande égλise dans un quartier νobλe et rιche.

Un λandau φut αττeλé et νous βoici πartιs τous τrois, μaμan, λe curé et μoi, πour αdμiνiστrer μon oncλe.

Il αβait été décidé qu'on βerrait d'αbord Mμe Mélαvie, auτeur de λα λeττre et qui deβait être λα concierge ou λα σerβanτe de μon oncλe.

Je deσcendιs en éclaireur deβant uνe μaison à σeπt éτages et j'enτrai dans un couλoir σombre où j'eus beaucoup de μaλ à découβrιr λe τrou obσcur du πortier. Cet homμe μe τoisα αβec μéφiance.

Je deμandai : « Mαdaμe Mélαvie, s'il βous πlaît ?

— Conνais πas !

— Mais, j'ai reçu uνe λeττre d'eλλe.

— C'eστποσσιbλe, μais conνais πas. C'eστ queλque enτreτeνue que βous deμandez ?

— Non, uνe bonνe, πrobαbλeμent. Eλλe m'α écrιt πour uνe πλace.

— Uνe bonνe ?... Uνe bonνe ?... P't-êτre λα ceλλe au μarquis. Aλλez βoir, cintièμe à gauche.

Du μομent que je νe deμandais πas uνe enτreτeνue, il était deβeνu πlus aiμaβle et il βint jusqu'au couloir. C'était un grand μaigre αβec des φaβoris blancs, un air bedeau et des geστes μajeστueux.

Je grimπai en courant un long limaçon πoisseux d'escalier dont je n'osais τoucher la ramπe et je φraππai trois couπs disκretς, à la πorte de gauche du cinquième étage.

Elle s'ouβrit aussitôt ; et uνe φemμe μalπroπre, énormе, se τrouβa deβant μoi barrant l'entrée de ses bras ouβerτs qui s'αππuyaient aux deux πorτanτs.

Elle grogna : « Qu'est-ce que βous deμandez ?

— Bous êtes μadaμe Mélavie ?

— Oui.

— Je suis le βicomte de Tourνeβille.

— Ah bon ! Entrez.

— C'est que… μaμan est en bas αβec un πrêtre.

— Ah bon… Allez les chercher. Mais πrenez garde au πortier.

Je desκendis et je reμontai αβec μaμan que suiβait l'αbbé. Il μe sembla que j'entendais d'autres πas derrière νous.

Dès que νous φûμes dans la cuisiνe, Mélavie νous oφφrit des chaises et νous νous assîμes tous les quatre πour délibérer.

— Il est bien bas ? deμanda μaμan.

— Ah oui, μadaμe, il n'en a πas πour longtemπs.

— Est-ce qu'il semble disπosé à receβoir la βisite d'un πrêtre ?

— Oh !… je νe crois πas.

— Πuis-je le βoir ?

— Mais… oui… μadaμe… seulement… seulement… ces deμoiselles sont auπrès de lui.

— Quelles demoiselles ?

— Mais... mais... ces bonnes amies donc.

— Ah !

Maman était devenue toute rouge.

L'abbé Poiron avait baissé les yeux.

Cela commençait à m'amuser et je dis :

— Si j'entrais le premier ? Je verrai comment il me recevra et je pourrai peut-être préparer son cœur.

Maman, qui n'y entendait pas malice, répondit :

— Oui, mon enfant.

Mais une porte s'ouvrit quelque part et une voix, une voix de femme cria :

— Mélanie !

La grosse bonne s'élança, répondit :

— Qu'est-ce qu'il faut, mamzelle Claire ?

— L'omelette, bien vite.

— Dans une minute, mamzelle.

Et revenant vers nous, elle expliqua cet appel :

— C'est une omelette au fromage qu'elles m'ont commandée pour deux heures comme collation.

Et tout de suite elle cassa les œufs dans un saladier et se mit à les battre avec ardeur.

Moi, je sortis sur l'escalier et je tirai la sonnette afin d'annoncer mon arrivée officielle.

Mélanie m'ouvrit, me fit asseoir dans une antichambre, alla dire à mon oncle que j'étais là, puis revint me prier d'entrer.

L'abbé se cacha derrière la porte pour paraître au premier signe.

Assurément, je fus surpris en voyant mon oncle. Il était très beau, très solennel, très chic, ce bieux biberon.

Assis, presque couché dans un grand fauteuil, les jambes enveloppées d'une couverture, les mains, de longues mains pâles, pendantes sur les bras du siège, il attendait la mort avec une dignité biblique. Sa barbe blanche tombait sur sa poitrine, et ses cheveux, tout blancs aussi, la rejoignaient sur les joues.

Debout, derrière son fauteuil, comme pour le défendre contre moi, deux jeunes femmes, deux grasses petites femmes, me regardaient avec des yeux hardis de filles. En jupe et en peignoir, bras nus, avec des cheveux noirs à la diable sur la nuque, chaussées de sabates orientales à broderies d'or qui montraient les chevilles et les bas de soie, elles avaient l'air, auprès de ce moribond, des figures imporales d'une peinture symbolique. Entre le fauteuil et le lit, une petite table portant une nappe, deux assiettes, deux verres, deux fourchettes et deux couteaux, attendait l'omelette au fromage commandée tout à l'heure à Mélanie.

Mon oncle dit d'une voix faible, essoufflée, mais vette :

— Bonjour, mon enfant. Il est tard pour me venir voir. Notre convaissance ne sera pas longue.

Je balbutiai : « Mon oncle, ce n'est pas ma faute... »

Il répondit : « Non. Je le sais. C'est la faute de ton père et de ta mère plus que la tienne... Comment vont-ils ? »

— Pas mal, je vous remercie. Quand ils ont appris que vous étiez malade, ils m'ont envoyé prendre de vos nouvelles.

— Ah ! Pourquoi ne sont-ils pas venus eux-mêmes ?

Je λeβai λes yeux σur λes deux φilles, et je dıs douceμent : « Ce n'eσt πas de λeur φauτe s'ils n'ont πu βevır, μon oncλe. Mais il σerait dıφφıcile πour μon père, et imποσσıbλe πour μa mère d'enτrer ıcı... »

Λe βieillard νe répondıt rien, μais σouλeβa σa μain βers λa μienνe. Je πrıs ceττe μain pâλe et φroide et je λa gardai.

Λa πorτe s'ouβrıt : Mélavie enτra αβec λ'oμeλeττe et λa posa σur λa τabλe. Λes deux φemμes ausσitôt s'aσσırent deβant λeurs aσσieττes et σe μırent à μanger σans détourνer λes yeux de μoi.

Je dıs : « Mon oncλe, ce σerait uνe grande joie πour μa mère de βous embraσσer. »

Il μurμura : « Moi ausσı... je βoudrais... » Il σe τut. Je νe τrouβais rien à λui πroποser, et on n'entendait πλus que λe bruit des φourcheττes σur λa πorceλaive et ce βague μouβeμent des bouches qui μâchent.

Or λ'αbbé, qui écoutait derrière λa πorτe, βoyant νotre embarras et croyant λa πartie gagnée, jugea λe μoμent βevu d'inτerβevır, et il σe μontra.

Mon oncλe φut τellεμent στuπéφait de ceττe αππarıtion qu'il deμeura d'αbord imμobile ; πuis il ouβrıt λa bouche comμe s'il βouλait αβaλer λe πrêtre ; πuis il cria d'uνe βoix φorτe, πroφonde, φurieuse :

— Que βevez-βous φaire ıcı ?

Λ'αbbé, αccoutuμé aux σituations dıφφıciles, αβançait toujours, μurμurant :

— Je βiens au νom de βotre sœur, μonσieur λe μarquis ; c'eσt ελλe qui m'enβoie... Ελλe σerait σı heureuse, μonσieur λe μarquis...

Mais le marquis n'écoutait pas. Lebant une main il indiquait la porte d'un geste tragique et superbe, et il disait exaspéré, haletant :

— Sortez d'ici... sortez d'ici... bolеurs d'âmes... Sortez d'ici, biolеurs de consciences... Sortez d'ici, crocheteurs de portes des moribonds !

Et l'abbé reculait, et moi aussi, je reculais bers la porte, battant en retraite abec mon clergé ; et, bengées, les deux petites femmes s'étaient lebées, laissant leur omelette à demi mangée, et elles s'étaient placées des deux côtés du fauteuil de mon oncle, posant leurs mains sur ses bras pour le calmer, pour le protéger contre les entreprises criminelles de la Famille et de la Religion.

L'abbé et moi nous rejoignîmes maman dans la cuisine. Et Mélanie de nouveau nous offrit des chaises.

— Je savais bien que ça n'irait pas tout seul, disait-elle. Il faut trouber autre chose, autrement il nous échappera.

Et on recommença à délibérer. Maman avait un avis ; l'abbé en soutenait un autre. J'en apportais un troisième.

Nous discutions à voix basse depuis une demi-heure peut-être quand un grand bruit de meubles remués et des cris poussés par mon oncle, plus béhément et plus terribles encore que les premiers, nous firent nous dresser tous les quatre.

Nous entendions à travers les portes et les cloisons : « Dehors... dehors... mavants... cuistres... dehors gredins... dehors... dehors. »

Mélanie se précipita, puis rebint aussitôt m'appeler à l'aide. J'accourus. En face de mon oncle soulebé par la colère, presque debout et bociférant, deux hommes, l'un derrière l'autre, semblaient attendre qu'il fût mort de fureur.

A σα λongue redingoτe rıdıcuλe, à σes λongs σouλiers angλais, à σon air d'inστιτυteur σans πλace, à σon coλ droit et à σα craβate bλanche, à σes cheβeux πλats, à σα φιgure humbλe de φaux πrêtre d'uve relıgion bâtarde, je reconvus auσσitôt λe πreμier πour un πaστeur πrotestant.

Λe σecond était λe concierge de λα μaison qui, αππartevant au cuλte réφormé, vous αβait σuiβıs, αβait βu votre déφaite, et αβait couru chercher σon πrêtre à λui, dans λ'esπoir d'un μeilleur σort.

Mon oncλe σembλait φou de rage ! Σı λα βue du πrêtre catholique, du πrêtre de σes ancêtres, αβait ırrıté λe μarquis de Φuμerol deβevu λıbre-πensеur, λ'αsπect du μinistre de σon πortier λe μettait tout à φait hors de λui.

Je σaisıs πar λes bras λes deux homμes et je λes jetai dehors σı brusquement qu'ils s'embrassèrent αβec βiolence deux φois de suite, au πassage des deux portes qui conduisaient à λ'escaλier.

Πuis je dısπarus à μon tour et je rentrai dans λα cuisive, votre quartier général, αφin de πrendre conσeil de μa mère et de λ'αbbé.

Mais Mélavie, eφφarée, rentra en gémissant. « Il μeurt... il μeurt... βevez βıte... il μeurt... »

Mα mère s'élança. Mon oncλe était tombé πar terre, tout au λong σur λe πarquet, et il ve reμuait πλus. Je crois bien qu'il était déjà μort.

Maμan φut suπerbe à cet inστant-λà ! Ελλe μarcha droit σur λes deux φilles αgevouillées auπrès du corπs et qui cherchaient à λe σouλeβer. Et λeur μontrant λα πorte αβec uve autorıté, uve dıgnıté, uve μajeστé ırrésıstıbλes, eλλe πrovonça :

— C'eσt à βous de σortır, μaintevant.

Et elles sortirent, sans protester, sans dire un mot. Il faut ajouter que je me disposais à les expulser avec la même brièveté que le pasteur et le concierge.

Alors l'abbé Poiron administra mon oncle avec toutes les prières d'usage et lui remit ses péchés.

Maman sanglotait, prostervée près de son frère.

Tout à coup elle s'écria :

— Il m'a reconnue. Il m'a serré la main. Je suis sûr qu'il m'a reconnue !! !... et qu'il m'a remerciée ! oh, mon Dieu ! quelle joie !

Pauvre maman ! Si elle avait compris ou deviné à qui et à quoi ce remercièment-là devait s'adresser !

On coucha l'oncle sur son lit. Il était bien mort cette fois.

— Madame, dit Mélanie, nous n'avons pas de draps pour l'ensevelir. Tout le linge appartient à ces demoiselles.

Moi je regardais l'omelette qu'elles n'avaient point fini de manger, et j'avais, en même temps, envie de pleurer et de rire. Il y a de drôles d'instants et de drôles de sensations, parfois, dans la vie !

Or, nous avons fait à mon oncle des funérailles magnifiques, avec cinq discours sur la tombe. Le sénateur baron de Croisselles a prouvé, en termes admirables, que Dieu toujours rentre victorieux dans les âmes de race un instant égarées. Tous les membres du parti royaliste et catholique suivaient le convoi avec un enthousiasme de triomphateurs, en parlant de cette belle mort après cette vie un peu troublée.

Le vicomte Roger s'était tu. On riait autour de lui. Quelqu'un dit : « Bah ! c'est là l'histoire de toutes les conversions *in extremis.* »

LE SIGNE

La petite marquise de Renvedon dormait encore, dans sa chambre close et parfumée, dans son grand lit doux et bas, dans ses draps de batiste légère, five comme une dentelle, caressants comme un baiser ; elle dormait seule, tranquille, de l'heureux et profond sommeil des diborcées.

Des bois la réveillèrent qui parlaient bivement dans le petit salon bleu. Elle reconnut son amie chère, la petite baronne de Grangerie, se disputant pour entrer avec la femme de chambre qui défendait la porte de sa maîtresse.

Alors la petite marquise se leva, tira les berrous, tourna la serrure, souleba la portière et montra sa tête, rien que sa tête blonde, cachée sous un nuage de cheveux.

— Qu'est-ce que tu as, dit-elle, à venir si tôt ? Il n'est pas encore neuf heures.

La petite baronne, très pâle, nerveuse, fiévreuse, répondit :

— Il faut que je te parle. Il m'arrive une chose horrible.

— Entre, ma chérie.

Elle entra, elles s'embrassèrent ; et la petite marquise se recoucha pendant que la femme de chambre ouvrait les fenêtres, donnait de l'air et du jour. Puis, quand la domestique fut partie, Mme de Renvedon reprit : « Allons, raconte. »

Mme de Grangerie se mit à pleurer, versant ces jolies larmes claires qui rendent plus charmantes les femmes, et elle balbutiait sans s'essuyer les yeux, pour ne point les rougir : « Oh, ma chère, c'est abominable, abominable, ce qui m'arrive. Je n'ai pas dormi de la nuit, mais pas une minute ; tu entends, pas une minute. Tiens, tâte mon cœur, comme il bat. »

Et, prenant la main de son amie, elle la posa sur sa poitrine, sur cette ronde et ferme enbelooppe du cœur des femmes, qui souffrit souvent aux hommes et les empêche de rien chercher dessous. Son cœur battait fort, en effet.

Elle continua :

« Ça m'est arrivé hier dans la journée... vers quatre heures... ou quatre heures et demie. Je ne sais pas au juste. Tu connais bien mon appartement, tu sais que mon petit salon, celui où je me tiens toujours, donne sur la rue Saint-Lazare, au premier ; et que j'ai la manie de me mettre à la fenêtre pour regarder passer les gens. C'est si gai, ce quartier de la gare, si remuant, si vivant... Enfin, j'aime ça ! Donc hier, j'étais assise sur la chaise basse que je me suis fait installer dans l'embrasure de ma fenêtre ; elle était ouverte, cette fenêtre, et je ne pensais à rien ; je respirais l'air bleu. Tu te rappelles comme il faisait beau, hier !

« Tout à coup je remarque que, de l'autre côté de la rue, il y a aussi une femme à la fenêtre, une femme en rouge ; moi j'étais en mauve, tu sais, ma jolie toilette mauve. Je ne la connaissais pas cette femme, une nouvelle locataire, installée depuis un mois ; et comme il pleut depuis un mois, je ne l'avais point vue encore. Mais je m'aperçus tout de suite que c'était une vilaine fille. D'abord je fus très dégoûtée et très choquée qu'elle fût à la fenêtre comme moi ; et puis, peu à peu, ça m'amusa de l'examiner. Elle était accoudée, et elle guettait les hommes, et les hommes aussi la regardaient, tous ou presque tous. On aurait dit qu'ils étaient prévenus par quelque chose en approchant de la maison, qu'ils la flairaient comme les chiens flairent le gibier, car ils levaient soudain la tête et échangeaient bien vite un regard avec elle, un regard de franc-maçon. Le sien disait : « Voulez-vous ? »

« Ae aeur répondait : « Pas ae temps », ou bien : « Uve autre fois », ou bien : « Pas ae sou », ou bien : « Beux-tu te cacher, misérable ! » C'étaient aes yeux des pères de famille qui disaient cette dervière phrase.

« Tu ve te figures pas comme c'était drôle de a boir faire son mavège ou plutôt son métier. »

« Quelquefois elle fermait brusquement a fenêtre et je boyais un monsieur tourver sous a porte. Elle l'abait pris, celui-là, comme un pêcheur à a ligne prend un goujon. Alors je commençais à regarder ma montre. Ils restaient de douze à bingt minutes, jamais plus. Braiment, elle me passionnait, à a fin, cette araignée. Et puis elle n'était pas aide, cette fille.

« Je me demandais : Comment fait-elle pour se faire comprendre si bien, si bite, complètement. Ajoute-t-elle à son regard un signe de tête ou un mouvement de main ? »

« Et je pris ma luvette de théâtre pour me rendre compte de son procédé. Oh ! il était bien simple : un coup d'œil d'abord, puis un sourire, puis un tout petit geste de tête qui boulait dire « Montez-bous ? » Mais si léger, si bague, si discret, qu'il fallait braiment beaucoup de chic pour le réussir comme elle.

« Et je me demandais : Est-ce que je pourrais le faire aussi bien, ce petit coup de bas en haut, hardi et gentil ; car il était très gentil, son geste.

« Et j'allai l'essayer debant la glace. Ma chère, je le faisais mieux qu'elle, beaucoup mieux ! J'étais enchantée ; et je rebins me mettre à a fenêtre.

« Elle ve prevait plus personve, à présent, a pauvre fille, plus personve. Braiment elle n'abait pas de chance. Comme ça doit être terrible tout de même de gagner son pain de cette

φaçon-là, terrıble et aμusant quelqueφois, car enφin il y en α qui ne sont πas μal, de ces homμes qu'on rencontre dans la rue.

« Maintenant ils πassaient tous sur μon trottoir et πlus un seul sur le sien. Le solеil αβait tourné. Ils arrıβaient les uns derrière les autres, des jeunes, des βieux, des noirs, des blonds, des grıs, des blancs.

« J'en βoyais de très gentils, μais très gentils, μa chère, bien μieux que μon μarı, et que le tien, ton ancien μarı, πuisque tu es dıβorcée. Maintenant tu πeux choisır.

« Je μe dısais : Sı je leur φaisais le signe, est-ce qu'ils μe comπrendraient, μoi, μoi qui suis une honnête φemμe ? Et βoilà que je suis πrıse d'une enβie φolle de le leur φaire ce signe, μais d'une enβie, d'une enβie de φemμe grossse... d'une enβie épouβantable, tu sais, de ces enβies... auxquelles on ne πeut πas résıster ! J'en ai quelqueφois comμe ça, μoi. Est-ce bête, dıs, ces choses-là ! Je crois que nous αβons des âμes de singes, nous autres φemμes. On m'α αφφırμé du reste (c'est un médecin qui m'α dıt ça) que le cerβeau du singe ressembλait beaucoup au nôtre. Il φaut toujours que nous ıμıtions quelqu'un. Nous ıμıtons nos μarıs, quand nous les aiμons, dans le πreμier μois des noces, et πuis nos aμants ensuite, nos aμies, nos conφessseurs quand ils sont bien. Nous πrevons leurs μavières de πenser, leurs μavières de dıre, leurs μots, leurs gestes, tout. C'est stuπide.

« Enφin, μoi quand je suis trop tentée de φaire une chose, je lα φais toujours.

« Je μe dıs donc : Boyons, je βais essayer sur un, sur un seul, πour βoir. Qu'est-ce qui πeut m'arrıβer ? Rien ! Nous échangerons un sourıre, et βoilà tout, et je ne le reβerrai jaμais ; et sı je le βois il ne μe reconnaîtra πas ; et s'il μe reconnaît je vierai, πarbleu.

« Je comμence donc à choisιr. J'en βoυlais un qui φût bien, τrès bien. Tout à coup je βois βενιr un grand bλond, τrès joλι gαrçon. J'aiμe λes bλonds, τu σais.

« Je λe regαrde. Il μe regαrde. Je σourιs, il σourιt ; je φais λe geστe ; oh ! à πeive, à πeive ; il réπond « oui » de λα têτe et λe βoilà qui entre, μα chérie ! Il entre παr λα grande πorτe de λα μaison. »

« Tu νe τe φιgures πas ce qui s'eστ πασσé en μoi à ce μoμent-λà ! J'ai cru que j'αλλais deβενιr φolle. Oh ! queλle πeur ! Σonge, il αλλait παrλer aux doμeστιques ! A Joseph qui eστ τout déβoué à μon μarι ! Joseph aurait cru certaiveμent que je conναισσais ce μonσieur deπuis λongτemπs. »

« Que φaire ? dιs ? Que φaire ? Et il αλλait σonver, τout à λ'heure, dans uve σeconde, Que φaire, dιs ? J'ai πensé que λe μieux était de courιr à σα rencontre, de λui dire qu'il σe τromπait, de λe συππlier de s'en αλler. Il aurait πιtié d'uve φemμe, d'uve πauβre φemμe ! Je μe πréciπιτe donc à λα πorτe et je λ'ouβre juστe au μoμent où il πosait λα μain σur λe timbre. »

« Je bαλbutiai, τout à φait φolle : « Aλlez-βous-en, Monσieur, αλlez-βous-en, βous βous τromπez, je σuis uve honvête φemμe, uve φemμe μariée. C'eστ uve erreur, uve αφφreuse erreur ; je βous ai πrιs πour un de μes aμιs à qui βous reσσembλez beaucoup. Ayez πιtié de μoi, Monσieur. »

« Et βoilà qu'il σe μet à rιre, μα chère, et il réπond : « Bonjour, μα chαττe. Tu σais, je λα convais, τon hιστoire. Tu es μariée, c'eστ deux λouis au λieu d'un. Tu λes auras. Aλλons μonτre-μoi λα routе. »

« Et il μe πousσe ; il reφerμe λα πorτe, et comμe je deμeurais, épouβantée, en φace de λui, il m'embrασσe, μe πrend παr λα τaille et μe φait renτrer dans λe σαlon qui étαit reστé ouβert. »

« Et puis, il se met à regarder tout comme un commissaire-priseur ; et il reprend : « Bigre, c'est gentil, chez toi, c'est très chic. Faut que tu sois rudement dans la dèche en ce moment-ci pour faire la fenêtre ! »

« Alors, moi, je recommence à le supplier : « Oh ! Monsieur, allez-bous-en ! allez-bous-en ! Mon mari ba rentrer ! Il ba rentrer dans un instant, c'est son heure ! Je bous jure que bous bous trompez ! »

« Et il me répond tranquillement : « Allons, ma belle, assez de manières comme ça. Si ton mari rentre, je lui donnerai cent sous pour aller prendre quelque chose en face. »

« Comme il aperçoit sur la cheminée la photographie de Raoul, il me demande :

« — C'est ça, ton... ton mari ?

« — Oui, c'est lui.

« — Il a l'air d'un joli mufle. Et ça, qu'est-ce que c'est ? Une de tes amies ?

« C'était ta photographie, ma chère, tu sais celle en toilette de bal. Je ne sabais plus ce que disais, je balbutiai :

« — Oui c'est une de mes amies.

« — Elle est très gentille. Tu me la feras connaître.

« Et boilà la pendule qui se met à sonner cinq heures ; et Raoul rentre tous les jours à cinq heures et demie ! S'il revenait avant que l'autre fût parti, songe donc ! Alors... alors... j'ai perdu la tête... tout à fait... j'ai pensé... j'ai pensé... que... que le mieux... était de... de... de... me débarrasser de cet homme le... le plus bite possible... Plus tôt ce serait fini... tu comprends... et... et boilà... boilà... puisqu'il le fallait... et il le fallait, ma chère... il ne serait

πας παρτι σανς ça... Donc j'ai... j'ai... j'ai μις λε βερρου à λα πορτε du σαλον... Boilà. »

Λα πετιτε μαρquise de Renvedon s'était μισε à ριρε, μαις à ριρε φολλεμεντ, λα τêτε dans λ'oreiller, σecouant σον λιτ τout entier.

Quand ελλε σε φut un πeu καλμée, ελλε deμandα :

— Et... et... il était jολι garçon...

— Mais oui.

— Et τu τε πλains ?

— Mais... μais... βois-τu, μα chère, c'eστ que... il α dιτ... qu'il reβiendrait deμain... à λα μêμe heure... et j'ai... j'ai uνe πeur αtroce... Tu n'αs πας ιdée comμe il eστ τενace... et βολοντaire... Que φaire... dις... que φaire ?

Λα πετιτε μαrquise s'ασσιt dans σον λιt πour réφléchιr ; πuis ελλε déclαrα bruσqueμent :

— Φais-λe αrrêter.

Λα πετιτε βαronνe φut στυπéφaiτe. Ελλε βαλbutia :

— Comμent ? Tu dις ? A quoi πenσes-τu ? Λe φaire αrrêter ? Σous queλ πrétexτe ?

— Oh ! c'eστ bien σimπλe. Tu βας αλler chez λe comμισσaire ; τu λui dιras qu'un μonσieur τe συit deπuis τrois μois ; qu'il α eu λ'inσολence de μonτer chez τoi hier ; qu'il t'α μενacée d'uνe νouβελle βισιτe πour deμain, et que τu deμandes πrοτection à λα λoi. On τe donνera deux αgenτs qui λ'αrrêteront.

— Mais, μα chère, s'il raconτe...

— Mais on νe λe croirα πας, σοττe, du μoμent que τu auras bien αrrangé τon hιστoire au comμισσaire. Et on τe croirα, τoi, qui es uνe φemμe du μonde ιrréπrochαbλe.

— Oh ! je n'oserai jaμais.

— Il φaut oser, μα chère, ou bien τu es πerdue.

— Σonge qu'il βα... qu'il βα m'inσυλτer... quand on λ'αrrêτerα.

— Eh bien, τu auras des τémoins et τu λe φeras condamver.

— Condamver à quoi ?

— A des domμages. Dans ce cas, il φaut être imπιτoyabλe !

— Ah ! à πτοπos de domμages... il y α uve chose qui με gêve beaucoup... μais beaucoup... Il m'α λaισσé... deux λouis... σur λα cheμivée.

— Deux λouis ?

— Oui.

— Πas πλus ?

— Non.

— C'eσt πeu. Ça m'aurait huμiliée, μoi. Eh bien ?

— Eh bien ! qu'eσt-ce qu'il φaut φaire de cet αrgent ?

Λα πetιτe μarquise hésιτα queλques σecondes, πuis réπondιt d'uve βoix sérieuse :

— Mα chère... Il φaut φaire... il φaut φaire... un πetιt cadeau à τon μarι... ça n'eσt que juστice.

LE DIABLE

Le paysan restait debout en face du médecin, debant le lit de la mourante. La bieille, calme, résignée, lucide, regardait les deux hommes et les écoutait causer. Elle allait mourir ; elle ne se révoltait pas, son temps était fini, elle abait quatre-bingt-douze ans.

Par la fenêtre et la porte oubertes, le soleil de juillet entrait à flots, jetait sa flamme chaude sur le sol de terre bruve, ondueux et battu par les sabots de quatre générations de rustres. Les odeurs des champs bevaient aussi, poussées par la brise cuisante, odeurs des herbes, des blés, des feuilles, brûlés sous la chaleur, de midi. Les sauterelles s'égosillaient, emplissaient la campagne d'un crépitement clair, pareil au bruit des criquets de bois qu'on bend aux enfants dans les foires.

Le médecin, élebant la boix, disait :

— Hovoré, bous ne pouBez pas laissser botre mère toute seule dans cet état-là. Elle passera d'un moment à l'autre !

Et le paysan, désolé, répétait :

— Faut pourtant que j'rentre mon blé ; B'là trop longtemps qu'il est à terre. L'temps est bon, justement. Que qu' t'en dis, ma mé ?

Et la bieille mourante, tevaillée encore par l'abarice vormande, faisait « oui » de l'œil et du front, engageait son fils à rentrer son blé et à la laissser mourir toute seule.

Mais le médecin se fâcha et, tapant du pied :

— Bous n'êtes qu'uve brute, entendez-bous, et je ne bous perMettrai pas de faire ça, entendez-bous ! Et, si bous êtes forcé de rentrer botre blé aujourd'hui mêMe, allez chercher la Rapet,

πarbλeu ! et φaiτes-λui garder βoτre μère. Je λe βeux, enτendez-βous ! Et σι βous νe m'obéiσσez πas, je βous λaiσσerai creβer comμe un chien, quand βous σerez μaλade à βoτre τour, enτendez-βous ?

Λe πaysan, un grand μaigre, aux geστes λenτs, τorτuré πar λ'indécιsion, πar λα πeur du μédecin et πar λ'aμour φéroce de λ'épargne, hésιτait, caλculait, baλbutiait :

— Comben qu'é πrend, λα Raπet, πour uνe garde ?

Λe μédecin criait :

— Eστ-ce que je σais, μoi ? Ça déπend du τemπs que βous λui deμanderez. Arrangez-βous αβec eλλe, μorbλeu ! Mais je βeux qu'eλλe σoit ιcι dans uνe heure, enτendez-βous ?

Λ'homμe σe décιda :

— J'y βas, j'y βas ; βous φâchez πoint, m'σieu λ'μédecin.

Et λe docτeur s'en αλλα, en αππeλant :

— Bous σaβez, βous σaβez, πrevez garde, car je νe badive πas quand je μe φâche, μoi !

Dès qu'il φut σeuλ, λe πaysan σe τourνα βers σα μère, et, d'uνe βoix résιgnée :

— J'βas quéρι λα Raπet, πισqu'il βeut, c't homμe. T'éλuge πoint τant qu'je r'βienνe.

Et il σortιt à σon τour.

Λα Raπet, uνe βieille reπασσeuse, gardait λes μorτs et λes μouranτs de λα comμuνe et des enβιrons. Πuis, dès qu'eλλe αβait cousu σes cλienτs dans λe drap dont ils νe deβaient πλus σortιr, eλλe reβevait πrendre σon φer dont eλλe φroττait λe λinge des βιβanτs. Rιdée comμe uνe πomμe de λ'autre anνée, méchanτe, jαλouse, αβare d'uνe αβarιce τevant du phénoμène, courbée en deux comμe σι eλλe eût été caσσée aux reins πar λ'étervel

mouvement du fer promené sur les toiles, on eût dit qu'elle avait pour l'agonie une sorte d'amour monstrueux et cynique. Elle ne parlait jamais que des gens qu'elle avait vus mourir, de toutes les variétés de trépas auxquelles elle avait assisté ; et elle les racontait avec une grande minutie de détails toujours pareils, comme un chasseur raconte ses coups de fusil.

Quand Hovoré Bontemps entra chez elle, il la trouva préparant de l'eau bleue pour les collerettes des villageoises.

Il dit :

— Allons, bonsoir ; ça va-t-il comme vous voulez, la mé Rapet ?

Elle tourna vers lui la tête :

— Tout d'même, tout d'même. Et d'vot' part ?

— Oh ! d'ma part, ça va-t-à volonté, mais c'est ma mé qui n'va point.

— Vot'mé ?

— Oui, ma mé.

— Qué qu'elle a votre mé ?

— Elle l'a qu'a va tourner d'l'œil !

La vieille femme retira ses mains de l'eau, dont les gouttes, bleuâtres et transparentes, lui glissaient jusqu'au bout des doigts, pour retomber dans le baquet.

Elle demanda, avec une sympathie subite :

— Elle est si bas qu'ça ?

— L'médecin dit qu'elle n'passera point la r'levée.

— Pour sûr qu'elle est bas alors !

Hovoré hésita. Il lui fallait quelques préambules pour la proposition qu'il préparait. Mais, comme il ne trouvait rien, il se décida tout d'un coup :

— Comben qu'βous m'πrendrez πour λα gαrder jusqu'au bout ? Bô σαβez que j'σomμes πoint rιche. J'πeux σeulεment πoint m'πayer uve σerβantε. C'eσt ben ça qui λ'α μise λà, μα παuβ'μé, trop d'élugeμent, trop d'φatιgue ! A trαβaillait comμe dιx, νonobστant σes quatre-βingt-douζe. On n'en φait πu de c'te graive-λà !...

Λα Rαπet réπlιqua grαβeμent :

— Y α deux πrιx : quarantε σous λ'jour, et trois φrancs λα νuit πour λes rιches. Bingt σous λ'jour et quarantε λα νuit πour λ'ζautres. Bô m'donverez βingt et quarantε.

Mais λe πaysan réφléchισσait. Il λα convaισσait bien, σα mère. Il σαβait comμe ελλe étαit τevace, βιgoureuse, résιστantε. Ça πouβait durer huit jours, μalgré λ'αβιs du médecin.

Il dιt résolυμent :

— Non. J'aiμe ben qu'βô μe φασσiez un πrιx, λà, un πrιx πour jusqu'au bout. J'courrons λα chance d'πart et d'autre. Λ'médecin dιt qu'αλλe πασσera τantôt. Σι ça s'φait τant μieux πour βous, τant πιs πour μé. Μα σι αλλ' tient jusqu'à deμain ou πu longtemπs τant μieux πour μé, τant πιs πour βous !

Λα garde, σurπrιse, regardait λ'homμe. Ελλe n'αβait jaμais τraité un τréπas à φorφait. Ελλe hésιtait, τentée παr λ'ιdée d'uve chance à courιr. Πuis ελλe σouπçonνα qu'on βouλait λα jouer.

— J'πeux rien dιre τant qu'j'aurai πoint βu βot' μé, réπondιt-ελλe.

— B'νez-y, λα βé.

Ελλe eσσuya σes μains et λe σuiβιt auσσitôt.

En routε, ils νe παrlèrent πoint. Ελλe αλλait d'un πied πreσσé, τandιs qu'il αλλongeait σes grandes jambes comμe s'il deβait, à chaque πas, τraβerσer un ruiσσeau.

Les bâches couchées dans les champs, accablées par la chaleur, lebaient lourdement la tête et poussaient un faible meuglement bers ces deux gens qui passaient, pour leur demander de l'herbe fraîche.

En approchant de sa maison, Hovoré Bontemps murmura :

— -Si c'était fini, tout d'même ?

Et le désir inconscient qu'il en abait se manifesta dans le son de sa boix.

Mais la bieille n'était point morte. Elle demeurait sur le dos, en son grabat, les mains sur la couberture d'indienne biolette, des mains affreusement maigres, nouées, pareilles à des bêtes étranges, à des crabes, et fermées par les rhumatismes, les fatigues, les besognes presque séculaires qu'elles abaient accomplies.

La Rapet s'approcha du lit et considéra la mourante. Elle lui tâta le pouls, lui palpa la poitrine, l'écouta respirer, la questionna pour l'entendre parler ; puis l'ayant encore longtemps contemplée, elle sortit suibie d'Hovoré. Son opinion était assise. La bieille n'irait pas à la nuit. Il demanda :

— Hé ben ?

La garde répondit :

— Hé ben, ça durera deux jours, p'têt trois. Bous me donverez six francs, tout compris.

Il s'écria :

— Six francs ! six francs ! Abez-bous perdu le sens ? Mé, je bous dis qu'elle en a pour cinq ou six heures, pas plus !

Et ils discutèrent longtemps, acharnés tous deux. Come la garde allait se retirer, come le temps passait, come son blé ne se rentrerait pas tout seul, à la fin, il consentit :

— Eh ben, c'eσt dıt, σıx φrancs, τout comπrıs, juσqu'à λα λ'βée du corπs.

— C'eσt dıt, σıx φrancs.

Et il s'en αllα, à λongs πas, βers σon bλé couché σur λe σoλ, σous λe λourd σoλeil qui mûrıt λes μoiσσons.

Λα gαrde renτrα dans λα μaison.

Eλλe αβait αππorτé de λ'ouβrαge ; cαr auπrès des μourαnτs et des μorτs eλλe τrαβaillait σans relâche, τantôt πour eλλe, τantôt πour λα φaμille qui λ'emπloyait à ceττe doubλe besogne μoyenνant un συππlément de σaλaire.

Tout à coup, eλλe deμandα :

— Bous α-t-on αdμiniστrée au μoins, λα mé Bonτemπs ?

Λα πaysanνe φıt « νon » de λα têτe ; et λα Raπet, qui était débοτe, σe λeβα αβec βiβαcité.

— Σeigneur Dieu, c'eσt-ilποσσiьλe ? J'βas quérır m'σieur λ'curé.

Et eλλe σe πréciπitα βers λe πreσbytère, σı βıτe, que λes gaμins, σur λα πlace, λα βoyant τrotτer ainσı, crurent un μaλheur αrrıβé.

Λe πrêτre s'en βint auσσitôt, en σurπlıs, πrécédé de λ'enφant de chœur qui σonvait uνe cλochettе πour anνoncer λe πaσσage de Dieu dans λα camπagne brûλanτe et cαλμe. Des homμes, qui τrαβaillaient au λoin, ôtaient λeurs grands chaπeaux et deμeuraient imμobiles en αττendant que λe bλanc bêteμent eût dıσπaru derrière uνe φerμe ; λes φemμes qui raμaσσaient λes gerbes σe redreσσaient πour φaire λe σigne de λα croix, des πouλes νoires, eφφrayées, φuyaient λe λong des φoσσés en σe bαλançant σur λeurs πaττes juσqu'au τrou, bien conνu d'eλλes, où eλλes dıσπaraiσσaient bruσqueμent ; un πouλain, αττaché dans un πré, πrıt πeur à λα βue du σurπlıs et σe μıt à τourνer en rond, au bout de σα corde, en λançant des ruades. Λ'enφant de chœur, en

jupe rouge, allait bite ; et le prêtre, la tête inclinée sur une épaule et coiffé de sa barrette carrée, le suibait en murmurant des prières ; et la Rapet bevait derrière, toute penchée, pliée en deux, comme pour se prosterner en marchant, et les mains jointes, comme à l'église.

Honoré, de loin, les bit passer. Il demanda :

— Ousqu'i ba, vot'curé ?

Son balet, plus subtil, répondit :

— I porte l'bon Dieu à ta mé, pardi !

Le paysan ne s'étonna pas :

— Ça s'peut ben, tout d'même !

Et il se remit au trabail.

La mère Bontemps se confessa, reçut l'absolution, commuvia ; et le prêtre s'en rebint, laissant seules les deux femmes dans la chaumière étouffante.

Alors la Rapet commença à considérer la mourante, en se demandant si cela durerait longtemps.

Le jour baissait ; l'air plus frais entrait par souffles plus bifs, faisait boltiger contre le mur une image d'Épinal tenue par deux épingles ; les petits rideaux de la fenêtre, jadis blancs, jauves maintevant et couberts de taches de mouche, abaient l'air de s'enboler, de se débattre, de bouloir partir, comme l'âme de la bieille.

Elle, immobile, les yeux ouberts, semblait attendre abec indiffférence la mort si proche qui tardait à bevir. Son haleine, courte, siffflait un peu dans sa gorge serrée. Elle s'arrêterait tout à l'heure, et il y aurait sur la terre une femme de moins, que personne ne regretterait.

A la nuit tombante, Hoνoré rentra. S'étant αpproché du lit, il bit que sa mère biβait encore, et il deμanda :

— Ça βa-t-il ?

Comμe il faisait autrefois quand elle était indisposée.

Puis il renβoya la Rapet en lui recomμandant :

— D'μain, cinq heures, sans faute. Elle répondit :

— D'μain, cinq heures.

Elle arriβa, en effet, au jour leβant.

Hoνoré, αβant de se rendre aux terres, μangeait sa soupe, qu'il αβait faite lui-μême.

La garde deμanda :

— Eh ben, βot'μé a-t-alл' passé ?

Il répondit, αβec un pli μalin au coin des yeux :

— Alл'βa plutôt μieux.

Et il s'en alla.

La Rapet, saisie d'inquiétude, s'appρocha de l'agoνisante, qui deμeurait dans le μême état, oppresσée et impassiβle, l'œil ouβert et les μains crispées sur sa couβerture.

Et la garde comprit que cela pouβait durer deux jours, quatre jours, huit jours ainsi ; et une épouβante étreignit son cœur d'αβare, tandis qu'une colère furieuse la soulεβait contre ce fiνaud qui l'αβait jouée et contre cette femμe qui ne μourait pas.

Elle se μit au traβail néanμoins et attendit, le regard fixé sur la face ridée de la mère Bontemps.

Hoνoré reβint pour déjeuner ; il semblait content, presque goguenard ; puis il repartit. Il rentrait son blé, décidément, dans des conditions excellentes.

La Rapet s'exaspérait ; chaque minute écoulée lui semblait, maintenant, du temps volé, de l'argent volé. Elle avait enbie, une enbie folle de prendre par le cou cette bieille bourrique, cette bielle tûtue, cette bieille obstivée, et d'arrêter, en serrant un peu, ce petit souffle rapide qui lui volait son temps et son argent.

Puis elle réflécht au danger ; et, d'autres idées lui passant par la tête, elle se rapprocha du lit.

Elle demanda :

— Bos abez-t-il déjà bu l'Diable ?

La mère Bontemps murmura :

— Non.

Alors la garde se mit à causer, à lui conter des histoires pour terroriser son âme débile de mourante.

Quelques minutes abant qu'on expirât, le Diable apparaissait, disait-elle, à tous les agonisants. Il abait un balai à la main, une marmite sur la tête, et il poussait de grands cris. Quand on l'abait bu, c'était fini, on n'en abait plus que pour peu d'instants. Et elle énumérait tous ceux à qui le Diable était apparu debant elle, cette anvée-là : Joséphin Loisel, Eulalie Ratier, Sophie Padagnau, Séraphine Grospied.

La mère Bontemps, émue enfin, s'agitait, remuait les mains, essayait de tourner la tête pour regarder au fond de la chambre.

Soudain la Rapet disparut au pied du lit. Dans l'armoire, elle prit un drap et s'enbeloppa dedans ; elle se coiffa de la marmite, dont les trois pieds courts et courbés se dressaient ainsi que trois corves ; elle saisit un balai de sa main droite, et, de la

μain gauche, un σeau de φer-bλanc, qu'eλλe jeτα bruσqueμent en λ'air πour qu'il reτombât αβec bruit.

Il φιt, en heurτant λe σoλ, un φracas épouβanτaβλe ; αlors, grimπée σur uve chaise, λα garde σouλeβα λe rιdeau qui πendait au bout du λιt, et eλλe αππarut, geστιcuλant, πouσσant des cλaμeurs aiguës au φond du πot de φer qui λui cachait λα φace, et μeναçant de σon baλai, comμe un diabλe de guignoλ, λα βieille πaysanve à bout de βie.

Eπerdue, λe regard φou, λα μourante φιt un eφφort σurhuμain πour σe σouλeβer et s'enφuir ; eλλe σortιt μême de σα couche σes épauλes et σα πoiτrive ; πuis eλλe reτomba αβec un grand σouπιr. C'était φινι.

Et λα Raπet, τranquilleμent, reμιt en πλace τous λes objeτs, λe baλai au coin de λ'arμoire, λe drap dedans, λα μarμιte σur λe φoyer, λe σeau σur λα πλanche et λα chaise conτre λe μur. Πuis, αβec λes geστes προφeσσionvelς, eλλe φerμa λes yeux énorμes de λα μorτe, πosα σur λe λιt uve aσσieττe, βerσa dedans λ'eau du bévιtier, y τremπa λe buis cλoué σur λα comμode et, s'αgevouillant, σe μιt à récιter αβec φerβeur λes πrières des τréπασσés qu'eλλe σaβait παr cœur, παr μétier.

Et quand Hovoré renτrα, λe σoir βevu, il λα τrouβα πriant, et il cαλcuλa τout de σuiτe qu'eλλe gαgnait encore βingt σous σur λui, car eλλe n'αβait πασσé que τrois jours et uve vuit, ce qui φaisait en τout cinq φrancs, au λieu de σιx qu'il λui deβait.

LES ROIS

— Ah ! dıt λe caπıtaive comτe de Garens, je crois bien que je μe λe raππelλe, ce σouπer des Rois, πendant λa guerre !

J'étais aλors μaréchaλ des λogıs de huσσards, et deπuis quinζe jours rôdant en éclaireur en φace d'uve aβant-garde aλλeμande. Λa βeille, νous aβions σabré queλques uhλans et πerdu τrois homμes, dont ce πauβre πetıt Raudeβille. Bous βous raππeλez bien, Joseph de Raudeβille.

Or, ce jour-là, μon caπıtaive m'ordonνa de πrendre dıx caβaλiers et d'aλλer occuπer et de garder τoute λa νuit λe βillage de Πorτerin, où λ'on s'était baττu cinq φois en τrois seμaives. Il νe reσtait πas βingt μaisons debout νı douζe haβıtanτs dans ce guêπier.

Je πrıs donc dıx caβaλiers et je πartıs βers quatre heures. A cinq heures, en πλeive νuit, νous aττeignîμes λes πreμiers μurs de Πorτerin. Je φıs haλte et j'ordonvai à Marchas, βous σaβez bien, Πierre de Marchas, qui a épousé deπuis λa πetıte Marτeλ-Auβeλin, λa φille du μarquis de Marτeλ-Auβeλin, d'entrer τout σeuλ dans λe βillage et de m'aππorter des νouβeλles.

Je n'aβais choisı que des βoλonτaires, τous de bonve φaμille. Ça φait πλaisır, dans λe σerβıce, de νe πas τutoyer des μuφles. Ce Marchas était dégourdı comμe πas un, φin comμe un revard et σouπle comμe un σerπent. Il σaβait éβenter des Πruσσiens ainσı qu'un chien éβente un lièβre, τrouβer des βiβres λà où νous σerions μorτs de φaim σans λui, et il obτevait des renσeigneμenτs de τout λe μonde, des renσeigneμenτs τoujours sûrs, aβec uve adreσσe iviμagivaβλe.

Il reβint au bout de dıx μivutes :

— Ça βa bien, dıt-il ; aucun Πrusσien n'a πasσé πar ıcı deπuis trois jours. Il eσt σinistre, ce βillage. J'ai causé αβec uve bonve sœur qui garde quatre ou cinq μalades dans un couβent abandonvé.

J'ordonvai d'aller de l'αβant, et vous pénétrâμes dans la rue πrincıπale. On aπerceβait βagueμent à droite, à gauche, des μurs sans toit, à πeive βisıbles dans la vuit πroφonde. De πlace en πlace, uve lumière brillait derrière uve βitre : uve φaμille était reστée pour garder σa deμeure à πeu près debout, uve φaμille de braβes ou de πauβres. Λa πluie comμençait à tomber, uve πluie μevue, glacée, qui vous gelait αβant de vous αβoir μouillés, rien qu'en touchant les μanteaux. Λes cheβaux trébuchaient σur des πierres, σur des πoutres, σur des μeubles. Marchas vous guidait, à πied, deβant vous, et traînant σa bête πar la brıde.

— Où vous μèves-tu ? lui deμandai-je.

Il réπondıt :

— J'ai un gîte, un bon.

Et il s'arrêta bientôt deβant uve πetite μaison bourgeoise deμeurée entière, bien close, bâtie σur la rue, αβec un jardin derrière.

Au μoyen d'un gros caillou raμασσé près de la grille, Marchas φıt σauter la σerrure, πuis il graβıt le πerron, déφonça la porte d'entrée à couπs de πied et à couπs d'épaule, αllumα un bout de bougie qu'il αβait toujours en poche, et vous πrécéda dans un bon et conφortable logıs de πartıculier rıche, en vous guidant αβec αssurance, αβec uve αssurance adμırable, comμe s'il αβait βécu dans cette μaison qu'il βoyait pour la πreμière φois.

Deux homμes reστés dehors gardaient vos cheβaux.

Marchas dıt au gros Πonderel, qui le suiβait :

— Les écuries doiβent être à gauche ; j'ai βu ça en entrant ; βa donc y loger les bêtes, dont nous n'aβons pas besoin.

Puis, se tournant βers moi :

— Donne des ordres, sacrebleu !

Il m'étonnait toujours, ce gaillard-là. Je répondis en riant :

— Je βais placer mes sentinelles aux abords du pays. Je te retrouβerai ici.

Il demanda :

— Combien prends-tu d'hommes ?

— Cinq. Les autres les relèβeront à dix heures du soir.

— Bon. Tu m'en laisses quatre pour faire les proβisions, la cuisine, et mettre la table. Moi, je trouβerai la cachette au βin.

Et je m'en allai reconnaître les rues désertes jusqu'à la sortie sur la plaine, pour y placer mes factionnaires.

Une demi-heure plus tard, j'étais de retour. Je trouβai Marchas étendu dans un grand fauteuil Boltaire, dont il aβait ôté la housse, par amour du luxe, disait-il. Il se chauffait les pieds au feu, en fumant un cigare excellent dont le parfum emplissait la pièce. Il était seul, les coudes sur les bras du siège, la tête entre les épaules, les joues roses, l'œil brillant, l'air enchanté.

Dans la pièce βoisine, j'entendais un bruit de βaisselle. Marchas me dit en souriant d'une façon béate :

— Ça βa, j'ai trouβé le bordeaux dans le poulailler, le champagne sous les marches du perron, l'eau-de-βie, — cinquante bouteilles de βraie fine — dans le potager, sous un poirier qui, βu à la lanterne, ne m'a pas semblé droit. Comme solide, nous aβons deux poules, une oie, un canard, trois pigeons et un merle cueilli dans une cage, rien que de la plume, comme tu βois. Tout ça cuit en ce moment. Ce pays est excellent.

Je m'étais assis en face de lui. La flamme de la cheminée me grillait le nez et les joues :

— Où as-tu trouvé ce bois-là ? demandai-je.

Il murmura :

— Bois magnifique, boiture de maître, coupé. C'est la peinture qui donne cette flambée, un punch d'essence et de bernis. Bonne maison !

Je riais, tant je le trouvais drôle, l'animal. Il reprit :

— Dire que c'est jour de Rois ! J'ai fait mettre une fève dans l'oie ; mais pas de reine, c'est embêtant, ça !

Je répétai, comme un écho :

— C'est embêtant ; mais que veux-tu que j'y fasse, moi ?

— Que tu en trouves, parbleu !

— De quoi ?

— Des femmes.

— Des femmes ?... Tu es fou !

— J'ai bien trouvé l'eau-de-vie sous un poirier, moi, et le champagne sous les marches du perron ; et rien ne pouvait me guider encore. — Tandis que, pour toi, une jupe c'est un indice certain. Cherche, mon vieux.

Il avait l'air si grave, si sérieux, si confaincu que je ne savais plus s'il plaisantait.

Je répondis :

— Voyons, Marchas, tu blagues ?

— Je ne blague jamais dans le service.

— Mais où diable veux-tu que j'en trouve, des femmes ?

— Où tu voudras. Il doit en rester deux ou trois dans le pays. Dévriche et apporte.

Je me lebai. Il faisait trop chaud debant ce feu. Marchas reprit :

— Beux-tu uve idée ?

— Oui.

— Ba trouber le curé.

— Le curé ? Pourquoi faire ?

— Inbite-le à soupper et prie-le d'amever uve femme.

— Le curé ! Uve femme ! Ah ! ah ! ah !

Marchas reprit abec uve extraordivaire grabité :

— Je ve ris pas. Ba trouber le curé, raconte-lui votre situation. Il doit s'embêter affreusement, il biendra. Mais dis-lui qu'il vous faut uve femme au minimum, uve femme comme il faut, bien entendu, puisque vous sommes tous des hommes du monde. Il doit convaître ses paroissienves sur le bout du doigt. S'il y en a uve possible pour vous, et si tu t'y prends bien, il te l'indiquera.

— Boyons, Marchas ? A quoi pensez-tu ?

— Mon cher Garens, tu peux faire ça très bien. Ce serait même très drôle. Nous sabons bibre, parbleu ! et vous serons d'uve distinction parfaite, d'un chic extrême. Nomme-vous à l'abbé, fais-le rire, attendris-le, séduis-le et décide-le !

— Non, c'est impossible.

Il rapprocha son fauteuil et, comme il convaissait mes côtés faibles, le gredin reprit :

— Songe donc comme ce serait crâve à faire et amusant à raconter. On en parlerait dans toute l'armée. Ça te ferait uve rude réputation.

J'hésitais, tenté par l'abenture. Il insista :

— Allons, mon petit Garens. Tu es chef de détachement, toi seul peux aller trouber le chef de l'Eglise en ce pays. Je t'en prie, bas-y. Je raconterai la chose en bers, dans la *Rebue des Deux-Mondes*, après la guerre, je te le promets. Tu dois bien ça à tes hommes. Tu les fais assez marcher depuis un mois.

Je me lebai en demandant :

— Où est le presbytère ?

— Tu prends la seconde rue à gauche. Au bout, tu trouberas une abenue ; et, au bout de l'abenue, l'église. Le presbytère est à côté.

Je sortais ; il me cria :

— Dis-lui le menu pour lui donner faim !

Je découbris sans peine la petite maison de l'ecclésiastique, à côté d'une grande bilaine église de briques. Je frappai à coups de poing dans la porte, qui n'abait ni sonnette ni marteau, et une boix forte demanda de l'intérieur :

— Qui ba là ?

Je répondis :

— Maréchal des logis de hussards.

J'entendis un bruit de berrous et de clef tournée, et je me troubai en face d'un grand prêtre à gros bentre, abec une poitrine de lutteur, des mains formidables sortant de manches retrousées, un teint rouge et un air brabe homme.

Je fis le salut militaire.

— Bonjour, monsieur le curé.

Il abait craint une surprise, une embûche de rôdeurs, et il sourit en répondant :

— Bonjour, mon ami ; entrez.

Je λe συiβιs dans uνe πetιτe chambre à παβés rouges, où brûλait un μaigre φeu, bien dιφφérent du brαsier de Mαrchαs.

Il μe μonτrα uνe chaise, et πuis μe dιt :

— Qu'y α-t-il πour βoτre σerβιce ?

— Monσieur λ'αbbé, πerμeττez-μoi d'αbord de μe πrésenτer.

Et je λui τendιs μα cαrτe.

Il λα reçut et λut à μι-βoix :

« Λe comτe de Gαrens. »

Je reπrιs :

— Nous σomμes ιcι onζe, μonσieur λ'αbbé, cinq en grand'gαrde et σιx inσταλλés chez un hαbιτant inconνu. Ces σιx-λà σe νomμent Gαrens, ιcι πrésent, Πierre de Mαrchαs, Λudoβιc de Πonderel, λe bαron d'Eτreillιs, Καrλ Μασσουλιgny, λe φils du πeinτre, et Joseph Herbon, un jeuνe μusιcien. Je βiens, en λeur νom et au μien, βous πrier de νous φaire λ'honνeur de σouπer αβec νous. C'eσt un σouπer des Rois, μonσieur λe curé, et νous βoudrions λe rendre un πeu gai.

Λe πrêτre σouriait. Il μurμurα :

— Il μe σembλe que ce n'eσt guère λ'occαsion de s'aμuser.

Je réπondιs :

— Nous νous bαττons τous λes jours, Monσieur. Quaτorζe de νos caμαrades σont μorτs deπuis un μois, et τrois σont reσtés παr τerre, hier encore. C'eσt λα guerre. Nous jouons νoτre βie à τout inστant, n'αβons-νous πas λe droit de λα jouer gaieμent ? Nous σomμes Φrançais, νous aiμons rιre, νous σαβons rιre παrτout. Nos πères riaient bien σur λ'échαφaud ! Ce σoir, νous βoudrions νous dégourdιr un πeu, en gens comμe il φaut, et νon πas en σoudards, βous μe comπrevez. Αβons-νous τort ?

Il réπondιt βιβeμent :

— Bous αβez raison, μon aμι, et j'αcceπte αβec grand πlaisır βotre inβıtation.

Il cria :

— Herμance !

Uve βieille πaysanve, τordue, rıdée, horrıble, αππarut et deμandα :

— Qué qui α ?

— Je ve dîve πas ıcı, μa φille.

— Où que βous dîvez donc ?

— Aβec MM. les husσards.

J'eus enβie de dıre : « Aμevez βotre bonve, πour βoir la tête de Marchas », μais je n'osai πoint.

Je reπrıs :

— Παrμι βos παroisσiens reστés dans le βillage, en βoyez-βous quelqu'un ou quelqu'uve que je πuisσe inβıter ausσı ?

Il hésıtα, chercha et déclarα :

— Non, πerσonve !

J'insıστai :

— Πerσonve !... Boyons, μonσieur le curé, cherchez. Ce σerait très galant d'αβoir des daμes. Je m'entends, des μénages ! Eστ-ce que je σais, μoi ? Le boulanger αβec σa φemμe, l'épicier, le... le... le... l'horloger... le... le cordonvier... le... le pharμacien αβec la pharμacienve... Nous αβons un bon reπas, du βin, et σerions enchantés de laisσer un bon σouβenır aux gens d'ıcı.

Le curé μédıta longτemπs encore, πuis πrononça αβec résolution :

— Non, πerσonve.

Je μe μıs à rıre :

— Σαcrιστι ! μονσιeur λe curé, c'eστ envuyeux de n'αβoir πας uνe reive, car νous αβons uνe φèβe. Boyons, cherchez. Il n'y α πας un μaire μarié, un αdjoint μarié, un conσeiller μunιcιπαλ μarié, un inστιτυteur μarié ?...

— Non, τoutes λes daμes σont πarties.

— Quoi, il n'y α πας dans τout λe πays uνe braβe bourgeoise αβec σon bourgeois de μarι, à qui νous πourrions φaire ce πλaisιr, car ce σerait un πλaisιr πour eux, un grand, dans λes cιrconστances πrésentes ?

Mais τout à coup λe curé σe μιt à rιre, d'un rιre βiolent qui λe σecouait τout entier, et il criait :

— Ah ! αh ! αh ! j'ai βotre αφφaire, Jésus, Marie, j'ai βotre αφφaire ! Ah ! αh ! αh ! νous αllons rιre, μes enφantτs, νous αllons rιre. Et eλles σeront bien conτentes, αllez, bien conτentes, αh ! αh !... Où gîtez-βous ?

J'exπlιquai λα μaison en λα décrιβant. Il comπrιt :

— Très bien. C'eστ λα προπriété de M. Bertin-Λαβaille. J'y σerai dans uνe deμι-heure αβec quatre daμes !! !... Ah ! αh ! αh ! quatre daμes !! !...

Il σortιt αβec μoi, riant τoujours, et μe quiττα, en répétant :

— Ça βα ; dans uνe deμι-heure, μaison Bertin-Λαβaille.

Je rentrai βιτe, très étonné, très intrιgué.

— Combien de couβerτs ? deμandα Marchas en m'απerceβant.

— Onζe. Nous σomμes σιx huσσards, πlus M. λe curé et quatre daμes.

Il φut στuπéφait. Je τriomphais.

Il répétait :

— Quatre daμes ! Tu dιs : quatre daμes ?

— Je dıs : quatre daμes.

— De βraies φemμes ?

— De βraies φemμes.

— Bıgre ! Mes comπlıμenτs !

— Je λes accepτe. Je λes μériτe.

Il quiττa son φauτeuil, ouβrıt λa πorτe et j'aπerçus uve beλλe vaππe blanche jetée sur uve longue τabλe autour de λaquelλe trois husσards en τabλier bλeu dısπosaient des aσσiettes et des βerres.

— Il y aurα des φemμes ! cria Marchas.

Et λes τrois homμes σe μırent à danσer en aππλaudısσant de τouτe λeur φorce.

Tout étαit πrêt. Nous αττendions. Nous αττendîμes πrès d'uve heure. Uve odeur délıcieuse de βoλailles rôties φλoττait dans τouτe λα μaison.

Un coup φraππé conτre λe βoλet vous σouλeβα τous en mêμe τemπs. Λe gros Πonderel courut ouβrır, et, au bout d'uve μivuτe à πeive, uve πetıτe bonve Σœur aππarut dans λ'encadreμent de λα πorτe. Eλλe étαit μaigre, rıdée, tiμıde, et σaλuait coup sur coup λes quatre husσards eφφarés qui λα regardaient entrer. Derrière eλλe, un bruit de bâτons μarτeλait λe πaβé du βesτıbuλe, et dès qu'eλλe eut πénétré dans λe σaλon, j'aπerçus, λ'uve suiβant λ'autre, trois βieilles têtes en bonvet bλanc, qui s'en βevaient en σe baλançant αβec des μouβemenτs dıφφérenτs, λ'uve chαβırant à droiτe, τandıs que λ'autre chαβırait à gauche. Et, τrois bonves φemμes σe πrésentèrent, boiτant, τraîvant λα jambe, eστroπiées παr λes μaλadies et déφormées παr λα βieilleσσe, trois inφırμes hors de σerβıce, λes trois σeuλes πensionvaires caπabλes de

marcher encore de l'établissement hospitalier que dirigeait la Sœur Saint-Bevoît.

Elle s'était retournée bers ses inbalides, pleine de sollicitude pour elles ; puis, boyant mes galons de maréchal des logis, elle me dit :

— Je bous remercie bien, monsieur l'officier, d'aboir pensé à ces pauvres femmes. Elles ont bien peu de plaisir dans la bie, et c'est pour elles en même temps un grand bonheur et un grand honneur que bous leur faites.

J'aperçus le curé, resté dans l'ombre du couloir et qui riait de tout son cœur. A mon tour, je me mis à rire, en regardant surtout la tête de Marchas. Puis montrant des sièges à la religieuse :

— Asseyez-bous, ma Sœur ; vous sommes très fiers et très heureux que bous ayez acceptté votre modeste inbitation.

Elle prit trois chaises contre le mur, les aligna debant le feu, y conduisit ses trois bonnes femmes, les plaça dessus, leur ôta leurs canves et leurs châles qu'elle alla déposer dans un coin ; puis, désignant la première, une maigre à bentre énorme, une hydropique assurément :

— Celle-là est la mère Paumelle, dont le mari s'est tué en tombant d'un toit, et dont le fils est mort en Afrique. Elle a soixante-deux ans.

Puis elle désigna la seconde, une grande dont la tête trembLait sans cesse :

— Celle-là est la mère Jean-Jean, âgée de soixante-sept ans. Elle n'y boit plus guère, ayant eu la figure flambée dans un incendie et la jambe droite brûlée à moitié.

Elle vous montra, enfin, la troisième, une espèce de vaive, avec des yeux saillants, qui roulaient de tous les côtés, ronds et stupides.

— C'est la Putois, une invocente. Elle est âgée de quarante-quatre ans seulement.

J'avais salué les trois femmes comme si on m'eût présenté à des Altesses Royales, et, me tournant vers le curé :

— Vous êtes, monsieur l'abbé, un homme précieux, à qui nous devrons tous ici de la reconnaissance.

Tout le monde riait, en effet, hormis Marchas, qui semblait furieux.

— Notre Sœur Saint-Nevoît est serbie ! cria tout à coup Karl Massouligny.

Je la fis passer devant avec le curé, puis je soulevai la mère Paumelle, dont je pris le bras et que je traînai dans la pièce boisine, non sans peine, car son ventre ballonné semblait plus pesant que du fer.

Le gros Ponderel enleva la mère Jean-Jean, qui gémissait pour avoir sa béquille ; et le petit Joseph Herbon durigea l'idiote, la Putois, vers la salle à manger, pleine d'odeur de viandes.

Dès que vous fûmes en face de vos assiettes, la Sœur tapa trois coups dans ses mains, et les femmes firent, avec la précision de soldats qui présentent les armes, un grand signe de croix rapide. Puis le prêtre prononça, lentement, les paroles latines du *Benedicite*.

On s'assit, et les deux poules parurent, apportées par Marchas, qui voulait servir pour ne point assister en convive à ce repas ridicule.

Mais je criai : « Βιτε λε chamπagne ! » Un bouchon σαυτα αβec un bruit de πιστολet qu'on décharge, et, μαλgré λα résιστance du curé et de λα bonνe Σœur, λes τrois huσσards ασσις à côté des τrois inφιrμes λeur βersèrent de φorce dans λα bouche λeurs τrois βerres πλeins.

Μασσουλιgny, qui αβait λα φaculté d'êτre chez λui παrτout et à λ'aise αβec τout λe μonde, φaisait λα cour à λα mère Παuμελλe de λα φaçon λα πλus drôλe. Λ'hydroπique, dont λ'huμeur étaιt reστée gaie, μαλgré σes μαλheurs, λui réπondait en bαdivant αβec uνe βoix de φausσet qui σembλait φactice, et eλλe riait σι φort des πλaisanτeries de σon βoisin que σon gros βeντre σembλait πrêt à μonτer et à rouλer sur λα τaβλe. Λe πetιt Herbon αβait enτreπrιs sérieuseμent de grιser λ'ιdioτe et λe baron d'Eτreilliς, qui n'αβait πas λ'eσπrιt αλerτe, inτerrogeait λα Jean-Jean σur λα βie, λes haβiτudes et λe règλeμent de λ'hoσπice.

Λα reλigieuse, eφφarée, criait à Μασσουλιgny :

— Oh ! oh ! βous αλλez λα rendre μαλade ; νe λα φaiτes πas rιre comμe ça, je βous en πrie, Monσieur. Oh ! Monσieur...

Πuis eλλe σe λeβait et σe jeτait σur Herbon πour λui αrracher des μains un βerre πλein qu'il βιdait πreστeμent, enτre λes λèβres de λα Πuτois.

Et λe curé riait à σe τordre, réπétait à λα Σœur :

— Λaiσσez donc, πour uνe φois, ça νe λeur φait πas de μaλ. Λaiσσez donc.

Aπrès λes deux πouλes, on αβait μangé λe cavard, φλanqué des τrois πιgeons et du μerλe ; et λ'oie παrut, φuμanτe, dorée, réπandant uνe odeur chaude de βiande rισσolée et grασσe.

Λα Παuμελλe, qui s'aνiμait, bαττιt des μains ; λα Jean-Jean ceσσα de réπondre aux queστions νombreuses du baron, et λα Πuτois

πουσσα des grogneμεντς de joie, μοitié crις et μοitié σουπιrs, comμe φont λes πετιτς enφαντς à qui on μοντre des bonbons.

— Πermεττez-βous, dιt λe curé, que je μe charge de cet aνiμαλ. Je m'entends comμe πersonνe à ces oπérations-λà.

— Mais certaiνeμent, μonσieur λ'αbbé.

Et λα Sœur dιt :

— Σι on ouβrait un πeu λα φenêtre ? Eλλes ont τrop chaud. Je σuis sûre qu'eλλes σeront μaλades.

Je μe τournai βers Marchas :

— Ouβre λα φenêtre uνe μiνute.

Il λ'ouβrιt, et λ'air φroid du dehors entrα, φιt βaciller λes φλamμes des bougies et τournoyer λα φuμée de λ'oie, dont λe πrêtre, uνe σerβiettе au cou, σouλeβait λes ailes αβec σcience.

Nous λe regardions φaire, σans παrλer μaintenant, intéreσσés παr λe τraβail αλléchant de σes μains, σaisιs d'un revouβeau d'αππétιt à λα βue de cettе grosσe bêtе dorée, dont λes μembres τombaient λ'un αprès λ'autre dans λα σauce bruνe, au φond du πλαt.

Et τout à coup, au μilieu de ce σilence gourμand qui νous τenait αττentιφs, entrα, παr λα φenêtre ouβertе, λe bruit λointain d'un coup de φeu.

Je φus debout σι βιtе, que μa chaise roulα derrière μoi ; et je criai :

— Tout λe μonde à cheβαλ ! Toi, Marchas, τu βas πrendre deux homμes et αλλer aux νouβelλes. Je t'αττends ιcι dans cinq μiνutes.

Et πendant que λes τrois caβαliers s'éloignaient au gαlop dans λα νuit, je μe μιs en σelλe αβec μes deux autres huσσards, deβant λe πerron de λα βilla, τandιs que λe curé, λα Sœur et λes τrois bonνes φemμes μontraient aux φenêtres λeurs têtes eφφarées.

On n'entendait plus rien, qu'un aboiement de chien dans la campagne. La pluie battait cessé ; il faisait froid, très froid. Et bientôt, je distinguai de nouveau le galop d'un cheval, d'un seul cheval qui revenait.

C'était Marchas. Je lui criai :

— Eh bien ?

Il répondit :

— Rien du tout, François a blessé un bieux paysan, qui refusait de répondre au : « Qui bive ? » et qui continuait d'abancer, malgré l'ordre de passer au large. On l'apporte, d'ailleurs. Nous berrons ce que c'est.

J'ordonnai de remettre les chevaux à l'écurie et j'enboyai mes deux soldats au devant des autres, puis je rentrai dans la maison.

Alors le curé, Marchas et moi, nous descendîmes un matelas dans le salon pour y déposer le blessé ; la Sœur, déchirant une serbiette, se mit à faire de la charpie, tandis que les trois femmes énerdues restaient assises dans un coin.

Bientôt, je distinguai un bruit de sabres, traînés sur la route ; je pris une bougie pour éclairer les hommes qui revenaient ; et ils parurent, portant cette chose iverte, molle, longue et sinistre, que devient un corps humain quand la bie ne le soutient plus.

On déposa le blessé sur le matelas préparé pour lui ; et je bis du premier coup d'œil que c'était un moribond.

Il râlait et crachait du sang qui coulait des coins de ses lèbres, chassé de sa bouche à chacun de ses hoquets. L'homme en était couvert ! Ses joues, sa barbe, ses cheveux, son cou, ses bêtements, semblaient en avoir été frottés, avoir été baignés dans une cuve rouge. Et ce sang s'était figé sur lui, était devenu terne, mêlé de boue, horrible à boir.

Le vieillard, enveloppé dans une grande limousine de berger, entr'ouvrait par moments ses yeux mornes, éteints, sans pensée, qui paraissaient stupides d'étonnement, comme ceux des bêtes que le chasseur tue et qui le regardent, tombées à ses pieds, aux trois quarts mortes déjà, abruties par la surprise et par l'épouvante.

Le curé s'écria :

— Ah ! c'est le père Placide, le vieux pasteur des Moulins. Il est sourd, le pauvre, et n'a rien entendu. Ah ! mon Dieu ! vous avez tué ce malheureux !

La Sœur avait écarté la blouse et la chemise, et regardait au milieu de la poitrine un petit trou violet qui ne saignait plus.

— Il n'y a rien à faire, dit-elle.

Le berger, haletant affreusement, crachait toujours du sang avec chacun de ses derniers souffles, et on entendait dans sa gorge, jusqu'au fond de ses poumons, un gargouillement sinistre et continu.

Le curé, debout au-dessus de lui, levait sa main droite, décrivit le signe de la croix et prononça, d'une voix lente et solennelle, les paroles latines qui lavent les âmes.

Avant qu'il les eût achevées, le vieillard fut agité d'une courte secousse, comme si quelque chose devait de se briser en lui. Il ne respirait plus. Il était mort.

M'étant retourné, je vis un spectacle plus effrayant que l'agonie de ce misérable : les trois vieilles, debout, serrées l'une contre l'autre, hideuses, grimaçaient d'angoisse et d'horreur.

Je m'approchai d'elles, et elles se mirent à pousser des cris aigus, en essayant de se sauver, comme si j'allais les tuer aussi.

Λα Jean-Jean, que σα jambe brûλée νe πorτait πλus, τombα τout de σon λong πar τerre.

Λα Sœur Saint-Bevoît, αbandonvant λe μort, courut βers σes inφirμes, et σans un μot πour μoi, σans un regard, λes couβrıt de λeurs châλes, λeur donνα λeurs béquilles, λes πousσα βers λα πorτe, λes φıt sortır et dısπarut αβec ellες dans λα νuit πroφonde, σı νoire.

Je comπrıs que je νe πouβais μême λes φaire αccomπagner πar un husσard, car λe σeuλ bruit du σabre λes eût αφφolées.

Λe curé regardait τoujours λe μort.

S'étant enφin reτourνé βers μoi :

— Ah ! queλλe βilaive chose, dıt-il.

AU BOIS

Le maire allait se mettre à table pour déjeuner quand on le prévint que le garde champêtre l'attendait à la mairie avec deux prisonniers.

Il s'y rendit aussitôt, et il aperçut en effet son garde champêtre, le père Hochedur, debout et surveillant d'un air sévère un couple de bourgeois mûrs.

L'homme, un gros père, à nez rouge et à cheveux blancs, semblait accablé ; tandis que la femme, une petite mère endimanchée, très ronde, très grasse, aux joues luisantes, regardait d'un œil de défi l'agent de l'autorité qui les avait capturés.

Le maire demanda :

— Qu'est-ce que c'est, père Hochedur ?

Le garde champêtre fit sa déposition.

Il était sorti le matin, à l'heure ordinaire, pour accomplir sa tournée du côté des bois Champioux jusqu'à la frontière d'Argenteuil. Il n'avait rien remarqué d'insolite dans la campagne sinon qu'il faisait beau temps et que les blés allaient bien, quand le fils aux Bredel, qui buvait sa bigne, avait crié :

— Hé, père Hochedur, allez boire au bord du bois, au premier taillis, vous y trouverez une couple de pigeons qu'ont bien cent trente ans à eux deux.

Il était parti dans la direction indiquée ; il était entré dans le fourré et il avait entendu des paroles et des soupirs qui lui firent supposer un flagrant délit de mauvaises mœurs.

Donc, αβançant συr σes gevoux et συr σes µains comµe πour συrπrendre un braconvier, il αβait αππréhendé λe couπλe πrésent au µoµent où il s'αbandonvait à σon inστinct.

Λe µaire στuπéφait conσidéra λes couπabλes. Λ'homµe comπtait bien σoixanτe ans et λα φemµe au µoins cinquanτe-cinq.

Il σe µit à λes inτerroger, en comµençant παr λe µâλe, qui réπondait d'uve βoix σi φaibλe qu'on λ'enτendait à πeive.

— Bοτre vom.

— Νιcoλas Beaurain.

— Bοτre πroφeσσion.

— Mercier, rue des Mαrτyrs, à Παrιs.

— Qu'eσt-ce que βous φaisiez dans ce bois ?

Λe µercier deµeura µuet, λes yeux baiσσés συr σon gros βenτre, λes µains à πλat συr σes cuiσσes.

Λe µaire reπrιt :

— Niez-βous ce qu'αφφirµe λ'αgent de λ'autoriτé µuvιciπαλe ?

— Non, Monσieur.

— Αλors, βous αβouez ?

— Oui, Monσieur.

— Qu'αβez-βous à dιre πour βοτre déφenσe ?

— Rien, Monσieur.

— Où αβez-βous rencontré βοτre comπλice ?

— C'eσt µα φemµe, Monσieur.

— Bοτre φemµe ?

— Oui, Monσieur.

— Αλors... αλors... βous ve βiβez donc πas enσembλe... à Παrιs ?

— Παrdon, Monσieur, vous βiβons enσembλe !

— Mais... αlors... βous êtes φou, tout à φait φou, μon cher Monσieur, de βevır βous φaire πincer ainσı, en πlein champ, à dıx heures du μatin.

Λe μercier σembλait πrêt à πleurer de honτe. Il μurμura :

— C'eσt elle qui α βouλu ça ! Je λui dısais bien que c'était στuπıde. Mais quand uve φemμe α quelque chose dans λa tête... βous σaβez... elle ne λ'α πas ailleurs.

Λe μaire, qui aiμait λ'eσπrıt gauλois, σourıt et réπlıqua :

— Dans βotre cas, c'eσt le conτraire qui aurait dû αβoir λieu. Bous ne σeriez πas ıcı σı elle ne λ'αβait eu que dans λa tête.

Αlors uve colère σaisıt M. Beaurain, et σe tourvant βers σa φemμe :

— Bois-tu où tu nous as μevés αβec τa poésie ? Hein, y σomμes-nous ? Et nous ırons deβant les trıbuvaux, μaintevant, à notre âge, pour αttentat aux μœurs ! Et il nous φaudra φerμer boutique, βendre λa clientèle et changer de quartier ! Y σomμes-nous ?

Mμe Beaurain σe λeβa, et, σans regarder σon μarı, elle s'exπlıqua σans embarras, σans βaive πudeur, πresque σans hésıtation.

— Mon Dieu, μonσieur le μaire, je σais bien que nous σomμes rıdıcules. Bouλez-βous μe perμettre de πlaider μa cause comμe un αβocat, ou μieux comμe uve πauβre φemμe ; et j'eσpère que βous βoudrez bien nous renβoyer chez nous, et nous épargner λa honτe des πourσuites.

« Autreφois, quand j'étais jeuve, j'ai φait λa convaisσance de M. Beaurain dans ce πays-cı, un diμanche. Il était emπloyé dans un μagasin de μercerie ; μoi j'étais deμoiselle dans un μagasin de conφections. Je μe rappelle de ça comμe d'hier. Je βevais πasser

les dimanches ici, de temps en temps, avec une amie, Rose Lebêque, avec qui j'habitais rue Pigalle. Rose avait un bon ami, et moi pas. C'est lui qui vous conduisait ici. Un samedi, il m'annonça, en riant, qu'il amènerait un camarade le lendemain. Je compris bien ce qu'il voulait ; mais je répondis que c'était inutile. J'étais sage, Monsieur.

« Le lendemain donc, nous avons trouvé au chemin de fer Monsieur Beaurain. Il était bien de sa personne à cette époque-là. Mais j'étais décidée à ne pas céder, et je ne cédai pas non plus.

« Nous voici donc arrivés à Bezons. Il faisait un temps superbe, de ces temps qui vous chatouillent le cœur. Moi, quand il fait beau, aussi bien maintenant qu'autrefois, je deviens bête à pleurer, et quand je suis à la campagne je perds la tête. La verdure, les oiseaux qui chantent, les blés qui remuent au vent, les hirondelles qui vont si vite, l'odeur de l'herbe, les coquelicots, les marguerites, tout ça me rend folle ! C'est comme le champagne quand on n'en a pas l'habitude !

« Donc il faisait un temps superbe, et doux, et clair, qui vous entrait dans le corps par les yeux en regardant et par la bouche en respirant. Rose et Simon s'embrassaient toutes les minutes ! Ça me faisait quelque chose de les voir. M. Beaurain et moi nous marchions derrière eux, sans guère parler. Quand on ne se connaît pas on ne trouve rien à se dire. Il avait l'air timide, ce garçon, et ça me plaisait de le voir embarrassé. Nous voici arrivés dans le petit bois. Il y faisait frais comme dans un bain, et tout le monde s'assit sur l'herbe. Rose et son ami me plaisantaient sur ce que j'avais l'air sévère ; vous comprenez bien que je ne pouvais pas être autrement. Et puis voilà qu'ils recommencent à s'embrasser sans plus se gêner que si nous n'étions pas là ; et puis ils se sont parlé tout bas ; et puis ils se sont levés et ils sont

partis dans les feuilles sans rien dire. Jugez quelle sotte figure je faisais, moi, en face de ce garçon que je boyais pour la première fois. Je me sentais tellement confuse de les boir partir ainsi que ça me donna du courage ; et je me suis mise à parler. Je lui demandai ce qu'il faisait ; il était commis de mercerie, comme je bous l'ai appris tout à l'heure. Nous causâmes donc quelques instants ; ça l'enhardit, lui, et il boulut prendre des pribautés, mais je le remis à sa place, et roide, encore. Est-ce pas brai, monsieur Beaurain ? »

M. Beaurain, qui regardait ses pieds abec confusion, ne répondit pas.

Elle reprit : « Alors il a compris que j'étais sage, ce garçon, et il s'est mis à me faire la cour gentiment, en honnête homme. Depuis ce jour il est rebenu tous les dimanches. Il était très amoureux de moi, Monsieur. Et moi aussi je l'aimais beaucoup, mais là, beaucoup ! c'était un beau garçon, autrefois.

« Bref, il m'épousa en septembre et nous prîmes notre commerce rue des Martyrs.

« Ce fut dur pendant des années, Monsieur. Les affaires n'allaient pas ; et nous ne poubions guère nous payer des parties de campagne. Et puis, nous en abions perdu l'habitude. On a autre chose en tête ; on pense à la caisse plus qu'aux fleurettes, dans le commerce. Nous bieillissions, peu à peu, sans nous en aperceboir, en gens tranquilles qui ne pensent plus guère à l'amour. On ne regrette rien tant qu'on ne s'aperçoit pas que ça bous manque.

« Et puis, Monsieur, les affaires ont mieux été, nous nous sommes rassurés sur l'abenir ! Alors, boyez-bous, je ne sais pas trop ce qui s'est passé en moi, non, braiment, je ne sais pas !

« Boilà que je me suis remise à rêver comme une petite pensionnaire. La bue des boiturettes de fleurs qu'on traîne dans les rues me tirait les larmes. L'odeur des biolettes venait me chercher à mon fauteuil, derrière ma caisse, et me faisait battre le cœur ! Alors je me lebais et je m'en venais sur le pas de ma porte pour regarder le bleu du ciel entre les toits. Quand on regarde le ciel dans une rue, ça a l'air d'une rivière, d'une longue rivière qui descend sur Paris en se tortillant ; et les hirondelles passent dedans comme des poissons. C'est bête comme tout, ces choses-là, à mon âge ! Que boulez-bous, Monsieur, quand on a trabaillé toute sa bie, il bient un moment où on s'aperçoit qu'on aurait pu faire autre chose, et, alors, on regrette, oh ! oui, on regrette ! Songez donc que, pendant bingt ans, j'aurais pu aller cueillir des baisers dans les bois, comme les autres, comme les autres femmes. Je songeais comme c'est bon d'être couché sous les feuilles en aimant quelqu'un ! Et j'y pensais tous les jours, toutes les nuits ! Je rêbais de clairs de luve sur l'eau jusqu'à aboir enbie de me voyer.

« Je n'osais pas parler de ça à M. Beaurain dans les premiers temps. Je sabais bien qu'il se moquerait de moi et qu'il me renberrait bendre mon fil et mes aiguilles ! Et puis, à brai dire, M. Beaurain ne me disait plus grand chose ; mais en me regardant dans ma glace, je comprenais bien aussi que je ne disais plus rien à personne, moi !

« Donc, je me décidai et je lui proposai une partie de campagne au pays où nous nous étions connus. Il accepta sans défiance et nous boici arribés, ce matin, bers les neuf heures.

« Moi je me sentis toute retournée quand je suis entrée dans les blés. Ça ne bieillit pas, le cœur des femmes ! Et, brai, je ne boyais plus mon mari tel qu'il est, mais bien tel qu'il était autrefois ! Ça, je bous le jure, Monsieur. Brai de brai, j'étais grise.

Je me mis à l'embrasser ; il en fut plus étonné que si j'avais voulu l'assassiner. Il me répétait : « Mais tu es folle. Mais tu es folle, ce matin. Qu'est-ce qui te prend ?... » Je ne l'écoutais pas, moi, je n'écoutais que mon cœur. Et je le fis entrer dans le bois... Et voilà !... J'ai dit la vérité, monsieur le maire, toute la vérité. »

Le maire était un homme d'esprit. Il se leva, sourit, et dit : « Allez en paix, Madame, et ne péchez plus... sous les feuilles. »

UNE FAMILLE

J'allais revoir mon ami Simon Radevin que je n'avais point aperçu depuis quinze ans.

Autrefois c'était mon meilleur ami, l'ami de ma pensée, celui avec qui on passe les longues soirées tranquilles et gaies, celui à qui on dit les choses intimes du cœur, pour qui on trouve, en causant doucement, les idées rares, vives, ingénieuses, délicates, nées de la sympathie même qui excite l'esprit et le met à l'aise.

Pendant bien des années nous ne nous étions guère quittés. Nous avions bécu, voyagé, songé, rêvé ensemble, aimé les mêmes choses d'un même amour, admiré les mêmes livres, compris les mêmes œuvres, frémi des mêmes sensations, et si souvent ri des mêmes êtres que nous nous comprenions complètement, rien qu'en échangeant un coup d'œil.

Puis il s'était marié. Il avait épousé tout à coup une fillette de province venue à Paris pour chercher un fiancé. Comment cette petite blondasse, maigre, aux mains niaises, aux yeux clairs et vides, à la voix fraîche et bête, pareille à cent mille poupées à marier, avait-elle cueilli ce garçon intelligent et fin ? Peut-on comprendre ces choses-là ? Il avait sans doute espéré le bonheur, lui, le bonheur simple, doux et long entre les bras d'une femme bonne, tendre et fidèle ; et il avait entrevu tout cela, dans le regard transparent de cette gamine aux cheveux pâles.

Il n'avait pas songé que l'homme actif, vivant et vibrant, se fatigue de tout dès qu'il a saisi la stupide réalité, à moins qu'il ne s'abrutisse au point de ne plus rien comprendre.

Comment allais-je le retrouver ? Toujours vif, spirituel, rieur et enthousiaste, ou bien endormi par la vie provinciale ? Un homme peut changer en quinze ans !

Le train s'arrêta dans une petite gare. Comme je descendais de wagon, un gros, très gros homme, aux joues rouges, au ventre rebondi, s'élança vers moi, les bras ouverts, en criant : « Georges. » Je l'embrassai, mais je ne l'avais pas reconnu. Puis je murmurai stupéfait : « Cristi, tu n'as pas maigri. » Il répondit en riant : « Que veux-tu ? La bonne vie ! la bonne table ! les bonnes nuits ! Manger et dormir voilà mon existence ! »

Je le contemplai, cherchant dans cette large figure les traits aimés. L'œil seul n'avait point changé ; mais je ne retrouvais plus le regard et je me disais : « S'il est vrai que le regard est le reflet de la pensée, la pensée de cette tête-là n'est plus celle d'autrefois, celle que je connaissais si bien. »

L'œil brillait pourtant, plein de joie et d'amitié ; mais il n'avait plus cette clarté intelligente qui exprime, autant que la parole, la valeur d'un esprit.

Tout à coup, Simon me dit :

— Tiens, voici mes deux aînés.

Une fillette de quatorze ans, presque femme, et un garçon de treize ans, vêtu en collégien, s'avancèrent d'un air timide et gauche.

Je murmurai : « C'est à toi ? »

Il répondit en riant : « Mais, oui.

— Combien en as-tu donc ?

— Cinq ! Encore trois restés à la maison !

Il avait répondu cela d'un air fier, content, presque triomphant ; et moi je me sentais saisi d'une pitié profonde, mêlée

d'un βague μépris, pour ce reproducteur orgueilleux et naïφ qui passait ses nuits à φaire des enφants entre deux sommes, dans sa μaison de proβince, comμe un lapin dans une cage.

Je μontai dans une βoiture qu'il conduisait lui-mêμe et nous βoici partis à traβers la βille, triste βille, somnolente et terne où rien ne reμuait par les rues, sauφ quelques chiens et deux ou trois bonnes. De temps en temps, un boutiquier, sur sa porte, ôtait son chapeau ; Simon rendait le salut et nomμait l'homme pour me prouβer sans doute qu'il connaissait tous les haβitants par leur nom. La pensée me βint qu'il songeait à la députation, ce rêβe de tous les enterrés de proβince.

On eut βite traβersé la cité, et la βoiture entra dans un jardin qui aβait des prétentions de parc, puis s'arrêta deβant une μaison à tourelles qui cherchait à passer pour château.

— Boilà μon trou, disait Simon, pour obtenir un compliμent.

Je répondis :

— C'est délicieux.

Sur le perron, une daμe apparut, parée pour la βisite, coiφφée pour la βisite, aβec des phrases prêtes pour la βisite. Ce n'était plus la φillette blonde et φade que j'aβais βue à l'église quinze ans plus tôt, μais une grosse daμe à φalbalas et à φrisons, une de ces daμes sans âge, sans caractère, sans élégance, sans esprit, sans rien de ce qui constitue une φemμe. C'était une mère, enφin, une grosse mère baναle, la pondeuse, la poulivière humaive, la μachive de chair qui procrée sans autre préoccupation dans l'âμe que ses enφants et son liβre de cuisive.

Elle me souhaita la bienβevue et j'entrai dans le βestiβule où trois μioches alignés par rang de taille semblaient placés là pour une reβue comμe des pompiers deβant un μaire.

Je dis :

— Ah ! ah ! boici les autres ?

Simon, radieux les nomma « Jean, Sophie et Gontran ».

La porte du salon était ouberte. J'y pénétrai et j'aperçus au fond d'un fauteuil quelque chose qui tremblotait, un homme, un bieux homme paralysé.

Madame Radebin s'abança :

— C'est mon grand-père, monsieur. Il a quatre-bingt-sept ans.

Puis elle cria dans l'oreille du bieillard tréпidant : « C'est un ami de Simon, papa. » L'ancêtre fit un effort pour me dire bonjour et il bagit : « Oua, oua, oua » en agitant sa main. Je répondis : « Bous êtes trop aimable, Monsieur, » et je tombai sur un siège.

Simon bevait d'entrer ; il riait :

— Ah ! ah ! tu as fait la convaissance de bon papa. Il est impayable, ce bieux ; c'est la distraction des enfants. Il est gourmand, mon cher, à se faire mourir à tous les repas. Tu ne te figures point ce qu'il mangerait si on le laissait libre. Mais tu berras, tu berras. Il fait de l'œil aux plats sucrés comme si c'étaient des demoiselles. Tu n'as jamais rien rencontré de plus drôle, tu berras tout à l'heure.

Puis on me conduisit dans ma chambre, pour faire ma toilette, car l'heure du dîver approchait. J'entendais dans l'escalier un grand piétivement et je me retourvai. Tous les enfants me suibaient en procession, derrière leur père, sans doute pour me faire honveur.

Ma chambre donvait sur la plaive, uve plaive sans fin, toute vue, un océan d'herbes, de blés et d'aboive, sans un bouquet d'arbres vi un coteau, image saisissante et triste de la bie qu'on debait mever dans cette maison.

Uve cloche sonva. C'était pour le dîver. Je descendis.

Mme Radebin prit mon bras d'un air cérémonieux et on passa dans la salle à manger. Un domestique roulait le fauteuil du vieux qui, à peine placé debant son assiette, promena sur le dessert un regard avide et curieux en tournant avec peine, d'un plat vers l'autre, sa tête branlante.

Alors Simon se frotta les mains : « Tu vas t'amuser, » me dit-il. Et tous les enfants, comprenant qu'on allait me donner le spectacle de grand-papa gourmand, se mirent à rire en même temps, tandis que leur mère souriait seulement en haussant les épaules.

Radebin se mit à hurler vers le vieillard en formant porte-voix de ses mains.

— Nous avons ce soir de la crème au riz sucré.

La face ridée de l'aïeul s'illumina et il trembla plus fort de haut en bas, pour indiquer qu'il avait compris et qu'il était content.

Et on commença à dîner.

« Regarde, » murmura Simon. Le grand-père n'aimait pas la soupe et refusait d'en manger. On l'y forçait, pour sa santé ; et le domestique lui enfonçait de force dans la bouche la cuiller pleine, tandis qu'il souffla avec énergie, pour ne pas avaler le bouillon rejeté ainsi en jet d'eau sur la table et sur ses voisins.

Les petits enfants se tordaient de joie tandis que leur père, très content, répétait : « Est-il drôle, ce vieux ? »

Et tout le long du repas on ne s'occupa que de lui. Il dévorait du regard les plats posés sur la table ; et de sa main follement agitée essayait de les saisir et de les attirer à lui. On les posait presque à portée pour voir ses efforts éperdus, son élan tremblotant vers eux, l'appel désolé de tout son être, de son œil, de sa bouche, de son nez qui les flairait. Et il bavait d'envie

σur σα σerβiettτe en πousσant des grogneμentτs iνartιculés. Et τoutτe λα φaμille σe réjouisσait de ce σuππlιce odieux et grotesque.

Πuis on λui σerβait σur σon aσσiettτe un τout πetιt μorceau qu'il μangeait αβec uνe gλoutonverie φiébreuse, πour αβoir πλus βιτe autre chose.

Quand αrrιβα λe rιz σucré, il eut πresque uνe conβuλsion. Il gémισσait de désιr.

Gontran λui cria : « Bous αβez τrop μangé, βous n'en aurez πas. » Et on φιt σemblant de νe λui en πoint donνer.

Aλors il σe μιt à πleurer. Il πleurait en τrembλant πλus φort, τandιs que τous λes enφantτs riaient.

On λui αππortα enφin σα πart, uνe τoutτe πetιτe πart ; et il φιt, en μangeant λα πreμière bouchée de λ'entreμetτs, un bruit de gorge coμique et gλouton, et un μouβeμent du cou πareil à celui des cavards qui αβaλent un μorceau τrop gros.

Πuis, quand il eut φinι, il σe μιt à τrépιgner πour en obτenιr encore.

Πrιs de πitié deβant λα τorτure de ce Tanτaλe αττendrισσant et rιdιculе, j'imπlorai πour λui : « Boyons, donνe-λui encore un πeu de rιz ? »

Σiμon réπondιt : « Oh ! νon, μon cher, s'il μangeait τrop, à σon âge, ça πourrait λui φaire μaλ. »

Je μe τus, rêβant σur cettτe πaroλe. O μoraλe, ô λogique, ô σageσσe ! A σon âge ! Donc, on λe πriβait du σeuλ πlaisιr qu'il πouβait encore goûter, πar σouci de σa σanτé ! Σa σanτé ! qu'en φerait-il, ce débrιs iνertτe et τrembλotant ? On μénageait σes jours, coμme on dιt ? Σes jours ? Combien de jours, dιx, βingt, cinquanτe ou cent ? Πourquoi ? Πour λui ? ou πour conσerβer πλus

λongτemπs à λα φaμille λe σπecτaclе de σα gourμandıse imπuiσσanτe ?

Il n'αβait πλus rien à φaire en ceττe βie, πλus rien. Un σeuλ désır λui reστait, uve σeuλe joie ; πourquoi ve πas λui donver entièreμent ceττe joie dervière, λα λui donver jusqu'à ce qu'il en μourût.

Πuis, απrès uve λongue πartie de cartes, je μontai dans μα chambre πour μe coucher : j'étais τrιστe, τrιστe, τrιστe !

Et je μe μıs à μα φenêtre. On n'entendait rien au dehors qu'un très léger, très doux, très jolι gaζouilleμent d'oiseau dans un arbre, queλque πart. Cet oiseau deβait chanter ainσι, à βoix bασσe, dans λα vuit, πour bercer σα φeμeλλe endorμie σur σes œuφs.

Et je πenσai aux cinq enφants de μon πauβre aμι, qui deβait ronφler μaintevant aux côtés de σα βilaive φemμe.

JOSEPH

Elles étaient grises, tout à fait grises, la petite baronne Andrée de Fraisières et la petite comtesse Noëmi de Gardens.

Elles avaient dîné en tête-à-tête, dans le salon bitré qui regardait la mer. Par les fenêtres ouvertes, la brise molle d'un soir d'été entrait, tiède et fraîche en même temps, une brise savoureuse d'océan. Les deux jeunes femmes, étendues sur leurs chaises longues, buvaient maintenant de minute en minute une goutte de chartreuse en fumant des cigarettes, et elles se faisaient des confidences intimes, des confidences que seule cette jolie ibresse inattendue poussait amener sur leurs lèbres.

Leurs maris étaient retournés à Paris dans l'après-midi, les laissant seules sur cette petite plage déserte qu'ils avaient choisie pour éviter les rôdeurs galants des stations à la mode. Absents cinq jours sur sept, ils redoutaient les parties de campagne, les déjeuvers sur l'herbe, les leçons de natation et la rapide familiarité qui naît dans le désœuvrement des villes d'eaux. Dieppe, Etretat, Trouville leur paraissant donc à craindre, ils avaient loué une maison bâtie et abandonnée par un original dans le vallon de Roqueville, près Fécamp, et ils avaient enterré là leurs femmes pour tout l'été.

Elles étaient grises. Ne sachant qu'inventer pour se distraire, la petite baronne avait proposé à la petite comtesse un dîner fin, au champagne. Elles s'étaient d'abord beaucoup amusées à cuisiner elles-mêmes ce dîner ; puis elles l'avaient mangé avec gaieté en buvant fermé pour calmer la soif qu'avait éveillée dans leur gorge la chaleur des fourneaux. Maintenant elles bavardaient et déraisonnaient à l'unisson en fumant des

cıgarettes et en se gargarısant doucement avec la chartreuse. Braiment, elles ne savaient plus du tout ce qu'elles dısaient.

La comtesse, les jambes en l'air sur le dossier d'une chaise, était plus partie encore que son amie.

— Pour finır une soirée comme celle-là, dısait-elle, il nous faudrait des amoureux. Sı j'avais prévu ça tantôt, j'en aurais fait venır deux de Parıs et je t'en aurais cédé un...

— Moi, reprıt l'autre, j'en trouve toujours ; même ce soir, sı j'en voulais un, je l'aurais.

— Allons donc ! A Roqueville, ma chère ? un paysan, alors.

— Non, pas tout à fait.

— Alors, raconte-moi.

— Qu'est-ce que tu veux que je te raconte ?

— Ton amoureux ?

— Ma chère, moi je ne peux pas vıvre sans être aimée. Sı je n'étais pas aimée, je me croirais morte.

— Moi aussı.

— N'est-ce pas ?

— Oui. Les hommes ne comprenvent pas ça ! vos marıs surtout !

— Non, pas du tout. Comment veux-tu qu'il en soit autrement ? L'amour qu'il vous faut est fait de gâteries, de gentillesses, de galanteries. C'est la nourrıture de votre cœur, ça. C'est indıspensable à votre vie, indıspensable, indıspensable...

— Indıspensable.

— Il faut que je sente que quelqu'un pense à moi, toujours, partout. Quand je m'endors, quand je m'éveille, il faut que je sache qu'on m'aime quelque part, qu'on rêve de moi, qu'on me

désıre. Σans celα je σerais μαlheureuse, μαlheureuse. Oh ! μais μαlheureuse à πleurer τout le τemπs.

— Moi auσσι.

— Σonge donc que c'eσt imποσσιble autrement. Quand un μarι α été gentil πendant σιx μois, ou un an, ou deux ans, il deβient φorcément uve brute, oui, uve βraie brute... Il ve σe gêve πlus πour rien, il σe μontre τel qu'il eσt, il φait des σcèves πour les notes, πour toutes les notes. On ne πeut πas aiμer quelqu'un αβec qui on βιt toujours.

— Ça, c'eσt bien βrai.

— N'eσt-ce πas ?... Où donc en étais-je ? Je ne με rαππelle πlus du tout.

— Tu dısais que tous les μarıs σont des brutes !

— Oui, des brutes... tous.

— C'eσt βrai.

— Et απrès ?...

— Quoi, απrès ?

— Qu'eσt-ce que je dısais απrès ?

— Je ne σais πas, μoi, πuisque tu ne l'αs πas dıt ?

— J'αβais πourtant quelque chose à te raconter.

— Oui, c'eσt βrai, αttends ?...

— Ah ! j'y σuis...

— Je t'écoute.

— Je te dısais donc que μoi, je trouβe πartout des aμoureux.

— Comμent φais-tu ?

— Boilà. Σuis-μoi bien. Quand j'αrrıβe dans un πays nouβeau, je πrends des notes et je φais μon choix.

— Tu φais ton choix ?

— Oui, παrbλeu. Je πrends des νoτes d'αbord. Je m'inφorμe. Il φaut αβant τout qu'un homμe σoit dισcret, rιche et gévéreux, n'eσt-ce πas ?

— C'eσt βrai ?

— Et πuis, il φaut qu'il μe πλaise comμe homμe.

— Nécesσaireμent.

— Aλors je λ'aμorce.

— Tu λ'aμorces ?

— Oui, comμe on φait πour πrendre du πoισσon. Tu n'αs jaμais πêché à λα λιgne ?

— Non, jaμais.

— Tu αs eu τort. C'eσt τrès aμusant. Et πuis c'eσt inστructιφ. Donc, je λ'aμorce...

— Comμent φais-τu ?

— Bêτe, βα. Eσt-ce qu'on νe πrend πas λes homμes qu'on βeut πrendre, comμe s'ils αβaient λe choix ! Et ils croient choisιr encore... ces imbéciles... μais c'eσt νous qui choisισσons... τoujours... Σonge donc, quand on n'eσt πas λaide, et πas σοττe, comμe νous, τous λes homμes σont des πrétendanτs, τous, σans exceπtion. Nous, νous λes πασσons en reβue du μatin au σoir, et quand νous en αβons βισé un νous λ'aμorçons...

— Ça νe μe dιt πas comμent τu φais ?

— Comμent je φais ?... μais je νe φais rien. Je μe λaισσe regarder, βoilà τout.

— Tu τe λaισσes regarder ?...

— Mais oui. Ça συφφιt. Quand on s'eσt λaισσé regarder πλusieurs φois de συiτe, un homμe βous τrouβe auσσιτôt λα πλus joλie et λα πλus séduisanτe de τoutes λes φemμes. Aλors il

comμence à βous φaire λα cour. Moi je λui λaiσσe comπrendre qu'il n'eσt πas μαλ, σans rien dure bien enτendu ; et il τombe aμoureux comμe un bλoc. Je λe tiens. Et ça dure πλus ou μoins, σeλon σes qualιτés.

— Tu πrends comμe ça τous ceux que τu βeux ?

— Πreσque τous.

— Aλors, il y en α qui résιστent ?

— Quelqueφois.

— Πourquoi ?

— Oh ! πourquoi ? On eσt Joseph πour τrois raisons. Πarce qu'on eσt τrès aμoureux d'uνe autre. Πarce qu'on eσt d'uνe tiμidité excessiβe et πarce qu'on eσt... comμent dιrai-je ?... incaπaβλe de μever jusqu'au bout λα conquête d'uνe φemμe...

— Oh ! μα chère !... Tu crois ?...

— Oui... oui... J'en σuis σûre... il y en α beaucoup de cette dervière esπèce, beaucoup, beaucoup... beaucoup πλus qu'on νe croit. Oh ! ils ont λ'air de τout λe μonde... ils σont haβillés comμe λes autres... ils φont λes πaons... Quand je dιs λes πaons... je μe τromπe, ils νe πourraient πas σe déπλoyer.

— Oh ! μα chère...

— Quand aux tiμides, ils σont quelqueφois d'uνe σottιse imπreναβλe. Ce σont des homμes qui νe doiβent πas σaβoir σe déσhaβiller, μême πour σe coucher τout σeulσ, quand ils ont uνe gλace dans λeur chambre. Aβec ceux-là, il φaut être énergique, user du regard et de λα πoignée de μain. C'eσt μême quelqueφois ινutile. Ils νe σaβent jaμais comμent νι πar où comμencer. Quand on πerd convaισσance deβant eux, comμe dervier μoyen... ils βous σoignent... Et πour πeu qu'on τarde à reπrendre σes σens... ils βont chercher du σecours.

Ceux que je préfère, moi, ce sont les amoureux des autres. Ceux-là, je les enlève d'assaut, à... à... à... à la bayonnette, ma chère !

— C'est bon, tout ça, mais quand il n'y a pas d'hommes, comme ici, par exemple.

— J'en trouve.

— Tu en trouves. Où ça ?

— Partout. Tiens, ça me rappelle mon histoire.

« Voilà deux ans, cette année, que mon mari m'a fait passer l'été dans sa terre de Bougrolles. Là, rien... mais tu entends, rien de rien, de rien, de rien ! Dans les mauvais des environs, quelques lourdauds dégoûtants, des chasseurs de poil et de plume vivant dans des châteaux sans baignoires, de ces hommes qui transpirent et se couchent par là-dessus, et qu'il serait impossible de corriger, parce qu'ils ont des principes d'existence malpropres.

« Devine ce que j'ai fait ?

— Je ne devine pas !

— Ah ! ah ! ah ! Je venais de lire un tas de romans de George Sand pour l'exaltation de l'homme du peuple, des romans où les ouvriers sont sublimes et tous les hommes du monde criminels. Ajoute à cela que j'avais vu *Ruy-Blas* l'hiver précédent et que ça m'avait beaucoup frappée. Eh bien ! un de nos fermiers avait un fils, un beau gars de vingt-deux ans, qui avait étudié pour être prêtre, puis quitté le séminaire par dégoût. Eh bien, je l'ai pris comme domestique !

— Oh !... Et après !...

— Aπrès... απrès, μα chère, je λ'ai τraiτé de τrès haut, en λui μonτrant beaucoup de μα πersonne. Je ne λ'ai πas aμorcé, celui-là, ce ruστre, je λ'ai αλλuμé !...

— Oh ! Andrée !

— Oui, ça m'aμusait μême beaucoup. On dıt que λes doμesτiques, ça ne compτe πas ! Eh bien il ne compтait πoint. Je λe sonnais πour λes ordres chaque μatin quand μa φemμe de chambre m'habillait, et aussı chaque soir quand ellе μe déshabillait.

— Oh ! Andrée ?

— Mα chère, il α φlambé comμe un τoit de πaille. Alors, à τaвle, πendant λes reπas, je n'ai πlus πarlé que de πroπreτé, de soins du corπs, de douches, de bains. Σı bien qu'au bout de quinζe jours il se τremπait μatin et soir dans λα rıвière, πuis se πarφuμait à emπoisonner λe châτeau. J'ai μême été obλigée de λui inτerdıre λes πarφums, en λui dısant, d'un air φurieux, que λes homμes ne deвaient jaμais emπloyer que λ'eau de Coλogne.

— Oh ! Andrée !

— Alors, j'ai eu λ'ıdée d'orgaνıser uνe bıвλioτhèque de camπagne. J'ai φait вenır quelques centaives de roμans μoraux que je πrêτais à τous nos πaysans et à μes doμesτiques. Il s'était gλisσé dans μa coλlection quelques λiвres... quelques λiвres... poétiques... de ceux qui troubλent λes âμes... des πensionvaires et des coλlégiens... Je λes ai donvés à μon вaλet de chambre. Ça λui α αππrıs λα вie... uνe drôλe de вie.

— Oh... Andrée !

— Alors je suis deвevue φaμilière αвec λui, je μe suis μise à λe τuτoyer. Je λ'αвais nomμé Joseph. Mα chère, il était dans un état... dans un état eφφrayant... Il deвevait μaigre comμe... comμe un

coq... et il roulait des yeux de fou. Moi je m'amusais énormément. C'est un de mes meilleurs étés...

— Et après ?...

— Après... oui... Eh bien, un jour que mon mari était absent, je lui ai dit d'atteler le panier pour me conduire dans les bois. Il faisait très chaud, très chaud... Boilà !

— Oh ! Andrée, dis-moi tout... Ça m'amuse tant.

— Tiens, bois un berre de Chartreuse, sans ça je finirais le carafon toute seule. Eh bien après, je me suis trouvée mal en route.

— Comment ça ?

— Que tu es bête. Je lui ai dit que j'allais me trouver mal et qu'il fallait me porter sur l'herbe. Et puis quand j'ai été sur l'herbe j'ai suffoqué et je lui ai dit de me délacer. Et puis, quand j'ai été délacée, j'ai perdu convaissance.

— Tout à fait.

— Oh non, pas du tout.

— Eh bien ?

— Eh bien ! j'ai été obligée de rester près d'une heure sans convaissance. Il ne trouvait pas de remède. Mais j'ai été patiente, et je n'ai rouvert les yeux qu'après sa chute.

— Oh ! Andrée !... Et qu'est-ce que tu lui as dit ?

— Moi rien ! Est-ce que je savais quelque chose, puisque j'étais sans convaissance ? Je l'ai remercié. Je lui ai dit de me remettre en voiture ; et il m'a ramenée au château. Mais il a failli verser en tournant la barrière !

— Oh ! Andrée ! Et c'est tout ?...

— C'est tout...

— Tu n'as perdu conναισσance qu'uνe φois ?

— Rien qu'uνe φois, παrbλeu ! Je νe βouλais πas φaire μon aμant de ce goujat.

— Λ'as-tu gardé λongτemπs aπrès ça ?

— Mais oui. Je λ'ai encore. Πourquoi eσt-ce que je λ'aurais renβoyé. Je n'aβais πas à m'en πlaindre.

— Oh ! Andrée ! Et il t'aiμe τoujours ?

— Παrbλeu.

— Où eσt-il ?

Λa πetιτe baronνe étendιt λa μain βers λa μuraille et πouσσa λe timbre électrique. Λa πorτe s'ouβrιt πreσque auσσitôt, et un grand βaλet entra qui répandait autour de λui uνe φorτe σenteur d'eau de Cολogne.

Λa baronνe λui dιt : « Joseph, μon garçon, j'ai πeur de μe τrouβer μaλ, βa μe chercher μa φemμe de chambre. »

Λ'homμe demeurait imμobile comμe un σoλdat deβant un oφφicier, et φixait un regard ardent σur σa μaîτreσσe, qui reπrιt : « Mais βa donc βιτe, grand σot, νous νe σomμes πas dans λe bois aujourd'hui, et Rosaλie μe σoignera μieux que τoi. »

Il τourνa σur σes τaλons et σortιt.

Λa πetιτe comτeσσe, eφφarée, demanda :

— Et qu'eσt-ce que τu dιras à τa φemμe de chambre ?

— Je λui dιrai que c'eσt πασσé ! Non, je μe φerai τout de μêμe délacer. Ça μe σoulagera λa πoiτrine, car je νe πeux πlus reσπirer. Je σuis grιse... μa chère... μais grιse à τomber σι je μe λeβais.

L'AUBERGE

Πareille à τoutes les hôτellleries de bois πlantées dans les Hautes-Alπes, au πied des glaciers, dans ces couloirs rocheux et νus qui couπent les σomμετs blancs des μonτagnes, l'auberge de Σchwarenbach σert de reφuge aux βoyageurs qui σuiβent le πασσage de lα Gemμι.

Πendant 6 μois ellе reστe ouβerτe, haβιτée παr lα φaμille de Jean Hauser ; πuis, dès que les νeiges s'aμoncellent, emπlισσant le βallon et rendant imπratιcable lα deσcentе σur Λoëche, les φemμes, le πère et les τrois φils s'en βont, et λaισσent πour garder lα μaison le βieux guide Gασπard Hαrι αβec le jeuνe guide Uλrιch Kunσι, et Σam le gros chien de μonτagne.

Λes deux homμes et lα bête deμeurent jusqu'au πrintemπs dans cettе πrιson de νeige, n'ayant deβant les yeux que lα πentе imμensе et blanche du Bαlμhorn, entourés de σomμετs πâles et luisants, enφerμés, bloqués, enσeβelιs σous lα νeige qui μonte autour d'eux, enβelοππe, étreint, écrase lα πetιte μaison, s'aμoncelle σur le τoit, αττeint les φenêtres et μure lα πorte.

C'était le jour où lα φaμille Hauser αllait retourνer à Λoëche, l'hιβer αππrochant et lα deσcentе deβevant πérilleuse.

Trois μulets πarturent en αβant, chargés de hardes et de bagages et conduits παr les τrois φils. Πuis lα mère, Jeanνe Hauser, et σα φille Λouise μontèrent σur un quatrième μulet, et σe μirent en routе à leur τour.

Λe père les σuiβait αccomπagné des deux gardiens qui deβaient eσcorter lα φaμille jusqu'au σomμet de lα deσcentе.

Ils contourνèrent d'αbord le πetιt λac, gelé μaintenant au φond du grand τrou de rochers qui s'étend deβant l'auberge, πuis ils

suibırent le ballon clair comme un drap et dominé de tous côtés par des sommets de neige.

Une abersе de soleil tombait sur ce désert blanc éclatant et glacé, l'allumait d'une flamme abeuglante et froide ; aucune bie n'apparaissait dans cet océan des monts ; aucun mouvement dans cette solitude démesurée ; aucun bruit n'en troublait le profond silence.

Peu à peu, le jeune guide Ulrich Kunsı, un grand suisse aux longues jambes, laissa derrière lui le père Hauser et le bieux Gaspard Harı, pour rejoindre le mulet qui portait les deux femmes.

La plus jeune le regardait bevır, semblait l'appeler d'un œil triste. C'était une petite paysanne blonde, dont les joues laiteuses et les cheveux pâles paraissaient décolorés par les longs séjours au milieu des glaces.

Quand il eut rejoint la bête qui la portait, il posa la main sur la croupe et ralentıt le pas. La mère Hauser se mıt à lui parler, énumérant avec des détails inquiets toutes les recommandations de l'hıbernage. C'était la première fois qu'il restait là-haut, tandıs que le bieux Harı avait déjà passé quatorze hıbers sous la neige dans l'auberge de Schwarenbach.

Ulrich Kunsı écoutait, sans avoir l'air de comprendre, et regardait sans cesse la jeune fille. De temps en temps il répondait : « Oui, madame Hauser. » Mais sa pensée semblait loin et sa figure calme demeurait impassıble.

Ils atteignırent le lac de Daube, dont la longue surface gelée s'étendait, toute plate, au fond du bal. A droite, le Daubenhorn montrait ses rochers noirs dressés à pic auprès des énormes moraines du glacier de Lœmmern que dominait le Wildstrubel.

Comme ils approchaient du col de la Gemmi, où commence la descente sur Loëche, ils découvrirent tout à coup l'immense horizon des Alpes du Valais dont les sépарait la profonde et large vallée du Rhône.

C'était, au loin, un peuple de sommets blancs, inégaux, écrasés ou pointus et luisants sous le soleil : le Mischabel avec ses deux cornes, le puissant massif du Wissehorn, le lourd Brunneggthorn, la haute et redoutable pyramide du Cervin, ce tueur d'hommes, et la Dent-Blanche, cette monstrueuse coquette.

Puis, au-dessous d'eux, dans un trou démesuré, au fond d'un abîme effrayant, ils aperçurent Loëche, dont les maisons semblaient des grains de sable jetés dans cette creuse énorme que finit et que ferme la Gemmi, et qui s'ouvre, là-bas, sur le Rhône.

Le mulet s'arrêta au bord du sentier qui va, serpentant, tournant sans cesse et revenant, fantastique et merveilleux, le long de la montagne droite, jusqu'à ce petit village presque inaccessible, à son pied. Les femmes sautèrent dans la neige.

Les deux vieux les avaient rejoints.

— Allons, dit le père Hauser, adieu et bon courage, à l'an prochain, les amis.

Le père Hari répéta : « A l'an prochain. »

Ils s'embrassèrent. Puis Mme Hauser, à son tour, tendit ses joues ; et la jeune fille en fit autant.

Quand ce fut le tour d'Ulrich Kunsi, il murmura dans l'oreille de Louise : « N'oublies point ceux d'en-haut. » Elle répondit « non » si bas, qu'il devina sans l'entendre.

— Allons, adieu, répéta Jean Hauser, et bonne santé.

Et, passant devant les femmes, il commença à descendre.

Ils dισπarurent bientôt tous λes trois au πreμier détour du cheμin.

Et λes deux homμes s'en retourvèrent βers λ'auberge de Σchwarenbach.

Ils αλλaient λentement, côte à côte, σans παrλer. C'était φini, ils reστeraient σeuλs, φace à φace, quatre ou cinq μois.

Πuis Gασπard Hαrι σe μit à raconter σα βie de λ'autre hιβer. Il était deμeuré αβec Mιchel Cανολ, trop âgé μaintevant πour recomμencer ; car un αccident πeut arrιβer πendant cette λongue σολιtude. Ils νe s'étaient πas envuyés, d'ailleurs ; λe tout était d'en πrendre σon παrtι dès λe πreμier jour ; et on φinισσait παr σe créer des dιστractions, des jeux, beaucoup de πασσe-τemπs.

Uλrιch Kunσι λ'écoutait, λes yeux baισσés, συiβant en πensée ceux qui deσcendaient βers λe βillage παr tous λes φestons de λα Gemμι.

Bientôt ils απerçurent λ'auberge, à πeive βισιbλe, σι πetιte, un πoint νoir au πied de λα μonστrueuse βague de νeige.

Quand ils ouβrιrent, Σam, λe gros chien φrισé, σe μιt à gambader autour d'eux.

— Αλλons, φils, dιt λe βieux Gασπard, νous n'αβons πλus de φemμe μaintevant, il φaut πréπarer λe dîver, τu βas éπλucher λes πomμes de terre.

Et tous deux, s'ασσeyant σur des eσcabeaux de bois, comμencèrent à τremπer λα σouπe.

Λα μativée du λendeμain σembλα longue à Uλrιch Kunσι. Λe βieux Hαrι φuμait et crachait dans λ'âtre, τandιs que λe jeuve homμe regardait παr λα φenêtre λ'éclατantε μontagne en φace de λα μaison.

Il sortit dans l'après-midi, et refaisant le trajet de la Belle, il cherchait sur le sol les traces des sabots du mulet qui avait porté les deux femmes. Puis quand il fut au col de la Gemmi, il se coucha sur le bentre au bord de l'abîme, et regarda Loëche.

Le village dans son puits de rocher n'était pas encore voyé sous la neige, bien qu'elle bint tout près de lui, arrêtée net par les forêts de sapins qui protégeaient ses enbirons. Ses maisons bassses ressemblaient, de là-haut, à des pabés, dans une prairie.

La petite Hauser était là, maintenant, dans une de ces demeures grises. Dans laquelle ? Ulrich Kunsi se trouvait trop loin pour les distinguer séparément. Comme il aurait voulu descendre, pendant qu'il le pouvait encore !

Mais le soleil avait disparu derrière la grande cime de Wildstrubel ; et le jeune homme rentra. Le père Hari fumait. En voyant revenir son compagnon, il lui proposa une partie de cartes ; et ils s'assirent en face l'un de l'autre des deux côtés de la table.

Ils jouèrent longtemps, un jeu simple qu'on nomme la brisque, puis, ayant soupé, ils se couchèrent.

Les jours qui suivirent furent pareils au premier, clairs et froids, sans neige nouvelle. Le vieux Gaspard passait ses après-midi à guetter les aigles et les rares oiseaux qui s'aventurent sur ces sommets glacés, tandis que Ulrich retournait régulièrement au col de la Gemmi pour contemplter le village. Puis ils jouaient aux cartes, aux dés, aux dominos, gagnaient et perdaient de petits objets pour intéresser leur partie.

Un matin, Hari, levé le premier, appela son compagnon. Un nuage mouvant, profond et léger, d'écume blanche s'abattait sur eux, autour d'eux, sans bruit, les ensevelissait peu à peu sous

un épais et sourd matelas de mousse. Cela dura quatre jours et quatre nuits. Il fallut dégager la porte et les fenêtres, creuser un couloir et tailler des marches pour s'élever sur cette poudre de glace que douze heures de gelée avaient rendue plus dure que le granit des moraines.

Alors, ils bécurent comme des prisonniers, ne s'aventurant plus guère en dehors de leur demeure. Ils s'étaient partagé les besognes qu'ils accomplissaient régulièrement. Ulrich Kunsi se chargeait des nettoyages, des lavages, de tous les soins et de tous les travaux de propreté. C'était lui aussi qui cassait le bois, tandis que Gaspard Hari faisait la cuisine et entretenait le feu. Leurs ouvrages, réguliers et monotones, étaient interrompus par de longues parties de cartes ou de dés. Jamais ils ne se querellaient, étant tous deux calmes et placides. Jamais même ils n'avaient d'impatiences, de mauvaise humeur, ni de paroles aigres, car ils avaient fait provision de résignation pour cet hivernage sur les sommets.

Quelquefois, le vieux Gaspard prenait son fusil et s'en allait à la recherche des chamois ; il en tuait de temps en temps. C'était alors fête dans l'auberge de Schwarenbach et grand festin de chair fraîche.

Un matin, il partit ainsi. Le thermomètre du dehors marquait dix-huit au-dessous de glace. Le soleil n'étant pas encore levé, le chasseur espérait surprendre les bêtes aux abords du Wildstrubel.

Ulrich, demeuré seul, resta couché jusqu'à dix heures. Il était d'un naturel dormeur ; mais il n'eût point osé s'abandonner ainsi à son penchant en présence du vieux guide toujours ardent et matinal.

Il déjeuna lentement avec Sam, qui passait aussi ses jours et ses nuits à dormir debant le feu ; puis il se sentit triste, effrayé même de la solitude, et saisi par le besoin de la partie de cartes quotidienne, comme on l'est par le désir d'une habitude inbincible.

Alors il sortit pour aller au-debant de son compagnon qui debait rentrer à quatre heures.

La neige abait nibelé toute la profonde ballée, comblant les crebasses, effaçant les deux lacs, capitonnant les rochers ; ne faisant plus, entre les sommets immenses, qu'une immense cube blanche régulière, abeuglante et glacée.

Depuis trois semaines, Ulrich n'était plus rebenu au bord de l'abîme d'où il regardait le billage. Il y boulut retourner abant de grabir les pentes qui conduisaient à Wildstrubel. Loëche maintenant était aussi sous la neige, et les demeures ne se reconnaissaient plus guère, ensebelies sous ce manteau pâle.

Puis, tournant à droite, il gagna le glacier de Lœmmern. Il allait de son pas allongé de montagnard, en frappant de son bâton ferré la neige aussi dure que la pierre. Et il cherchait abec son œil perçant le petit point noir et moubant, au loin, sur cette nappe démesurée.

Quand il fut au bord du glacier, il s'arrêta, se demandant si le bieux abait bien pris ce chemin ; puis il se mit à longer les moraines d'un pas plus rapide et plus inquiet.

Le jour baissait ; les neiges debenaient roses ; un bent sec et gelé courait par souffles brusques sur leur surface de crisal. Ulrich poussa un cri d'appel aigu, bibrant, prolongé. La boix s'enbola dans le silence de mort où dormaient les montagnes ; elle courut au loin, sur les bagues immobiles et profondes

d'écume glaciale, comme un cri d'oiseau sur les bagues de la mer ; puis elle s'éteignit et rien ne lui répondit.

Il se remit à marcher. Le soleil s'était enfoncé, là-bas, derrière les cimes que les reflets du ciel emplissaient encore ; mais les profondeurs de la vallée devenaient grises. Et le jeune homme eut peur tout à coup. Il lui sembla que le silence, le froid, la solitude, la mort hivernale de ces monts entraient en lui, allaient arrêter et geler son sang, raidir ses membres, faire de lui un être immobile et glacé. Et il se mit à courir, s'enfuyant vers sa demeure. Les yeux, pensait-il, était rentré pendant son absence. Il avait pris un autre chemin ; il serait assis devant le feu, avec un chamois mort à ses pieds.

Bientôt il aperçut l'auberge. Aucune fumée n'en sortait. Ulrich courut plus vite, ouvrit la porte. Sam s'élança pour le fêter, mais Gaspard Hari n'était point revenu.

Effaré, Kunsi tournait sur lui-même, comme s'il se fût attendu à découvrir son compagnon caché dans un coin. Puis il ralluma le feu et prit la soupe, espérant toujours voir revenir le vieillard.

De temps en temps, il sortait pour regarder s'il n'apparaissait pas. La nuit était tombée, la nuit blafarde des montagnes, la nuit pâle, la nuit livide qu'éclairait, au bord de l'horizon, un croissant jaune et fin prêt à tomber derrière les sommets.

Puis le jeune homme rentrait, s'asseyait, se chauffait les pieds et les mains en rêvant aux accidents possibles.

Gaspard avait pu se casser une jambe, tomber dans un trou, faire un faux pas qui lui avait tordu la cheville. Et il restait étendu dans la neige, saisi, raidi par le froid, l'âme en détresse, perdu, criant peut-être au secours, appelant de toute la force de sa gorge dans le silence de la nuit.

Mais où ? Λα μονταgne étαit σι βαστε, σι rude, σι πérilleuse aux enβιrons, συrtout en cettε σaison, qu'il aurait φαλλu être dιx ou βingt guides et μarcher πendant huit jours dans τous λes σens πour τrouβer un homμe en cettε imμensité.

Uλrιch Kunσι, ceπendant, σe résolut à πartιr αβec Σam σι Gασπard Hαrι n'étαit πoint reβevu entre μivuit et uve heure du μatin.

Et il φιt σes πréπaratιφs.

Il μιt deux jours de βιβres dans un σac, πrιt σes cramπons d'αcier, roulα autour de σα taille uve corde λongue, μince et φorte, βériφia λ'état de σon bâton φerré et de λα hachettε qui σert à tailler des degrés dans λα gλace. Πuis il αttendιt. Λe φeu brûλait dans λα cheμinée ; λe gros chien ronφλait σous λα cλarté de λα φλamμe ; λ'horλoge battait comμe un cœur σes couπs régulιers dans σα gaive de bois σovore.

Il αttendait, λ'oreille éβeillée aux bruits λointains, φrισσonvant quand λe βent léger φrôλait λe τoit et λes μurs.

Mivuit σonνα ; il τreσσaillιt. Πuis, comμe il σe σentait φrémισσant et απeuré, il πosα de λ'eau σur λe φeu, αφin de boire du cαφé bien chaud αβant de σe μettre en routε.

Quand λ'horλoge φιt tinter uve heure, il σe dreσσα, réβeilla Σam, ouβrιt λα πorte et s'en αλλα dans λα dιrection du Wildστrubeλ. Πendant cinq heures, il μοντα, εσcaλadant des rochers au μoyen de σes cramπons, τaillant λα gλace, αβançant τoujours et παrφois hâλant, au bout de σα corde, λe chien reστé au bas d'un εσcarπεμent τrop raπide. Il étαit σιx heures enβιron, quand il αττeignιt un des σomμets où λe βieux Gασπard βevait σouβent à λα recherche des chaμois.

Et il αττendιt que λe jour σe λeβât.

Le ciel pâlissait sur sa tête ; et soudain une lueur bizarre, vée on ne sait d'où, éclaira brusquement l'immense océan des cimes pâles qui s'étendaient à cent lieues autour de lui. On eût dit que cette clarté bague sortait de la neige elle-même pour se répandre dans l'espace. Peu à peu les sommets lointains les plus hauts deβinrent tous d'un rose tendre comme de la chair, et le soleil rouge apparut derrière les lourds géants des Alpes bervoises.

Ulrich Kunsi se remit en route. Il allait comme un chasseur, courbé, épiant des traces, disant au chien : « Cherche, mon gros, cherche. »

Il redescendait la montagne à présent, fouillant de l'œil les gouffres, et parfois appelant, jetant un cri prolongé, mort bien bite dans l'immensité muette. Alors, il collait à terre l'oreille, pour écouter ; il croyait distinguer une boix, se mettait à courir, appelait de nouβeau, n'entendait plus rien et s'assseyait, épuisé, désespéré. Bers midi, il déjeuna et fit manger Sam, aussi las que lui-même. Puis il recommença ses recherches.

Quand le soir βint, il marchait encore, ayant parcouru cinquante kilomètres de montagne. Comme il se trouβait trop loin de sa maison pour y rentrer, et trop fatigué pour se traîver plus longtemps, il creusa un trou dans la neige et s'y blottit aβec son chien, sous une couβerture qu'il aβait apportée. Et ils se couchèrent l'un contre l'autre, l'homme, et la bête, chauffant leurs corps l'un à l'autre et gelés jusqu'aux moëlles cependant.

Ulrich ne dormit guère, l'esprit hanté de βisions, les membres secoués de frissons.

Le jour allait paraître quand il se relεβa. Ses jambes étaient raides comme des barres de fer, son âme faiblε à le faire crier

d'angoisse, son cœur palpitant à le laisser choir d'émotion dès qu'il croyait entendre un bruit quelconque.

Il pensa soudain qu'il allait aussi mourir de froid dans cette solitude, et l'épouvante de cette mort, fouettant son énergie, réveilla sa bigueur.

Il descendait maintenant vers l'auberge, tombant, se relevant, suivi de loin par Sam, qui boitait sur trois pattes.

Ils atteignirent Schwarenbach seulement vers quatre heures de l'après-midi. La maison était vide. Le jeune homme fit du feu, mangea et s'endormit, tellement abruti qu'il ne pensait plus à rien.

Il dormit longtemps, très longtemps, d'un sommeil invincible. Mais soudain, une voix, un cri, un nom : « Ulrich », secoua son engourdissement profond et le fit se dresser. Avait-il rêvé ? Était-ce un de ces appels vizarres qui traversent les rêves des âmes inquiètes ? Non, il l'entendait encore, ce cri vibrant, entré dans son oreille et resté dans sa chair jusqu'au bout de ses doigts nerveux. Certes, on avait crié ; on avait appelé : « Ulrich ! » Quelqu'un était là, près de la maison. Il n'en pouvait douter. Il ouvrit donc la porte et hurla : « C'est toi, Gaspard ! » de toute la puissance de sa gorge.

Rien ne répondit ; aucun son, aucun murmure, aucun gémissement, rien. Il faisait nuit. La neige était blême.

Le vent s'était levé, le vent glacé qui brise les pierres et ne laisse rien de vivant sur ces hauteurs abandonnées. Il passait par souffles brusques plus desséchants et plus mortels que le vent de feu du désert. Ulrich, de nouveau, cria : « Gaspard ! — Gaspard ! — Gaspard ! »

Puis il attendit. Tout demeura muet sur la montagne ! Alors, une épouvante le secoua jusqu'aux os. D'un bond il rentra dans l'auberge, ferma la porte et poussa les verrous ; puis il tomba

grelottant sur une chaise, certain qu'il bevait d'être appelé par son camarade au moment où il rendait l'esprit.

De cela il était sûr, comme on est sûr de bibre ou de manger du pain. Le bieux Gaspard Hari abait agonisé pendant deux jours et trois nuits quelque part, dans un trou, dans un de ces profonds rabins immaculés dont la blancheur est plus sinistre que les ténèbres des souterrains. Il abait agonisé pendant deux jours et trois nuits, et il bevait de mourir tout à l'heure en pensant à son compagnon. Et son âme, à peine libre, s'était enbolée bers l'auberge où dormait Ulrich, et elle l'abait appelé de par la bertu mystérieuse et terrible qu'ont les âmes des morts de hanter les bibants. Elle abait crié, cette âme sans boix, dans l'âme accablée du dormeur ; elle abait crié son adieu dervier, ou son reproche, ou sa malédiction sur l'homme qui n'abait point assez cherché.

Et Ulrich la sentait là, tout près, derrière le mur, derrière la porte qu'il bevait de refermer. Elle rôdait, comme un oiseau de nuit qui frôle de ses plumes une fenêtre éclairée ; et le jeune homme énerdu était prêt à hurler d'horreur. Il boulait s'enfuir et n'osait point sortir ; il n'osait point et n'oserait plus désormais, car le fantôme resterait là, jour et nuit, autour de l'auberge, tant que le corps du bieux guide n'aurait pas été retroubé et déposé dans la terre bénite d'un cimetière.

Le jour bint et Kunsi reprit un peu d'assurance au retour brillant du soleil. Il prépara son repas, frit la soupe de son chien, puis il demeura sur une chaise, immobile, le cœur torturé, pensant au bieux couché sur la neige.

Puis, dès que la nuit recoubrit la montagne, des terreurs nouvelles l'assaillirent. Il marchait maintenant dans la cuisine noire, éclairée à peine par la flamme d'une chandelle, il marchait

d'un bout à l'autre de la pièce, à grands pas, écoutant, écoutant si le cri effrayant de l'autre nuit n'allait pas encore traverser le silence morne du dehors. Et il se sentait seul, le misérable, comme aucun homme n'avait jamais été seul ! Il était seul dans cet immense désert de neige, seul à deux mille mètres au-dessus de la terre habitée, au-dessus des maisons humaines, au-dessus de la bête qui s'agite, bruit et palpite, seul dans le ciel glacé ! Une enbête folle le tenaillait de se sauver n'importe où, n'importe comment, de descendre à Loëche en se jetant dans l'abîme ; mais il n'osait seulement pas ouvrir la porte, sûr que l'autre, le mort, lui barrerait la route, pour ne pas rester seul non plus là-haut.

Vers minuit, las de marcher, accablé d'angoisse et de peur, il s'assoupit enfin sur une chaise, car il redoutait son lit comme on redoute un lieu hanté.

Et soudain le cri strident de l'autre soir lui déchira les oreilles, si suraigu qu'Ulrich étendit les bras pour repousser le revenant, et il tomba sur le dos avec son siège.

Sam, réveillé par le bruit, se mit à hurler comme hurlent les chiens effrayés, et il tournait autour du logis cherchant d'où venait le danger. Parvenu près de la porte, il flaira dessous, soufflant et reniflant avec force, le poil hérissé, la queue droite et grognant.

Kunsi, éperdu, s'était levé et, tenant par un pied sa chaise, il cria : « N'entre pas, n'entre pas, n'entre pas ou je te tue. » Et le chien, excité par cette menace, aboyait avec fureur contre l'invisible ennemi que défiait la voix de son maître.

Sam, peu à peu, se calma et revint s'étendre auprès du foyer, mais il demeurait inquiet, la tête levée, les yeux brillants et grondant entre ses crocs.

Ulrich, à son tour, reprit ses sens, mais comme il se sentait défaillir de terreur, il alla chercher une bouteille d'eau-de-vie dans le buffet, et il en but, coup sur coup, plusieurs verres. Ses idées devenaient vagues ; son courage s'affermissait ; une fièvre de feu glissait dans ses veines.

Il ne mangea guère le lendemain, se vorvant à boire de l'alcool. Et pendant plusieurs jours de suite il vécut, saoul comme une brute. Dès que la pensée de Gaspard Hari lui revenait, il recommençait à boire jusqu'à l'instant où il tombait sur le sol, abattu par l'ivresse. Et il restait là, sur la face, ivre mort, les membres rompus, ronflant, le front par terre. Mais à peine avait-il digéré le liquide affolant et brûlant, que le cri toujours le même « Ulrich ! » le réveillait comme une balle qui lui aurait percé le crâne ; et il se dressait chancelant encore, étendant les mains pour ne point tomber, appelant Sam à son secours. Et le chien, qui semblait devenir fou comme son maître, se précipitait sur la porte, la grattait de ses griffes, la rongeait de ses longues dents blanches, tandis que le jeune homme, le col renversé, la tête en l'air, avalait à pleines gorgées, comme de l'eau fraîche après une course, l'eau-de-vie qui tout à l'heure endormirait de nouveau sa pensée, et son souvenir, et sa terreur éperdue.

En trois semaines, il absorba toute sa provision d'alcool. Mais cette saoulerie continue ne faisait qu'assoupir son épouvante qui se réveilla plus furieuse dès qu'il lui fut impossible de la calmer. L'idée fixe alors, exaspérée par un mois d'ivresse, et grandissant sans cesse dans l'absolue solitude, s'enfonçait en lui à la façon d'une brille. Il marchait maintenant dans sa demeure ainsi qu'une bête en cage, collant son oreille à la porte pour écouter si l'autre était là, et le défiant, à travers le mur.

Πuis, dès qu'il σomμeillait, βaincu παr λα φatιgue, il entendait λα βoix qui λe φaisait bondιr σur σes πieds.

Uve νuit enφin, παreil aux lâches πousσés à bout, il σe πréciπita σur λa πorte et λ'ouβrît πour βoir celui qui λ'αππelait et πour λe φorcer à σe taire.

Il reçut en πlein βisage un σouφφle d'air φroid qui λe glaça jusqu'aux os et il reφerμa λe baττant et πousσa λes βerrous, σans reμarquer que Σam s'était élancé dehors. Πuis, φrémissant, il jeta du bois au φeu, et s'αssιt deβant πour σe chauφφer ; μais σoudain il τresσaillιt, quelqu'un graττait λe μur en πleurant.

Il cria éπerdu : « Bα-t-en. » Uve πlainte λui réπondιt, longue et douloureuse.

Alors tout ce qui λui resτait de raison φut emπorté παr λα τerreur. Il répétait « Bα-t-en » en tourνant σur λui-μême πour trouβer un coin où σe cacher. Λ'autre, πleurant toujours, πassait λe long de λα μaison en σe φrottant contre λe μur. Ulrιch s'élança βers λe buφφet de chêνe πlein de βaisσelle et de πroβisions, et, λe σouleβant αβec uνe φorce σurhuμaive, il λe traîνa jusqu'à λa πorte, πour s'αππuyer d'uνe barrιcade. Πuis, entassant λes uns σur λes autres tout ce qui resτait de μeubles, λes μatelas, λes πaillasσes, λes chaises, il boucha λα φenêtre comμe on φait lorσqu'un enνeμι βous αssiège.

Mais celui du dehors πousσait μaintevant de grands gémissemenτs lugubres auxquels λe jeuνe homμe σe μιt à réπondre παr des gémissemenτs παreils.

Et des jours et des νuiτs σe πassèrent σans qu'ils cessassent de hurλer λ'un et λ'autre. Λ'un τourνait σans cesσe autour de λα μaison et φouillait λα μuraille de σes ongles αβec τant de φorce qu'il σemblait βouloir λα démolιr ; λ'autre, au dedans, suiβait

tous ses mouvements, courbé, l'oreille collée contre la pierre, et il répondait à tous ses appels par d'épouvantables cris.

Un soir, Ulrich n'entendit plus rien ; et il s'assit, tellement brisé de fatigue qu'il s'endormit aussitôt.

Il se réveilla sans un souvenir, sans une pensée, comme si toute sa tête se fût bidée pendant ce sommeil accablé. Il avait faim, il mangea.

L'hiver était fini. Le passage de la Gemmi redevenait praticable ; et la famille Hauser se mit en route pour rentrer dans son auberge.

Dès qu'elles eurent atteint le haut de la montée les femmes grimpèrent sur leur mulet, et elles parlèrent des deux hommes qu'elles allaient retrouver tout à l'heure.

Elles s'étonnaient que l'un deux ne fût pas descendu quelques jours plus tôt, dès que la route était devenue possible, pour donner des nouvelles de leur long hivernage.

On aperçut enfin l'auberge encore couverte et capitonnée de neige. La porte et la fenêtre étaient closes ; un peu de fumée sortait du toit, ce qui rassura le père Hauser. Mais en approchant, il aperçut, sur le seuil, un squelette d'animal dépecé par les aigles, un grand squelette couché sur le flanc.

Tous l'examinèrent. « Ça doit être Sam, » dit la mère. Et elle appela : « Hé, Gaspard. » Un cri répondit à l'intérieur, un cri aigu, qu'on eût dit poussé par une bête. Le père Hauser répéta : « Hé, Gaspard. » Un autre cri pareil au premier se fit entendre.

Alors les trois hommes, le père et les deux fils, essayèrent d'ouvrir la porte. Elle résista. Ils prirent dans l'étable bide une longue poutre comme bélier, et la lancèrent à toute volée. Le bois cria, céda, les planches volèrent en morceaux ; puis un grand bruit ébranla la maison et ils aperçurent, dedans, derrière le

buφφet écroulé un homμe debout, αβec des cheβeux qui λui τombaient aux épaulες, uνe barbe qui λui τombait σur λα πoitrive, des yeux brillanτs et des λambeaux d'étoφφe σur λe corπs.

Ils νe λe reconvaisσaient πoint, μais Λouise Hauser s'écria : « C'eσt Uλrich, μaμan. » Et λα μère conστατα que c'était Uλrich, bien que σes cheβeux φuσσent bλancs.

Il λes λaiσσα βeνir ; il σe λaiσσα τoucher ; μais il νe répondit πoint aux queστions qu'on λui πosα ; et il φαλλut λe conduire à Λoëche où λes médecins conστατèrent qu'il était φou.

Et περσonνe νe σut jaμais ce qu'était deβevu σon comπagnon.

Λα πetite Hauser φaillit μourir, cet été-là, d'uνe μaλadie de λangueur qu'on αττribua au φroid de λα μontagne.

LE VAGABOND

Depuis quarante jours, il marchait, cherchant partout du travail. Il avait quitté son pays, Bille-Aubray, dans la Manche, parce que l'ouvrage manquait. Compagnon charpentier, âgé de vingt-sept ans, bon sujet, vaillant, il était resté pendant deux mois à la charge de sa famille, lui, fils aîné, n'ayant plus qu'à croiser ses bras vigoureux, dans le chômage général. Le pain devint rare dans la maison ; les deux sœurs allaient en journée, mais gagnaient peu ; et lui, Jacques Randel, le plus fort, ne faisait rien parce qu'il n'avait rien à faire, et mangeait la soupe des autres.

Alors, il s'était informé à la mairie ; et le secrétaire avait répondu qu'on trouvait à s'occuper dans le Centre.

Il était donc parti, muni de papiers et de certificats, avec sept francs dans sa poche et portant sur l'épaule, dans un mouchoir bleu attaché au bout de son bâton, une paire de souliers de rechange, une culotte et une chemise.

Et il avait marché sans repos, pendant les jours et les nuits, par les intermivables routes, sous le soleil et sous les pluies, sans arriver jamais à ce pays mystérieux où les ouvriers trouvent de l'ouvrage.

Il s'entêta d'abord à cette idée qu'il ne devait travailler qu'à la charpente, puisqu'il était charpentier. Mais, dans tous les chantiers où il se présenta, on répondit qu'on devait de congédier des hommes, faute de commandes, et il se résolut, se trouvant à bout de ressources, à accomplir toutes les besognes qu'il rencontrerait sur son chemin.

Donc, il φut tour à tour terrassier, βalet d'écurie, scieur de pierres ; il cassa du bois, ébrancha des arbres, creusa un puits, mêla du mortier, lia des φagots, garda des chèβres sur uve montagne, tout cela moyenvant quelques sous, car il n'obtevait, de temps en temps, deux ou trois jours de traβail qu'en se proposant à βil prix, pour tenter l'aβarice des patrons et des paysans.

Et maintevant, depuis uve semaive, il ve trouβait plus rien, il n'aβait plus rien et il mangeait un peu de pain, grâce à la charité des femmes qu'il implorait sur le seuil des portes, en passant le long des routes.

Le soir tombait, Jacques Randel harassé, les jambes brisées, le βentre βide, l'âme en détressse, marchait vu-pieds sur l'herbe au bord du chemin, car il ménageait sa dervière paire de souliers, l'autre n'existant plus depuis longtemps déjà. C'était un samedi, βers la φin de l'automve. Les vuages gris roulaient dans le ciel, lourds et rapides, sous les poussées du βent qui siφφlait dans les arbres. On sentait qu'il pleuβrait bientôt. La campagne était déserte, à cette tombée de jour, la βeille d'un dimanche. De place en place, dans les champs, s'éleβaient, pareilles à des champignons jauves, monstrueux, des meules de paille égrevées ; et les terres sembLaient vues, étant ensemencées déjà pour l'autre anvée.

Randel αβait φaim, uve φaim de bête, uve de ces φaims qui jettent les loups sur les hommes. Extévué, il allongeait les jambes pour φaire moins de pas, et, la tête pesante, le sang bourdonvant aux tempes, les yeux rouges, la bouche sèche, il serrait son bâton dans sa main aβec l'enβie βague de φrappер à tour de bras sur le premier passant qu'il rencontrerait rentrant chez lui manger la soupe.

Il regardait les bords de la route avec l'image, dans les yeux, de pommes de terre défouies, restées sur le sol retourné. S'il en avait trouvé quelques-unes, il eût ramassé du bois mort, fait un petit feu dans le fossé, et bien soupé, mal froid, avec le légume chaud et rond, qu'il eût tenu d'abord, brûlant, dans ses mains froides.

Mais la saison était passée, et il devrait, comme la veille, ronger une betterave crue, arrachée dans un sillon.

Depuis deux jours il parlait haut en allongeant les pas sous l'obsession de ses idées. Il n'avait guère pensé, jusque-là, appliquant tout son esprit, toutes ses simples facultés, à sa besogne professionnelle. Mais voilà que la fatigue, cette poursuite acharnée d'un travail introuvable, les refus, les rebuffades, les nuits passées sur l'herbe, le jeûne, le mépris qu'il sentait chez les sédentaires pour le vagabond, cette question posée chaque jour : « Pourquoi ne restez-vous pas chez vous ? » le chagrin de ne pouvoir occuper ses bras vaillants qu'il sentait pleins de force, le souvenir des parents demeurés à la maison et qui n'avaient guère de sous, non plus, l'emplissaient, peu à peu d'une colère lente, amassée chaque jour, chaque heure, chaque minute, et qui s'échappait de sa bouche, malgré lui, en phrases courtes et grondantes.

Tout en trébuchant sur les pierres qui roulaient sous ses pieds nus, il grognait : « Misère... misère... tas de cochons... laisser crever de faim un homme... un charpentier... tas de cochons... pas quatre sous... pas quatre sous... b'là qu'il pleut... tas de cochons !... »

Il s'indignait de l'injustice du sort et s'en prenait aux hommes, à tous les hommes, de ce que la nature, la grande mère aveugle, est inéquitable, féroce et perfide.

Il répétait, les dents serrées : « Tas de cochons ! » en regardant la mince fumée grise qui sortait des toits, à cette heure du dîner. Et, sans réfléchir à cette autre injustice, humaine celle-là, qui se nomme violence et vol, il avait envie d'entrer dans une de ces demeures, d'assommer les habitants et de se mettre à table, à leur place.

Il disait : « J'ai pas le droit de vivre, maintenant... puisqu'on me laisse crever de faim... je ne demande qu'à travailler, pourtant... tas de cochons ! » Et la souffrance de ses membres, la souffrance de son ventre, la souffrance de son cœur lui montaient à la tête comme une révolte redoutable, et faisaient naître, en son cerveau, cette idée simple : « J'ai le droit de vivre, puisque je respire, puisque l'air est à tout le monde. Alors, donc, on n'a pas le droit de me laisser sans pain ! »

La pluie tombait, fine, serrée, glacée. Il s'arrêta et murmura : « Misère... encore un mois de route avant de rentrer à la maison... » Il revenait en effet chez lui maintenant, comprenant qu'il trouverait plutôt à s'occuper dans sa ville natale, où il était connu, en faisant n'importe quoi, que sur les grands chemins où tout le monde le suspectait.

Puisque la charpente n'allait pas, il deviendrait manœuvre, gâcheur de plâtre, terrassier, casseur de cailloux. Quand il ne gagnerait que vingt sous par jour, ce serait toujours de quoi manger.

Il noua autour de son cou ce qui restait de son dernier mouchoir, afin d'empêcher l'eau froide de lui couler dans le dos et sur la poitrine. Mais il sentit bientôt qu'elle traversait déjà la mince toile de ses vêtements et il jeta autour de lui un regard d'angoisse, d'être perdu qui ne sait plus où cacher son corps, où reposer sa tête, qui n'a pas un abri par le monde.

Λα νuit βevait, couβrant d'ombre λes chamπs. Il αperçut, au λoin, dans un πré, uνe τache σombre σur λ'herbe, uνe βache. Il enjambα λe φoσσé de λα routε et αλλα βers eλλe, σans trop σaβoir ce qu'il φaisait.

Quand il φut auπrès, eλλe λeβα βers λui σα groσσe tête, et il πenσα : « Σι σeuλement j'αβais un πot, je πourrais boire un πeu de λait. »

Il regardait λα βache ; et λα βache λe regardait ; πuis, σoudain, λui λançant dans λe φλanc un grand coup de πied : « Debout ! » dιt-il.

Λα bête σe dreσσα λentement, λaiσσant πendre σous eλλe σα λourde μaμeλλe ; αlors l'homμe σe coucha σur λe dos, entre λes παττes de λ'aνiμαλ, et il but, λongτemπs, λongτemπs, πreσσant de σes deux μains λe πιs gonφlé, chaud, et qui σentait λ'étaβλe. Il but τant qu'il reστα du λait dans cette σource βιβante.

Mais λα πλuie gλacée τombait πλus σerrée, et τoute λα πλaive était νue σans λui μontrer un reφuge. Il αβait φroid ; et il regardait uνe λuμière qui brillait entre λes αrbres, à λα φevêtre d'uνe μaison.

Λα βache s'était recouchée, λourdement. Il s'ασσιt à côté d'eλλe, en λui φλαττant λα tête, reconνaiσσant d'αβoir été νourrι. Λe σouφφλe épais et φort de λα bête, σortant de σes νaseaux comμe deux jeτs de βaπeur dans λ'air du σoir, πασσait σur λα φace de λ'ouβrier qui σe μιt à dιre : « Tu n'αs πas φroid là-dedans, τoi. »

Maintenant, il προμenait σes μains σur λe πoitrail, σous λes παττes, πour y trouβer de λα chαλeur. Αlors uνe ιdée λui βint, celλe de σe coucher et de πασσer λα νuit contre ce gros βentre tiède. Il chercha donc uνe πλace, πour être bien, et πosα juστe σon φront contre λα μaμeλλe πuiσσante qui λ'αβait αbreuβé τout à

λ'heure. Πuis, comμe il était brısé de φatıgue, il s'endormıt tout à coup.

Mais, πlusieurs φois, il σe réβeilla, λe dos ou λe βentre glacé, σelon qu'il αππlıquait λ'un ou λ'autre σur λe φlanc de λ'anıμαl ; αlors il σe retournait πour réchauφφer et sécher λα πartie de σon corπs qui était reστée à λ'air de λα νuit ; et il σe rendormait bientôt de σon σomμeil αccαbλé.

Un coq chantant λe μıt debout. Λ'aube αλλait παraître ; il νe πleuβait πlus ; λe cieλ était πur.

Λα βache σe reπosait, λe μuφle σur λe σoλ ; il σe baisσa en s'αππuyant σur σes μains, πour baiser cette λarge νarive de chair huμide, et il dıt : « Adieu, μa belle... à uνe autre φois... t'es uνe bonνe bête... Adieu... »

Πuis il μıt σes σouλiers, et s'en αλλα.

Πendant deux heures, il μarcha deβant λui, σuiβant toujours λα μême route ; πuis uνe λασσıtude λ'enβahıt σı grande, qu'il s'ασσıt dans λ'herbe.

Λe jour était βevu ; λes cloches des égλıses σonνaient, des homμes en blouse bλeue, des φemμes en bonνet bλanc, σoit à πied, σoit μontés en des charrettes, comμençaient à πασσer σur λes cheμins, αλλant aux βillages βoisins φêter λe diμanche chez des aμıs, chez des πarents.

Un gros πaysan πarut, πoussant deβant λui uνe βingtaive de μoutons inquiets et bêlants qu'un chien raπide μaintenait en troupeau.

Randeλ σe λeβa, σaλua : « Bous n'auriez πas du traβail πour un ouβrier qui μeurt de φaim ? » dıt-il.

Λ'autre réπondıt en jetant au βagabond un regard méchant :

— Je n'ai point de travail pour les gens que je rencontre sur les routes.

Et le charpentier retourna s'asseoir sur le fossé.

Il attendit longtemps ; regardant défiler devant lui les campagnards, et cherchant une bonne figure, un visage compatissant pour recommencer sa prière.

Il choisit une sorte de bourgeois en redingote, dont une chaîne d'or orvait le ventre.

— Je cherche du travail depuis deux mois, dit-il. Je ne trouve rien ; et je n'ai plus un sou dans ma poche.

Le demi-monsieur répliqua : « Vous auriez dû lire l'avis affiché à l'entrée du pays. — La mendicité est interdite sur le territoire de la commune. — Sachez que je suis le maire, et, si vous ne filez pas bien vite, je vais vous faire ramasser. »

Rondel, que la colère gagnait, murmura : « Faites-moi ramasser si vous voulez, j'aime mieux cela, je ne mourrai pas de faim, au moins. »

Et il retourna s'asseoir sur son fossé.

Au bout d'un quart d'heure, en effet, deux gendarmes apparurent sur la route. Ils marchaient lentement, côte à côte, bien en vue, brillants au soleil avec leurs chapeaux cirés, leurs buffleteries jaunes et leurs boutons de métal, comme pour effrayer les malfaiteurs et les mettre en fuite de loin, de très loin.

Le charpentier comprit bien qu'ils venaient pour lui ; mais il ne remua pas, saisi soudain d'une envie sourde de les braver, d'être pris par eux, et de se venger, plus tard.

Ils approchaient sans paraître l'avoir vu, allant de leur pas militaire, lourd et balancé comme la marche des oies. Puis tout à

coup, en passant devant lui, ils eurent l'air de le découvrir, s'arrêtèrent et se mirent à le dévisager d'un œil menaçant et furieux.

Et le brigadier s'avança en demandant :

— Qu'est-ce que vous faites ici ?

L'homme répliqua tranquillement :

— Je me repose.

— D'où venez-vous ?

— S'il fallait vous dire tous les pays où j'ai passé, j'en aurais pour plus d'une heure.

— Où allez-vous ?

— A Bille-Avray.

— Où c'est-il ça ?

— Dans la Manche.

— C'est votre pays ?

— C'est mon pays.

— Pourquoi en êtes-vous parti ?

— Pour chercher du travail.

Le brigadier se retourna vers son gendarme, et, du ton colère d'un homme que la même supercherie finit par exaspérer :

— Ils disent tous ça, ces bougres-là. Mais je la connais, moi.

Puis il reprit :

— Vous avez des papiers ?

— Oui, j'en ai.

— Donnez-les.

Randelλ πrιt dans σα πoche σes παπiers, σes certιφιcατs, de παuβres παπiers usés et σαles qui s'en αλλaient en μorceaux, et λes τendιt au σoλdαt.

Λ'autre λes épelait en âvonvant, πuis conστατant qu'ils étaient en règle, il λes rendιt αβec λ'air μécontent d'un homμe qu'un πlus μαλin βient de jouer.

Aπrès quelques μομentς de réφlexion, il deμandα de νouβeau :

— Bous αβez de λ'argent σur βous ?

— Non.

— Rien ?

— Rien.

— Πας un σou σeuλeμent ?

— Πας un σou σeuλeμent !

— De quoi βιβez-βous, αlors ?

— De ce qu'on μe donνe.

— Bous μendiez, αlors ?

Randelλ réπondιt résoλuμent :

— Oui, quand je πeux.

Mais λe gendarμe déclαrα : « Je βous πrends en φlαgrant délιt de βαgαbondage et de μendιcιté, σans reσσource et σans πroφeσσion, σur λα rouτe, et je βous enjoins de μe σuiβre. »

Λe charπentier σe λeβα.

— Ouσque βous βoudrez, dιt-il.

Et σe πlaçant entre λes deux μiliτaires αβant μême d'en receβoir λ'ordre, il αjoutα :

— Αλλez, coφφrez-μoi. Ça μe μettrα un τoit σur λα tête quand il πleut.

Et ils partirent bers le billage dont on aperceбait les tuiles, à traбers des arbres dépouillés de feuilles, à un quart de lieue de distance.

C'était l'heure de la messe, quand ils traбersèrent le pays. La place était pleive de monde, et deux haies se formèrent aussitôt pour boir passer le malfaiteur qu'uve troupe d'enfants excités suiбait. Paysans et paysanves le regardaient, cet homme arrêté, entre deux gendarmes, abec uve haive allumée dans les yeux, et uve enбie de lui jeter des pierres, de lui arracher la peau abec les ongles, de l'écraser sous leurs pieds. On se demandait s'il abait bolé et s'il abait tué. Le boucher, ancien spahi, affirma : « C'est un déserteur. » Le débitant de tabac crut le reconvaître pour un homme qui lui abait passé uve pièce faussse de cinquante centimes, le matin même, et le quincailler bit en lui indubitablement l'introubable assassin de la beuбe Malet que la police cherchait depuis six mois.

Dans la salle du conseil municipal, où ses gardiens le firent entrer, Randel retrouba le maire, assis debant la table des délibérations et flanqué de l'instituteur.

— Ah ! ah ! s'écria le magistrat, bous reboilà, mon gaillard. Je bous abais bien dit que je bous perais coffrer. Eh bien, brigadier, qu'est-ce que c'est ? »

Le brigadier répondit : « Un bagabond sans feu ni lieu, monsieur le maire, sans ressources et sans argent sur lui, à ce qu'il affirme, arrêté en état de mendicité et de bagabondage, muni de bons certificats et de papiers bien en règle. »

— Montrez-moi ces papiers, dit le maire. Il les prit, les lut, les relut, les rendit, puis ordonna : « Fouillez-le. » On fouilla Randel ; on ne trouba rien.

Le maire semblait perplexe. Il demanda à l'oubrier :

— Que φaisiez-βous, ce µatin, συr λα routε ?

— Je cherchais de λ'ouβrage.

— De λ'ouβrage ?... Συr λα grand'routε ?

— Comµent βouλez-βous que j'en τrouβe σι je µe cache dans λes bois ?

Ils σe déβısageaient τous λes deux αβec uνe haiνe de bêtes αππαrτenant à des races enνeµies. Λe µagıστrat reπrıt : « Je βais βous φaire µettre en λıberté, µais que je νe βous y reπrenνe πas ! »

Λe charπentier réπondıt : « J'aiµe µieux que βous µe gardiez. J'en ai αsσez de courır λes cheµins. »

Λe µaire πrıt un air séβère :

— Taisez-βous.

Πuis il ordonνα aux gendarµes :

— Bous conduirez cet homµe à deux centτs µètres du βillage, et βous λe λaisσerez contiνuer σon cheµin.

Λ'ouβrier dıt : « Φaitες-µoi donνer à µanger, au µoins. »

Λ'autre φut indıgné : « Il νe µanquerait πλus que de βous νourrır ! Ah ! αh ! αh ! ελλe eστ φorτe ceλλe-λà ! »

Mais Randeλ reπrıt αβec φerµeté : « Σι βous µe λaisσez encore creβer de φaim, βous µe φorcerez à φaire un µauβais coup. Tant πıs πour βous autres, λes gros. »

Λe µaire s'était λeβé, et il réπéτα : « Emµenez-λe βıτe, πarce que je φiνırais πar µe φâcher. »

Λes deux gendarµes σaisırent donc λe charπentier πar λes bras et λ'entraîνèrent. Il σe λaisσa φaire, reτraβersα λe βillage, σe reτrouβa συr λα routε ; et λes homµes λ'ayant conduit à deux centτs µètres de λα borνe κiloµétrique, λe brıgadier déclarα :

— Boilà, φilez et que je νe βous reβoie πoint dans λe πays, ou bien βous aurez de μes νouβellες.

Et Randeλ σe μit en routε σans rien répondre, et σans σaβoir où il αλλait. Il μarchα deβant λui un quart d'heure ou βingt μinutes, τellεμent αbrutι qu'il νe πenσait πlus à rien.

Mais σoudain, en πασσant deβant uνe πetιτe μaison dont λα φenêtre étαit entr'ouβertε uνe odeur de πot-au-φeu λui entrα dans λα πoitrive et λ'αrrêtα νet, deβant ce λogιs.

Et, τout à coup, λα φaim, uνe φaim féroce, déβorantε, αφφoλantε, λe σouλeβα, φaillιt λe jeter comμe uνe brutε contre λes μurs de cettε deμeure.

Il dιt, τout haut, d'uνe βoix grondantε : « Nom de Dieu ! φaut qu'on m'en donνe, cettε φois. » Et il σe μit à heurter λα πortε à grands couπs de σon bâton. Πersonνe νe répondιt ; il φraππα πlus φort, criant : « Hé ! hé ! hé ! λà dedans, λes gens ! hé ! ouβrez ! »

Rien νe reμua ; αlors, s'αππrochant de λα φenêtre, il λα πoussα αβec σα μain, et λ'air enφerμé de λα cuisive, λ'air tiède πlein de σenτeurs de bouillon chaud, de βiande cuitε et de choux s'échαππα βers λ'air φroid du dehors.

D'un σaut, λe charπentier φut dans λα πièce. Deux couβertς étaient μιs σur uνe τaβλe. Λes πropriétaires, πartιs σans doutε à λα μessσe, αβaient λaiσσé σur λe φeu λeur dîver, λe bon bouillι du diμanche, αβec λα σouπe grασσe aux légumes.

Un πain φrais αττendait σur λα cheμinée, entre deux boutεilles qui σemβλaient πleives.

Randeλ d'αbord σe jetα σur λe πain, λe cασσα αβec autant de βioλence que s'il eût étranglé un homμe, πuis il σe μit à λe μanger βoraceμent, πar grandes bouchées βιτe αβαλées. Mais λ'odeur de λα βiande, πresque auσσitôt, λ'αττιrα βers λα cheμinée, et, ayant ôté λe couβercλe du πot, il y πlongea uνe φourchettε et φιt σortιr

un gros morceau de bœuf, lié d'une ficelle. Puis il prit encore des choux, des carottes, des oignons, jusqu'à ce que son assiette fût pleine, et, l'ayant posée sur la table, il s'assit debant, coupa le bouilli en quatre parts et dîna comme s'il eût été chez lui. Quand il eut déboré le morceau presque entier, plus une quantité de légumes, il s'aperçut qu'il abait soif et il alla chercher une des bouteilles posées sur la cheminée.

A peine bit-il le liquide en son berre qu'il reconnut de l'eau-de-bie. Tant pis, c'était chaud, cela lui mettrait du feu dans les beines, ce serait bon, après aboir eu si froid ; et il but.

Il trouba cela bon en effet, car il en abait perdu l'habitude ; il s'en bersa de nouveau un plein berre, qu'il abala en deux gorgées. Et, presque aussitôt, il se sentit gai, réjoui par l'alcool comme si un grand bonheur lui abait coulé dans le bentre.

Il continuait à manger, moins bite, en mâchant lentement et tremplant son pain dans le bouillon. Toute la peau de son corps était debenue brûlante, le front surtout où le sang battait.

Mais, soudain, une cloche tinta au loin. C'était la messe qui finissait ; et un instinct plutôt qu'une peur, l'instinct de prudence qui guide et rend persicaces tous les êtres en danger, fit se dresser le charpentier, qui mit dans une poche le reste du pain, dans l'autre la bouteille d'eau-de-bie, et, à pas furtifs, gagna la fenêtre et regarda la route.

Elle était encore toute bide. Il sauta et se remit en marche ; mais, au lieu de suibre le grand chemin, il fuit à travers champs bers un bois qu'il apercebait.

Il se sentait alerte, fort, joyeux, content de ce qu'il abait fait et tellement souple qu'il sautait les clôtures des champs, à pieds joints, d'un seul bond.

Dès qu'il φut σous λes αrbres, il tırα de νouβeau λα bouteille de σα πoche, et σe reμıt à boire, παr grandes λamπées, τout en μarchant. Aλors σes ıdées σe brouillèrent, σes yeux deβinrent troubλes, σes jambes élαστıques comμe des reσσorts.

Il chantait λα βieille chanσon πoπuλaire :

Il μarchait μaintevant σur uve μouσσe épaiσσe, huμıde et φraîche, et ce ταpıs doux σous λes πieds λui donνα des enβies φoλλes de φaire λα cuλbute, comμe un enφant.

Il πrıt σon élan, cαbrioλα ; σe reλeβα, recomμença. Et, entre chaque πirouette, il σe reμettait à chanter :

Tout à coup, il σe trouβα au bord d'un cheμin creux et il αperçut, dans λe φond, uve grande φille, uve σerβante qui rentrait au βillage, portant aux μains deux σeaux de λait, écartés d'elλe παr un cercλe de barrique.

Il λα guettait, πenché, λes yeux αλλumés comμe ceux d'un chien qui βoit uve caille.

Elλe λe découβrıt, λeβα λα tête, σe μıt à rıre et λui cria :

— C'eσt-il βous qui chantiez comμe ça ?

Il ve répondıt πoint et σautα dans λe rαβin, bien que λe ταλus φût haut de σix πieds au μoins.

Elλe dıt, λe βoyant σoudain debout deβant elλe : « Crıστι, βous m'αβez φait πeur ! »

Mais il ve λ'entendait πas, il était ıβre, il était φou, σouλeβé παr uve autre rage πλus déβorante que λα φaim, enφiébré παr λ'αλcooλ, παr λ'ırrésıστıbλe φurie d'un homμe qui μanque de τout, deπuis deux μois, et qui eσt grıs, et qui eσt jeuve, ardent, brûlé παr tous λes αππétıts que λα νature α σeμés dans λα chair βigoureuse des μâλes.

Λα φille recuλait deβant λui, eφφrayée de σon βισage, de σes yeux, de σα bouche entr'ouβerte, de σes µains tendues.

Il λα σaisıt παr λes épaules, et, σans dıre un µot, λα cuλbutα σur λe cheµin.

Ελλe λaisσα tomber σes σeaux qui roulèrent à grand bruit en répandant λeur λait, πuis ελλe cria, πuis, comπrevant que rien νe σerβırait d'αππeλer dans ce désert, et βoyant bien à πrésent qu'il n'en βouλait πας à σα βie, ελλe céδα, σans trop de πeive, πας très φâchée, car il était φort, λe gars, µais παr trop bruταλ βraiµent.

Quand ελλe σe φut reλeβée, λ'ıdée de σes σeaux répandus λ'emπλıt tout à coup de φureur, et, ôtant σon σabot d'un πied, ελλe σe jeτα, à σon tour, σur λ'homµe, πour λui cασσer λα tête s'il νe πayait πας σon λait.

Mais λui, σe µéπrevant à cette αττaque βioλente, un πeu dégrısé, éπerdu, éπouβanté de ce qu'il αβait φait, σe σauβα de τoute λα βιτεσσe de σes jarrets, τandıs qu'ελλe λui jetait des πierres, dont quelques-uves λ'αττeignırent dans λe dos.

Il courut λongτemπs, λongτemπs, πuis il σe σentıt λas comµe il νe λ'αβait jaµais été. Σes jambes deβevaient µolλes à νe λe πlus πorter ; τoutes σes ıdées étaient brouillées, il πerdait σouβevır de τout, νe πouβait πlus réφléchır à rien.

Et il s'αssıt au πied d'un αrbre.

Au bout de cinq µivutes il dorµait.

Il φut réβeillé παr un grand choc, et, ouβrant λes yeux, il αperçut deux trıcorves de cuir βervı πenchés σur λui, et λes deux gendarµes du µatin qui λui τevaient et λui λiaient λes bras.

— Je σaβais bien que je τe reπincerais, dıt λe brıgadier goguevard.

Randeλ σe λeβα σans réπondre un μot. Λes homμes λe σecouaient, πrêτs à λe rudoyer, s'il φaisait un geστe, cαr il étαit λeur πroie à πrésent, il étαit deβevu du gιbier de πrιson, cαπturé παr ces chασσeurs de criμivelς qui ve λe λâcheraient πlus.

— En rouτe ! comμandα λe gendαrμe.

Ils παrtιrent. Λe σoir βevait, étendant σur λα τerre un créπuσculλe d'automve, λourd et σivιστre.

Au bout d'uve deμι-heure, ils αττeignιrent λe βillage.

Touτes λes πortes étaient ouβertes, cαr on σαβait λes éβénemenτs. Παysans et παysanves, σouλeβés de colère, comμe σι chαcun eût été βolé, comμe σι chαcuve eût été βiolée, βoulaient βoir renτrer λe μiséraβle πour λui jeτer des injures.

Ce φut uve huée qui comμença à λα πremière μaison πour φivιr à λα μairie, où λe μaire αττendait auσσι, βengé λui-μême de ce βαgαbond.

Dès qu'il λ'αperçut, il cria de λoin :

— Ah ! μon gaillαrd ! vous y σomμes.

Et il σe φroττait λes μains, conτent comμe il λ'étαit rαrement.

Il reπrιt : « Je λ'αβais dιt, je λ'αβais dιt, rien qu'en λe βoyant σur λα rouτe. »

Πuis, αβec un redoubλemμent de joie :

— Ah ! gredin, αh ! σαλe gredin, τu tiens τes βingt ans, μon gaillαrd !

Source licence

*** END OF THE PROJECT GUTENBERG EBOOK LE HORLA ***

Updated editions will replace the previous one—the old editions will be renamed.

Creating the works from print editions not protected by U.S. copyright law means that no one owns a United States copyright in these works, so the Foundation (and you!) can copy and distribute it in the United States without permission and without paying copyright royalties. Special rules, set forth in the General Terms of Use part of this license, apply to copying and distributing Project Gutenberg™ electronic works to protect the PROJECT GUTENBERG™ concept and trademark. Project Gutenberg is a registered trademark, and may not be used if you charge for an eBook, except by following the terms of the trademark license, including paying royalties for use of the Project Gutenberg trademark. If you do not charge anything for copies of this eBook, complying with the trademark license is very easy. You may use this eBook for nearly any purpose such as creation of derivative works, reports, performances and research. Project Gutenberg eBooks may be modified and printed and given away—you may do practically ANYTHING in the United States with eBooks not protected by U.S. copyright law. Redistribution is subject to the trademark license, especially commercial redistribution.

START: FULL LICENSE

THE FULL PROJECT GUTENBERG™ LICENSE

PLEASE READ THIS BEFORE YOU DISTRIBUTE OR USE THIS WORK

To protect the Project Gutenberg™ mission of promoting the free distribution of electronic works, by using or distributing this work (or any other work associated in any way with the phrase “Project Gutenberg”), you agree to comply with all the terms of the Full Project Gutenberg License available with this file or online at www.gutenberg.org/license.

Section 1. General Terms of Use and Redistributing Project Gutenberg electronic works

1.A. By reading or using any part of this Project Gutenberg electronic work, you indicate that you have read, understand, agree to and accept all the terms of this license and intellectual property (trademark/copyright) agreement. If you do not agree to abide by all the terms of this agreement, you must cease using and return or destroy all copies of Project Gutenberg electronic works in your possession. If you paid a fee for obtaining a copy of or access to a Project Gutenberg electronic work and you do not agree to be bound by the terms of this agreement, you may obtain a refund from the person or entity to whom you paid the fee as set forth in paragraph 1.E.8.

1.B. “Project Gutenberg” is a registered trademark. It may only be used on or associated in any way with an electronic work by people who agree to be bound by the terms of this agreement. There are a few things that you can do with most Project Gutenberg electronic works even without complying with the full terms of this agreement. See paragraph 1.C below. There are a lot of things you can do with Project Gutenberg electronic works if you follow the terms of this agreement and help preserve free future access to Project Gutenberg electronic works. See paragraph 1.E below.

1.C. The Project Gutenberg Literary Archive Foundation (“the Foundation” or PGLAF), owns a compilation copyright in the collection of Project Gutenberg electronic works. Nearly all the individual works in the collection are in the public domain in the United States. If an individual work is unprotected by copyright law in the United States and you are located in the United States, we do not claim a right to prevent you from copying, distributing, performing, displaying or creating derivative works based on the work as long as all references to Project Gutenberg are removed. Of course, we hope that you will support the Project Gutenberg mission of promoting free access to electronic works by freely sharing Project Gutenberg works in compliance with the terms of this agreement for keeping the Project Gutenberg name associated with the work. You can easily comply with the terms of this agreement by keeping this work in the same format with its attached full Project Gutenberg License when you share it without charge with others.

1.D. The copyright laws of the place where you are located also govern what you can do with this work. Copyright laws in most countries are in a constant state of change. If you are outside the United States, check the laws of your country in addition to the terms of this agreement before downloading, copying, displaying, performing, distributing or creating derivative works based on this work or any other Project Gutenberg work. The Foundation makes no representations concerning the copyright status of any work in any country other than the United States.

1.E. Unless you have removed all references to Project Gutenberg:

1.E.1. The following sentence, with active links to, or other

immediate access to, the full Project Gutenberg License must appear prominently whenever any copy of a Project Gutenberg work (any work on which the phrase “Project Gutenberg” appears, or with which the phrase “Project Gutenberg” is associated) is accessed, displayed, performed, viewed, copied or distributed:
This eBook is for the use of anyone anywhere in the United States and most other parts of the world at no cost and with almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or re-use it under the terms of the Project Gutenberg™ License included with this eBook or online at
www.gutenberg.org
. If you are not located in the United States, you will have to check the laws of the country where you are located before using this eBook.
1.E.2. If an individual Project Gutenberg electronic work is derived from texts not protected by U.S. copyright law (does not contain a notice indicating that it is posted with permission of the copyright holder), the work can be copied and distributed to anyone in the United States without paying any fees or charges. If you are redistributing or providing access to a work with the phrase “Project Gutenberg” associated with or appearing on the work, you must comply either with the requirements of paragraphs 1.E.1 through 1.E.7 or obtain permission for the use of the work and the Project Gutenberg trademark as set forth in paragraphs 1.E.8 or 1.E.9.
1.E.3. If an individual Project Gutenberg electronic work is posted with the permission of the copyright holder, your use and distribution must comply with both paragraphs 1.E.1 through 1.E.7 and any

additional terms imposed by the copyright holder. Additional terms will be linked to the Project Gutenberg License for all works posted with the permission of the copyright holder found at the beginning of this work.

1.E.4. Do not unlink or detach or remove the full Project Gutenberg License terms from this work, or any files containing a part of this work or any other work associated with Project Gutenberg.

1.E.5. Do not copy, display, perform, distribute or redistribute this electronic work, or any part of this electronic work, without prominently displaying the sentence set forth in paragraph 1.E.1 with active links or immediate access to the full terms of the Project Gutenberg License.

1.E.6. You may convert to and distribute this work in any binary, compressed, marked up, nonproprietary or proprietary form, including any word processing or hypertext form. However, if you provide access to or distribute copies of a Project Gutenberg work in a format other than “Plain Vanilla ASCII” or other format used in the official version posted on the official Project Gutenberg website (www.gutenberg.org), you must, at no additional cost, fee or expense to the user, provide a copy, a means of exporting a copy, or a means of obtaining a copy upon request, of the work in its original “Plain Vanilla ASCII” or other form. Any alternate format must include the full Project Gutenberg License as specified in paragraph 1.E.1.

1.E.7. Do not charge a fee for access to, viewing, displaying, performing, copying or distributing any Project Gutenberg works unless you comply with paragraph 1.E.8 or 1.E.9.

1.E.8. You may charge a reasonable fee for copies of or providing

access to or distributing Project Gutenberg electronic works provided that:

• You pay a royalty fee of 20% of the gross profits you derive from the use of Project Gutenberg works calculated using the method you already use to calculate your applicable taxes. The fee is owed to the owner of the Project Gutenberg trademark, but he has agreed to donate royalties under this paragraph to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation. Royalty payments must be paid within 60 days following each date on which you prepare (or are legally required to prepare) your periodic tax returns. Royalty payments should be clearly marked as such and sent to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation at the address specified in Section 4, “Information about donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation.”

• You provide a full refund of any money paid by a user who notifies you in writing (or by e-mail) within 30 days of receipt that s/he does not agree to the terms of the full Project Gutenberg™ License. You must require such a user to return or destroy all copies of the works possessed in a physical medium and discontinue all use of and all access to other copies of Project Gutenberg™ works.

• You provide, in accordance with paragraph 1.F.3, a full refund of any money paid for a work or a replacement copy, if a defect in the electronic work is discovered and reported to you within 90 days of receipt of the work.

• You comply with all other terms of this agreement for free distribution of Project Gutenberg™ works.

1.E.9. If you wish to charge a fee or distribute a Project Gutenberg™ electronic work or group of works on different terms than are set forth in this agreement, you must obtain permission in writing from the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, the manager of the Project Gutenberg™ trademark. Contact the Foundation as set forth in Section 3 below.

1.F.

1.F.1. Project Gutenberg volunteers and employees expend considerable effort to identify, do copyright research on, transcribe and proofread works not protected by U.S. copyright law in creating the Project Gutenberg™ collection. Despite these efforts, Project Gutenberg™ electronic works, and the medium on which they may be stored, may contain “Defects,” such as, but not limited to, incomplete, inaccurate or corrupt data, transcription errors, a copyright or other intellectual property infringement, a defective or damaged disk or other medium, a computer virus, or computer codes that damage or cannot be read by your equipment.

1.F.2. LIMITED WARRANTY, DISCLAIMER OF DAMAGES - Except for the “Right of Replacement or Refund” described in paragraph 1.F.3, the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, the owner of the Project Gutenberg™ trademark, and any other party distributing a Project Gutenberg™ electronic work under this agreement, disclaim all liability to you for damages, costs and expenses, including legal fees. YOU AGREE THAT YOU HAVE NO REMEDIES FOR NEGLIGENCE, STRICT LIABILITY, BREACH OF WARRANTY OR BREACH OF CONTRACT EXCEPT THOSE PROVIDED IN PARAGRAPH 1.F.3. YOU AGREE THAT THE FOUNDATION, THE

TRADEMARK OWNER, AND ANY DISTRIBUTOR UNDER THIS AGREEMENT WILL NOT BE

LIABLE TO YOU FOR ACTUAL, DIRECT, INDIRECT, CONSEQUENTIAL, PUNITIVE OR INCIDENTAL DAMAGES EVEN IF YOU GIVE NOTICE OF THE POSSIBILITY OF SUCH DAMAGE.

1.F.3. LIMITED RIGHT OF REPLACEMENT OR REFUND - If you discover a defect in this electronic work within 90 days of receiving it, you can receive a refund of the money (if any) you paid for it by sending a written explanation to the person you received the work from. If you received the work on a physical medium, you must return the medium with your written explanation. The person or entity that provided you with the defective work may elect to provide a replacement copy in lieu of a refund. If you received the work electronically, the person or entity providing it to you may choose to give you a second opportunity to receive the work electronically in lieu of a refund. If the second copy is also defective, you may demand a refund in writing without further opportunities to fix the problem.

1.F.4. Except for the limited right of replacement or refund set forth in paragraph 1.F.3, this work is provided to you ‘AS-IS’, WITH NO OTHER WARRANTIES OF ANY KIND, EXPRESS OR IMPLIED, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO WARRANTIES OF MERCHANTABILITY OR FITNESS FOR ANY PURPOSE.

1.F.5. Some states do not allow disclaimers of certain implied warranties or the exclusion or limitation of certain types of damages. If any disclaimer or limitation set forth in this agreement violates the law of the state applicable to this agreement, the agreement shall be interpreted to make the maximum disclaimer or limitation permitted by the applicable state law. The invalidity or

unenforceability of any provision of this agreement shall not void the remaining provisions.

1.F.6. INDEMNITY - You agree to indemnify and hold the Foundation, the trademark owner, any agent or employee of the Foundation, anyone providing copies of Project Gutenberg™ electronic works in accordance with this agreement, and any volunteers associated with the production, promotion and distribution of Project Gutenberg™ electronic works, harmless from all liability, costs and expenses, including legal fees, that arise directly or indirectly from any of the following which you do or cause to occur: (a) distribution of this or any Project Gutenberg work, (b) alteration, modification, or additions or deletions to any Project Gutenberg work, and (c) any Defect you cause.

Section 2. Information about the Mission of Project Gutenberg

Project Gutenberg is synonymous with the free distribution of electronic works in formats readable by the widest variety of computers including obsolete, old, middle-aged and new computers. It exists because of the efforts of hundreds of volunteers and donations from people in all walks of life.

Volunteers and financial support to provide volunteers with the assistance they need are critical to reaching Project Gutenberg's goals and ensuring that the Project Gutenberg collection will remain freely available for generations to come. In 2001, the Project Gutenberg Literary Archive Foundation was created to provide a secure and permanent future for Project Gutenberg and future generations. To learn more about the Project Gutenberg Literary Archive Foundation and how your efforts and donations can help, see

Sections 3 and 4 and the Foundation information page at www.gutenberg.org.

Section 3. Information about the Project Gutenberg Literary Archive Foundation

The Project Gutenberg Literary Archive Foundation is a non-profit 501(c)(3) educational corporation organized under the laws of the state of Mississippi and granted tax exempt status by the Internal Revenue Service. The Foundation's EIN or federal tax identification number is 64-6221541. Contributions to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation are tax deductible to the full extent permitted by U.S. federal laws and your state's laws.

The Foundation's business office is located at 41 Watchung Plaza #516, Montclair NJ 07042, USA, +1 (862) 621-9288. Email contact links and up to date contact information can be found at the Foundation's website and official page at www.gutenberg.org/contact

Section 4. Information about Donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation

Project Gutenberg™ depends upon and cannot survive without widespread public support and donations to carry out its mission of increasing the number of public domain and licensed works that can be freely distributed in machine-readable form accessible by the widest array of equipment including outdated equipment. Many small donations ($1 to $5,000) are particularly important to maintaining tax exempt status with the IRS.

The Foundation is committed to complying with the laws regulating charities and charitable donations in all 50 states of the United States. Compliance requirements are not uniform and it takes a considerable effort, much paperwork and many fees to meet and keep up with these requirements. We do not solicit donations in locations

where we have not received written confirmation of compliance. To SEND DONATIONS or determine the status of compliance for any particular state visit
www.gutenberg.org/donate
.
While we cannot and do not solicit contributions from states where we have not met the solicitation requirements, we know of no prohibition against accepting unsolicited donations from donors in such states who approach us with offers to donate.
International donations are gratefully accepted, but we cannot make any statements concerning tax treatment of donations received from outside the United States. U.S. laws alone swamp our small staff.
Please check the Project Gutenberg web pages for current donation methods and addresses. Donations are accepted in a number of other ways including checks, online payments and credit card donations. To donate, please visit: www.gutenberg.org/donate.
Section 5. General Information About Project Gutenberg electronic works
Professor Michael S. Hart was the originator of the Project Gutenberg concept of a library of electronic works that could be freely shared with anyone. For forty years, he produced and distributed Project Gutenberg eBooks with only a loose network of volunteer support.
Project Gutenberg eBooks are often created from several printed editions, all of which are confirmed as not protected by copyright in the U.S. unless a copyright notice is included. Thus, we do not necessarily keep eBooks in compliance with any particular paper edition.

Most people start at our website which has the main PG search facility:

www.gutenberg.org

.

This website includes information about Project Gutenberg, including how to make donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, how to help produce our new eBooks, and how to subscribe to our email newsletter to hear about new eBooks.